BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
A
74
NAPOLI

LIV
A
76

15

Digitized by Google

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XV.

Contenant le Tome IXe. des LETTRES.

LETTRES
A MADAME
DE MAINTENON.

TOME NEUVIEME,

CONTENANT

Des Lettres de Piété & de Direction à Elle adreſſées par M. Godet Deſmarais, Evêque de Chartres.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Tome neuvieme.

LETTRES de direction de M. l'Evêque de CHARTRES à Me. de MAINTENON.

PRÉFACE. page 1
Éloge hiſtorique de M. de Chartres. 9
LETTRE I. *Sur les mouvements intérieurs.* 19
II. *Sur le détachement du monde.* 22
III. 25
IV. 26
V. 27
VI. 30
VII. 31
VIII. *Sur l'abattement de l'ame.* 34
IX. *Sur le renoncement à ſoi-même.* 36
X. *Sur les Viſites & les Audiences.* 37
XI. *Sur la Priere.* 39
XII. *Sur les diſtractions dans la priere.* 44
XIII. *Sur les tentations de l'orgueil.* 55

XIV. *Conſeils particuliers.* 60
XV. *Sur la ſenſibilité permiſe aux Chrétiens.* 64
XVI. *Sur la perſévérance.* 66
XVII. *Sur les plaiſirs de la Cour.* 67
XVIII. *Sur l'amour-propre, &c.* 71
XIX. *Sur les aſſujettiſſements.* 81
XX. *Conſeils ſur le Roi, ſur l'Egliſe, & ſur St. Cyr.* 85
XXI. *Conſolations dans les malheurs de l'Etat.* 89
XXII. *Sur la Communion fréquente.* 92
XXIII. *Sur les dévotions particulieres.* 98
XXIV. *Sur les auſtérités.* 100
XXV. *Utilité des peines d'eſprit.* 107
XXVI. *Sur le repos néceſſaire au corps.* 109
XXVII. *Sur la triſteſſe.* 113
XXVIII. 115
XXIX. *Sur un ſentiment de la dirigée.* 116
XXX. *Sur ſes progrès dans la piété.* 119
XXXI. *Sur ſa conduite dans ſon domeſtique.* 124
XXXII. *Sur l'amour du bien public.* 127
XXXIII. *Sur la Fête de tous les Saints.* 129
XXXIV. *Sur la confiance en Dieu.* 132
XXXV. *Sur ſa conduite avec le Roi.* 134
XXXVI. *Sur la ferveur.* 136
XXXVII. 142
XXXVIII. *Châtiments de Dieu, châtiments d'un pere.* 144

XXXIX. *Paraphraſe d'un paſſage des Cantiques.* 146
XL. *Sur la patience.* 149
XLI. *Sur le Roi.* 151
XLII. *État de l'ame de la dirigée.* 158
XLIII *Sur la politique mondaine.* 162
XLIV. *Sur les Prophéties.* 165
XLV. *Exhortations & Prieres.* 174
XLVI. *Sur l'état particulier de la dirigée.* 180
XLVII. *Sur l'état & les ſentiments de la dirigée.* 191
XLVIII. *Sur St. Cyr & ſur la Cour.* 195
XLIX. *Sur la douleur.* 199
L. *Sur le nom de Jeſus.* 201
LI. *Sur la ſouffrance.* 204
LII. *Sur les découragements de la dirigée.* 207
LIII. *Sur l'inquiétude dans les affaires.* 214
LIV. *Sur l'utilité des redditions de compte.* 219
LV. *Sur les bienfaits de Dieu.* 223
LVI. 225
LVII. *Sur ſes progrès.* 232
LVIII. *Sur la patience.* 234
LIX. *Sur l'orgueil.* 240
LX. *Conſeils divers.* 244
LXI. *Sur les motifs de tendre à la perfection, & ſur les moyens d'y arriver.* 250
LXII. *Déciſions ſur St. Cyr.* 259

LXIII. *Sur la maladie de ſon frere.* 260
LXIV. *Sur la mort de ſon frere.* 262
LXV. *Sur la préſence de Dieu.* 263
LXVI. *Sur ſa conduite à l'égard du prochain.* 271
LXVII. *Sur le ſalut du Roi.* 282
LXVIII. *Exhortation à la confiance.* 284
LXIX. *Conſeils généraux.* 286
LXX. *A l'occaſion des malheurs de l'Etat.* 290
LXXI. *Sur le choix d'un Directeur.* 296
LXXII. *Sur la Fête de Noël.* 299
LXXIII. *Sur les malheurs de l'État.* 304
LXXIV. 308
LXXV. *Sur divers ſujets.* 309
LXXVI. *Sur l'amour déſintéreſſé.* 313
LXXVII. 318
LXXVIII. 324
LXXIX. 326
LXXX. 328
LXXXI. 330
Extrait des redditions de compte de Mad. de Maintenon. 331
Lettre de M. de Mérinville. 336

Fin de la Table.

LETTRES

PRÉFACE.

CES Lettres m'ont paru dignes de voir le jour, & propres à faire connoître un Evêque qui a fait honneur à l'Egliſe, & une femme qui a fait honneur à ſon ſiecle.

Peu importe au Lecteur de ſavoir comment elles me ſont tombées entre les mains. Qu'il en jouiſſe, qu'il en profite! c'eſt tout ce que je demande de lui, & tout ce qu'il aura de moi.

L'Hiſtoire de Me. de Maintenon, que M. de la Beaumelle fait imprimer actuellement en Hollande, ſera ou démentie, ou confirmée par ces Lettres; & c'eſt ce qui m'a engagé à n'en pas différer l'impreſſion.

Elles ennuyeront ces Courtiſans, pour qui la vertu eſt une chimere; ces Sages du ſiecle, pour qui la dévotion eſt un ridicule; ces beaux Eſprits, qui liſent tout pour tout dédaigner; ces femmes, qui n'aiment que les Livres auſſi frivoles qu'elles. Mais ce n'eſt point pour eux qu'elles ont été écrites, ni pour eux que je les publie.

Je les offre à ces ames pures & innocentes, qui aiment Dieu, ne cherchent que lui, & ne tiennent au monde que par le

deſir de le réformer par leur zele, & de l'édifier par leurs vertus.

Je les offre à ces Eſprits ſupérieurs & ſimples, que la grace conduit comme par la main, au ſeul bien digne de nos vœux, & qui ſavent ſe rendre préſent le plus obſcur avenir.

Je les offre à ces hommes, que la charité & non l'ambition charge des conſciences, qui ſont les modeles de toutes les autres.

Je les offre à ceux qui peuvent ſoutenir ſans étonnement le ſpectacle de la fille d'un Gentilhomme malheureux, devenue la femme de ſon Roi : à ceux qui ſont plus ſurpris de voir la vertu approchée du Trône, qu'ils ne le ſeroient de l'y voir aſſiſe.

Quel goût les mondains pourroient-ils prendre à la lecture des Lettres, où tout eſt ſaint & grand ? Il leur faut des bagatelles, & ici tout reſpire la plus ſublime perfection.

Si cependant ce Livre pouvoit toucher un ſeul homme vicieux, & produire une ſeule bonne action, je me conſolerois de toutes les railleries auxquelles je ſens que j'expoſe la vraie piété.

En effet, que dira-t-on de ce chemin ſemé d'épines, par où M. de Chartres conduiſoit Me. de Maintenon ? On dira peut-être que le Directeur & la Dirigée étoient éga-

lement ſuperſtitieux, ou que le propre de la dévotion eſt de rétrécir l'eſprit, comme s'il falloit juger de la grandeur évangélique par les maximes de la ſageſſe humaine; comme ſi l'on avoit déja oublié ce Philoſophe Chrétien, qui, d'une main, ſe donnoit la diſcipline, & de l'autre, foudroyoit les Docteurs de la morale relâchée.

Il y a dans la piété un goût, un attrait dont l'expérience ſeule peut donner l'idée. Depuis que le monde ſe joue de tout ce qui le condamne, depuis que l'hypocrite ne trompe preſque plus perſonne, la piété auroit diſparu, s'il n'y avoit en elle des plaiſirs, qui élevent l'ame au-deſſus de tous ceux que les paſſions donnent ou promettent.

L'amour du bien eſt le commencement de cette volupté céleſte: l'amour du bien pour lui-même en eſt la perfection. Me. de Maintenon paſſa par ces deux états. En comparant ſes Lettres à l'Abbé Gobelin, à celles de l'Evêque de Chartres, on voit dans les premieres une ame qui va à Dieu par l'eſpérance, & dans les autres, une ame qui y eſt arrivée par l'amour.

M. de Chartres avoit exigé de Me. de Maintenon qu'elle écrivît tous les ſoirs toute ce qu'elle avoit fait, penſé, ſenti, voulu dans la journée. Elle étoit fidelle à cette pratique: & avant de ſe coucher, elle mettoit

par écrit le journal du Conſeil, & celui de ſa conſcience. Ces deux journaux furent jettés au feu : & Me. de Maintenon fit bien d'autres ſacrifices à l'humilité.

Je regrette peu le premier : qu'eſt-ce que l'hiſtoire des actions des hommes, en comparaiſon de l'hiſtoire de leurs ſentiments ? Mais quelle perte, que ces comptes rendus tous les mois *par une femme qui étoit à la place des Reines ! Nous y aurions lu plus de vertus que de foibleſſes, & appris ce cœur humain qui nous eſt ſi peu connu.*

M. de Chartres nous en a conſervé quelques fragments plus précieux que ſes Lettres mêmes. On y verra combien les jugements des hommes ſont injuſtes & incertains : on y verra Me. de Maintenon paſſer en prieres ces heures qu'on l'accuſoit de paſſer en intrigues.

Me. de Maintenon n'avoit-elle pas aſſez de lumieres pour ſe conduire ? Oui, ſans doute ; mais elle avoit auſſi trop de modeſtie pour ne pas s'en défier. Elle choiſit pour ſon guide un homme qui lui étoit bien inférieur du côté de l'eſprit. Fit-elle ce choix pour avoir la gloire de lui obéir, & le plaiſir de le gouverner ? Non : elle ſut ſe ſoumettre à tout, & ſe plaignit ſouvent de n'être pas aſſez exercée. Du reſte, M. de Chartres ne diſcutoit, n'approfondiſſoit rien dans

ſes Lettres : il écrivoit ſimplement le réſultat de ſes réflexions ſur le cœur que ſa pénitente lui avoit développé ; de ſorte que Me. de Maintenon étoit plutôt excitée à ſa conduite : il ne falloit que du ſentiment à une ame ſi ſenſible.

M. de Chartres ne paſſa jamais ſes limites : il ne ſe ſervit point de ſon crédit ſur l'eſprit de ſa Dirigée pour ſe mêler des affaires d'Etat : & le Miniſtre de Dieu ne traverſa jamais ceux du Roi.

Qu'on ne le blâme point de l'avoir fait entrer dans les démêlés de Religion. C'étoit l'opinion de ſon ſiecle, c'eſt encore celle du nôtre, que l'autorité civile a droit de ſe mêler des différends des Théologiens. Du reſte, Me. de Maintenon tenoit ſa miſſion de l'Egliſe même : le Bref du Pape, de 1690, l'avoit tirée de cette place modeſte qu'une femme doit tenir dans l'Egliſe.

Invariable dans ſes principes, M. de Chartres paroît par-tout plein de l'eſprit de Dieu. On ne voit en lui, ni les raffinements du Quiétiſte, ni les chimeres de l'enthouſiaſte, ni les relâchements de l'Evêque de Cour ; on n'y voit que le Chrétien auſtere & le Citoyen zélé.

Son ſtyle eſt ſans élégance, mais naturel, vif, quoique diffus, & nourri de la lecture de ces Livres ſacrés, qu'aujourd'hui

quelques Prédicateurs dédaignent preſque de citer.

On ſera ſurpris des louanges dont il accable Me. de Maintenon. Elle les lui avoit défendues, & il ne pouvoit s'en abſtenir : elle étoit ſans ceſſe flattée par l'homme le moins flatteur : & le Directeur ſembloit nourrir ſon orgueil en lui ordonnant de l'écraſer.

D'où viennent donc tant de louanges à une femme qui les craignoit ſi fort, parce qu'elle les aimoit? De l'admiration dont M. de de Chartres étoit pénétré pour elle. Il voyoit dans ſes redditions de comptes *l'ame la plus grande & la plus pure : ſon imagination s'enflammoit : il vouloit retenir la louange : il ne pouvoit retenir la vérité : il lui prêchoit une humilité abſolue, & la canonniſoit toute vivante. Auſſi ne ſerois-je pas ſurpris que l'Hiſtoire qu'on nous promet, parût un panégyrique.*

Les ames les plus fortes ont leurs moments de foibleſſe : Me. de Maintenon, toujours ſainte, mais quelquefois attiédie, ou du moins privée d'une ferveur ſenſible, faiſoit ſon ſalut avec crainte & tremblement. *Les louanges devenoient utiles dans ces temps de ſéchereſſe, de dégoût : & Me. de Maintenon avoit beſoin d'être conſolée de tout le bien qu'elle ne faiſoit pas, par le ſouvenir de tout le bien qu'elle avoit fait. Souvent*

auſſi il falloit l'encourager à des choſes difficiles, en lui étalant tous les tréſors dont la nature & la grace l'avoient comblée. En un mot, puiſqu'un Directeur ſi peu complaiſant la louoit, il n'étoit point dangereux de la louer : il étoit impoſſible de ne la louer pas.

Cependant il paroît par ces Lettres mêmes, qu'elle avoit un extrême penchant à l'orgueil. Mais le Prélat qui connoiſſoit ſon intérieur, ſavoit que c'étoit un ennemi vaincu & déſarmé, *& qu'il ne lui reſtoit plus que cet amour-propre dont l'homme ne peut ſe dépouiller, ſans ſe dépouiller de ſon être, mais que le Chrétien doit toujours combattre. Cette ſecrete eſtime d'elle-même étoit un fruit de ſes vertus. Si elle avoit eu des foibleſſes d'un certain genre à ſe reprocher, elle eût eu moins de combats à livrer à la vaine gloire : l'humilité lui auroit été auſſi naturelle, qu'elle lui étoit dans le fond étrangere ; je dis, dans le fond du cœur ; car tout ce qui pouvoit la manifeſter au-dehors avoit été réprimé. Elle n'eût eu qu'à ſe rappeller des chûtes aviliſſantes, ces ſentiments impurs dont le vice même rougit ; ces péchés qui dégradent ſi fort une femme à ſes propres yeux, que, rendue à la vertu & régénérée par la grace, elle doute encore que les plus longues humiliations puiſſent les*

expier. Me. de la Valliere & Me. de Maintenon arriverent à la plus haute piété : Me. de la Valliere ne put parvenir à s'eſtimer elle-même, ni Me. de Maintenon à ſe mépriſer. Conduites par les mêmes principes, pourquoi différoient-elles de ſentimens ? Parce qu'elles avoient différé de mœurs.

Comment Me. de Maintenon, ſi vraie dans tous ſes jugements, ſi ſévere pour les autres, ſi impitoyable pour elle-même, comment eût-elle pu s'eſtimer, ſi elle ne ſe fût apperçue eſtimable, elle qui, dans un de ſes Ecrits, peint ſi bien la honte, l'embarras, le ſupplice d'une femme ſans vertu, quand on parle de vertu devant elle ? La vanité eſt d'un cœur mécontent de lui-même : l'orgueil eſt d'un cœur ſatisfait.

M. de Chartres eut le temps d'étudier Me. de Maintenon : il la conduiſit depuis 1689, *juſqu'en* 1709 *: il la vit dans tous les états, dans la guerre, dans la proſpérité, dans les revers, toujours la même, toujours af-famée de bonnes œuvres, toujours* dévorée du zele de la Maiſon de Dieu, *toujours prudente, plus occupée encore à ſauver le Roi qu'à lui plaire, & toujours allant de vertu en vertu, juſqu'à ce qu'elle les eût toutes acquiſes.*

M. de la Beaumelle nous développera ſans doute ce cœur ſi reſpectable & ſi peu connu.

Je m'abſtiens donc d'en rapporter quelques traits qui auroient édifié, & qu'il racontera mieux que moi. Mais je ne puis me diſpenſer de placer ici l'Eloge hiſtorique de M. Godet des Marais, Evêque de Chartres.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. DE CHARTRES.

PAUL GODET DES MARAIS naquit au mois de Janvier 1648, *à Talcy, Paroiſſe du dioceſe de Chartres. Son pere, François des Marais, Chevalier, Seigneur d'Aroiſſe, Baron d'Hertray en Normandie, fut tué à la bataille de Saint-Antoine, en* 1652. *Sa mere, Marie de la Marck, Maiſon illuſtre, qui avoit déja donné un Evêque* (1) *à l'Egliſe de Chartres, ſe vit engagée à rentrer dans de nouveaux liens. Ainſi Dieu, pour ſe l'attacher tout entier, lui ravit de bonne heure les objets entre leſquels ſon cœur eût pu ſe partager.*

Il fut élevé par Me. de Pienne, (2) *ſa*

(1) Erard de la Marck, Cardinal & Evêque de Liege.

(2) Femme de M. de Pienne, Gouverneur de Pignerol, Chevalier des Ordres du Roi.

tante, femme qui joignoit à tous les avantages de la fortune, tous les tréſors de la grace.

A l'âge de quatorze ans, il fut pourvu de l'Abbaye d'Igny, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Rheims, poſſédée avant lui par l'Abbé de la Marck, ſon oncle. Il en refuſa l'adminiſtration à ſes parents. Déja il ſavoit que les biens de l'Egliſe appartiennent aux pauvres, & que les parents l'oublient volontiers.

Dès ce temps, la priere étoit ſa plus chere occupation. Il fuyoit tous les plaiſirs : il ne connoiſſoit les ſpectacles que de nom : il évitoit ſur-tout la compagnie des femmes, jaloux de conſerver dans toute ſa pureté ce corps qu'il avoit offert à Dieu en ſacrifice vivant & ſaint. *Il aimoit ſon état, & n'en dédaignoit ni l'habit ni les fonctions. Il en pratiquoit toutes les vertus, dès l'âge où c'eſt beaucoup de les aimer : il étoit tout ce que la grace lui ordonnoit d'être.*

Son application à l'étude altéra ſa ſanté. Les Médecins lui conſeillerent de changer d'air. Il alla à Rome. Alexandre VII fut informé de ce mérite naiſſant, & le combla de bénédictions & de louanges. Il parcourut les principales villes d'Italie, reçu par-tout avec diſtinction, aimé de ceux qui le connoiſſoient, recherché de ceux qui ne le connoiſ-

ſoient pas, & toujours plus modeſte.

De retour à Paris, il reprit ſes études avec plus d'application. Il ſe rendit profond dans la ſcience des Saints. Il en répandit les lumieres dans la Paroiſſe de St. Severin, où il prêcha avec plus de ſuccès que d'applaudiſſement. Il craignoit de ſe faire un nom, & ne cherchoit que la gloire de Dieu.

Du Séminaire des Bons-Enfants, il entra dans celui de St. Sulpice, où il fut attiré par la réputation de M. Tronſon qui en étoit Supérieur. Il y connut l'Abbé de Fénelon, qui étudioit les Myſtiques, qui l'égarerent, tandis que l'Abbé des Marais étudioit l'Ecriture-ſainte, qui n'égare jamais. Il parut en Sorbonne, y fut admiré, & ne le ſut pas.

Enrichi de toutes les perfections du Sacerdoce, il en reçut l'auguſte caractere. Il célébroit avec frayeur le ſaint Sacrifice : il ſemoit avec zele la parole de l'Evangile; il aſſiſtoit les veuves & les orphelins, les malades & les mourants : il inſtruiſoit & nourriſſoit les pauvres.

Tant de vertus & de talents engagerent l'Archevêque de Paris à lui confier le ſoin de pluſieurs Maiſons Religieuſes. Il fut enſuite Supérieur du College des Trente-Trois, où il connut l'Abbé Gobelin qui s'y étoit

retiré, & du College des Lombards, où il gouverna les Prêtres Irlandois avec tant de zele, que le Pape l'en félicita, & que l'Ambaſſadeur d'Angleterre alla l'en remercier de la part de ſon Maître.

Une lumiere ſi éclatante, *diſoit M. Tronſon*, doit être placée ſur un chandelier éminent. *Me. de Guiſe qu'il dirigeoit, demanda pour lui l'Evêché de Séez. Dieu le deſtinoit à une plus grande place. On lui propoſa de permuter ſon Abbaye avec l'Evêché de la Rochelle. Mais il aimoit les travaux de ſon état, & en craignoit les honneurs.*

Me. de Maintenon le connut par l'Abbé Gobelin. Il fut appellé à St. Cyr pour des Retraites & des confeſſions extraordinaires. Il refuſa long-temps, craignant l'air de la Cour, & penſant que cette Maiſon en étoit infectée. M. Tronſon l'y détermina. Là commencerent l'eſtime, l'amitié, la confiance de Me. de Maintenon, pour l'Abbé des Marais, qui, avant de l'avoir approfondie, la regardoit comme une mondaine, & qui l'honora depuis comme une Sainte.

En 1690, *il fut nommé au ſiege de Chartres, toujours fort brigué, à cauſe du voiſinage qui ſemble donner droit à l'Evêque d'être Courtiſan. Ne pouvant avoir des Bulles, à cauſe de nos brouilleries avec Rome,*

il fit des Miſſions dans tout ſon Dioceſe. Il jetta les fondements de petits Séminaires qu'il établit depuis, & qu'il entretint à ſes dépens.

En 1692, *il fut ſacré Evêque à St. Cyr, avec beaucoup d'éclat & de pompe. Et l'année ſuivante, par autorité du Saint Siege, il ſoumit cette Maiſon encore ſéculiere à la Regle de St. Auguſtin. Ses ſoins infatigables le porterent au plus haut point de perfection par des conſtitutions pleines de l'Eſprit de Dieu, par des exhortations continuelles, par des entretiens fréquents ſur les devoirs de la vie monaſtique, par ſon application à en bannir les Livres dangereux & les perſonnes ſuſpectes.*

En 1693, *il abandonna les revenus de ſon Evêché aux pauvres de ſon Dioceſe, qui ſouffroient beaucoup de la diſette des grains. Toute ſa vaiſſelle d'argent conſiſtoit en une cuilliere & une fourchette : & il les vendit. Il forma une ſociété de perſonnes charitables qui donnerent de grands ſecours aux pauvres de la campagne.*

Ces travaux Apoſtoliques épuiſerent ſa ſanté. Il pria pluſieurs fois le Roi de lui permettre de quitter une place qu'il ne pouvoit plus remplir. Tous ſes amis s'y oppoſerent. Ils ſavoient quel bien faiſoit ſa préſence ſeule.

Quelque temps après, le Quiétiſme parut en France : héréſie qu'on ne peut décrire ſans péril de ſe tromper ; d'autant plus dangereuſe, qu'en éloignant de la perfection, elle promet d'en approcher ; qui change l'eſprit en matiere, en lui ôtant la liberté d'agir ; qui laiſſe la priere aux ames imparfaites, & ſe repaît de chimeres & de ſentiments. Il condamna Me. Guyon, ſans craindre les ennemis que ſon zele lui feroit, & M. de Cambray, ſans être retenu par ſon ancienne amitié pour lui : ſes Ordonnances détromperent quelques Quiétiſtes.

Il ſollicita l'érection de l'Evêché de Blois, aux dépens de celui de Chartres. Le Roi voulut l'en dédommager en lui donnant la charge de Conſeiller d'Etat d'Egliſe. Le ſaint Prélat la refuſa, diſant qu'elle le détourneroit de la conduite de ſon Dioceſe. Il refuſa, par le même principe, la nomination au Cardinalat. Il pria le Roi de conférer cet honneur à un homme plus propre que lui à ſoutenir la dignité de la Pourpre, & à jouer un rôle dans ces intrigues dont la Cour de Rome eſt le centre.

Lorſque le fameux cas de conſcience ſcandaliſa toute l'Egliſe, il s'éleva contre cet Ecrit avec une fermeté apoſtolique. Le Pape fut charmé de ſon Ordonnance, & l'en fit remercier par ſes Nonces. Pluſieurs Evêques

en ſuivirent les principes dans les leurs : quelques-uns y renvoyerent leurs Diocéſains dans leurs Mandements. L'Electeur de Cologne & l'Archevêque de Malines la firent traduire en latin, & la donnerent en entier à leurs peuples, avouant qu'ils ne pouvoient leur rien offrir de meilleur. Enfin, Clément XI l'adopta dans ſa Bulle.

La nouvelle Théologie du Pere Juenin parut. M. de Chartres la trouva ſi dangereuſe, que, malgré la foibleſſe de ſa ſanté, malgré les ennemis dont il alloit être aſſailli, il travailla ſans relâche à cette belle Ordonnance, que tous les Théologiens regarderent comme un chef-d'œuvre. Il honoroit les Jéſuites, mais il ne dépendit jamais d'eux. Il aimoit M. le Cardinal de Noailles : mais ſans égard à ſon inclination, il s'éleva contre la protection que ce Prélat accordoit aux Janſéniſtes. Dans les guerres de l'Egliſe, il regardoit la neutralité comme une trahiſon contre elle. Il eut rougit d'être le ſpectateur oiſif & muet des ravages que les Héréti-ques y faiſoient par leurs cabales & par leur réſiſtance.

Sa vie étoit auſſi pure que ſa doctrine. Il faiſoit chaque jour une demi-heure d'oraiſon : tous les matins il liſoit & méditoit la Ste. Ecriture. Sa converſation rouloit toujours ſur des choſes de piété, & jamais

homme ne dit moins de paroles oiſeuſes. Il faiſoit tous les ans une retraite de huit jours avec ſon Clergé. Ses Lettres au Roi, aux Princes, aux Papes, au Roi d'Eſpagne, étoient dignes des premiers ſiecles de l'Egliſe. Il faiſoit tous les jours la priere avec ſes domeſtiques : ſa maiſon étoit auſſi réglée qu'un Couvent : il n'y eût pas ſouffert un homme oiſif. Il prêchoit ſouvent. Il ne plaiſoit pas : il convertiſſoit. Il couroit de bonne œuvre en bonne œuvre. Il donnoit exactement audience : & les plus importuns ne pouvoient réuſſir à exciter en lui un mouvement d'impatience ou d'ennui. En voyage, il écrivoit, il étudioit, il prioit.

Son zele, en ne conſultant pas ſes forces, les affoiblit ; de ſorte qu'on peut dire avec vérité, qu'il s'eſt conſommé pour la défenſe de la Foi & pour le ſalut des ames. Il demanda pour toute grace à Me. de Maintenon, que le Roi lui permît de ſe choiſir un ſucceſſeur, qui pût, diſoit-il, réparer les fautes qu'il avoit faites, & ſoutenir le bien auquel il avoit contribué. On lui donna pour Coadjuteur M. l'Abbé de Montiers de Merinville, ſon neveu.

Ses infirmités augmenterent avec l'âge. Il vit approcher le dernier moment ſans effroi. Sa patience, ſa douceur, ſa réſignation raviſſoient tout ce qui étoit autour de ſon

lit. Il reçut le St. Viatique des mains de ſon neveu, en préſence de tout le Clergé de ſa Cathédrale, avec les ſentiments de la plus éminente foi. Il fit à ſon Chapitre un diſcours touchant ſur les ſoins dûs aux pauvres, ſur leur union avec leur Evêque, ſur les fautes qu'il avoit commiſes, ſur la reconnoiſſance qu'il conſervoit de leur amitié pour lui. Tous les aſſiſtants fondoient en pleurs. Il ſouffrit avec une conſtance inaltérable, les douleurs aiguës dont il fut déchiré. Il reçut l'Extrême-Onction avec une entiere connoiſſance; il répétoit ſouvent ces paroles de l'Apôtre : Que nous vivions, ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. *Il mourut le* 26 *Septembre* 1709. *A cette nouvelle, M. de la Chetardie dit : » L'Egliſe perd un excellent Ouvrier, » il étoit propre à être à la tête des Evê- » ques, ſans orgueil, & à s'oppoſer aux » nouveautés, ſans emportement". M. l'Abbé Bonnet, ſon Confeſſeur, aſſura qu'il avoit toujours vécu dans une parfaite innocence de mœurs. Son corps fut porté ſolemnellement à ſon Séminaire de Beaulieu, comme il l'avoit ordonné, & ſon cœur à St. Cyr, par M. l'Abbé de la Vieuxville, avec cette Epitaphe :* Hic jacet cor. ill. & rev. D. D. Pauli de GODET DES MARAIS, Carnutenſis Epiſcopi, qui Regiæ huic domui

primus dedit legem vitæ & disciplinæ. Obiit Carnuti, VI. Kal. Oct an. 1709, ætatis LXII. R. I. P. *Il fut amérement pleuré par Me. de Maintenon, qu'il avoit conduite à un degré de perfection qu'on croiroit incompatible avec tant de grandeur, si l'on ne voyoit aujourd'hui la femme de l'Europe la plus grande en être aussi la plus sainte.*

LETTRES
DE Mr. L'ÉVÊQUE
DE CHARTRES
A Me. DE MAINTENON.

LETTRE I.

Sur les mouvements intérieurs.

JE n'ai garde, Madame, de vous refuſer les conſeils que vous me demandez, ſur-tout dans une affaire auſſi ſainte & auſſi importante que le diſcernement des deſſeins de Dieu ſur votre ame, & votre avancement dans la véritable piété.

Il y a eu aſſurément beaucoup du côté de Dieu, dans tout ce qui s'eſt paſſé en vous depuis le retour que la grace vous à fait faire vers lui. Mais on a eu

raiſon de vous dire qu'il ne falloit pas prendre pour des inſpirations, ni pour des mouvements de Dieu toutes les penſées qui nous venoient dans l'eſprit. On auroit pu ajouter, que quand même ces mouvements auroient été formés dans le cœur par la grace, ce n'étoit pas toujours une marque que nous duſſions les ſuivre tous, puiſque nous voyons bien que nous ne le pourrions, ſans nous jetter dans l'inquiétude & dans le trouble, qui eſt ce que Dieu ne veut pas. La prudence doit tout régler : ſouvent Dieu nous montre des choſes élevées au-deſſus de nous, ſeulement pour nous humilier & pour exciter notre deſir, comme nous voyons que l'on montre de loin aux enfants de certains objets pour les attirer, quoiqu'on ne veuille pas encore les leur donner, parce qu'ils ne leur conviennent pas encore. On prétend par cet appas leur apprendre à eſtimer les choſes eſtimables, & à les deſirer, juſqu'à ce qu'ils ſoient capables d'y atteindre. Vous me demanderez, comment connoître tout cela ? Par l'obéiſſance : & c'eſt ce qui rend cette vertu ſi néceſſaire, principalement quand on eſt conduit dans la voie où Dieu ſemble vous attirer : ſans cela, on eſt en danger, ou de manquer aux inſpirations

qui nous indiquent la volonté de Dieu, ou de tomber dans une multiplicité de penſées & de vues qui nous fatiguent, qui font naître dans l'intérieur une eſpece de diſpute & de chicane continuelle, & qui enfin nous épuiſant de fatigues, de ſouffrances & d'ennui, nous jettent dans le découragement, dans la tiédeur : & c'eſt ce qui arrive particuliérement aux naturels vifs, comme me paroît être beaucoup le vôtre : & c'eſt en effet juſtement ce qui vous eſt arrivé. Le remede, c'eſt de demander promptement à celui qui a ſoin de votre ame, à quoi vous devez vous en tenir : expoſez-lui en peu de paroles ce que vous croyez que Dieu demande de vous, & faites exactement ce qu'il vous dira : mais auſſi bornez-vous pour le préſent à n'en pas faire davantage, de peur d'entreprendre imprudemment par-deſſus vos forces, & de vous accabler. Vous n'avez pas encore d'aîles pour voler : contentez-vous de marcher à terre ; mais marchez toujours, & répondez aux inſpirations qui vous porteront au-delà de vos bornes : répondez, dis-je, avez St. François de Sales : » Ce n'eſt pas par » infidélité que je ne fais pas cela, mais » pour obéir..... »

LETTRE II.

Sur le détachement du monde.

1691.

IL eſt vrai que vous êtes conduite quelquefois par un chemin aſſez rude, & que ni du côté du monde, ni du côté de la ſanté, ni même du côté de ce que vous entreprenez pour Dieu, vous n'avez pas toute la conſolation qu'on s'imagine. Mais c'eſt un bonheur ineſtimable que les choſes ſoient ainſi : & ce ſeroit un grand malheur qu'elles fuſſent autrement. Convaincue, comme vous l'êtes, qu'il y a une autre vie, où l'on ne peut arriver heureuſement que par la croix, pourriez-vous vous affliger, & pourroit-on s'affliger pour vous de ce que vous en avez une à porter, qui rende votre ſalut éternel d'autant plus ſûr, qu'elle eſt ſouvent plus inviſible & plus peſante ?

Il me ſemble que vous éprouvez quelquefois un peu l'état d'abandon ſous la main de Dieu, & que vous en parlez comme d'un état utile & deſirable. Vous êtes bien réellement dans l'occaſion de

mettre vos penſées en pratique, & toutes les circonſtances qui vous environnent vous y portent éminemment : c'eſt pour vous, encore plus que pour ceux qui marchent aujourd'hui pour la défenſe de la Religion, le temps de remporter des victoires : & il ne tiendra qu'à vous de gagner beaucoup plus dans votre retraite de St. Cyr, qu'on ne gagnera à à Mons & dans tous les autres endroits, où il plaira au Roi de porter ſes armes, & à Dieu de les bénir.

Il ne faut pour cela que pratiquer paiſiblement la patience, l'humilité, le détachement, & un peu de cet abandon que vous avez vu ſouvent de loin, & que vous voyez maintenant de plus près.

O que ces grandes occaſions devroient paroître précieuſes ! qu'elles peuvent nous faire faire, en peu de temps, un merveilleux progrès vers Dieu ! & qu'elles peuvent nous ſervir, au moins, à nous pénétrer de notre miſere ! Lorſque par des mouvements naturels, trop vifs, nous apprenons combien notre cœur eſt encore vivant à la créature, & combien les ſentiments qu'il en a, ſont plus forts & plus preſſants que ceux de la grace, nous éprouvons alors ce qu'il faut qu'il en coûte pour dire avec une ſincere &

pleine réſignation : *Seigneur, que votre volonté ſoit faite !*

Cependant, ſi l'on veut être à Dieu, comme il le demande, il en faut venir juſques-là : il faut qu'il ſoit le ſeul maître, & que toute la tendreſſe naturelle faſſe place à un amour dominant, qui coupe, & qui immole tout ce qui n'eſt pas purement & parfaitement pour Dieu. Beniſſez-le donc de ce que dans le ſecret, entre lui & vous, il vous donne une abondante part à l'amertume du Calice qui nous a ſauvés. Agiſſez toujours avec courage : que votre cœur ſe fortifie : ſoutenez la main du Seigneur, lors même qu'il l'appeſantit : il n'envoye point de croix, qu'il n'y attache une grande & une éminente grace ; ne laiſſez pas perdre celle qu'il vous a préparée, & penſez ſouvent, en ſa préſence, qu'après tout, quelle peine que vous ſouffriez, vous n'en ſouffrez pas autant que vous en méritez, autant que Notre Seigneur en a ſouffert, autant, peut-être, qu'il vous en faut pour gagner le Ciel.

LETTRE

LETTRE III.

JE ſuis très-perſuadé que Dieu veut que je ſerve de tout mon cœur la perſonne que vous m'avez recommandée. Je ſouhaite ardemment de le faire utilement. J'y penſe ſouvent devant Dieu, & je ne monte jamais à l'Autel ſans l'offrir à notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Je me tiens tout-à-fait chargé de ſon ame. J'eſpere que par ſa ferveur & par ſes bonnes œuvres, elle trouvera le moyen d'entrer au Royaume éternel de notre Sauveur Jeſus-Chriſt, avec une riche abondance de graces & de mérites. J'ai grande envie d'y aller avec elle, & de voir arriver en foule ceux au ſalut deſquels nous aurons contribué. Je vous recommande, Madame, à mon tour, cette perſonne que vous m'avez recommandée: veillez ſoigneuſement à ſon ſalut. Il me ſemble que l'on doit avoir pour elle les ſentiments que St. Paul avoit pour Phébé, l'excellente femme qui ſervoit l'Egliſe de Corinthe, afin qu'on la reçoive au nom du Seigneur, comme on doit recevoir ceux qui ſont entiérement conſacrés à ſon ſervice; qu'elle ſoit aſſiſtée dans

tous ſes beſoins : car elle-même en aſſiſte pluſieurs ; & moi en particulier, je ſuis & ſerai à jamais en lui tout entier à ſon ſervice.

LETTRE IV.

JE ſuis tout-à-fait conſolé de ce que vous me mandez de la part de cette perſonne que vous m'avez recommandée. Je n'ai point cru la faute conſidérable, & je n'en aurois pas écrit légérement, ſi je l'avois penſé : car je ne pourrois voir une choſe ſemblable ſans une profonde douleur. J'eſpere que cela ne lui arrivera jamais en quelque maniere que ce ſoit, de propos délibéré. Elle vit à Dieu pour ne jamais mourir. Son zele, ſon courage, ſa détermination au bien me fait tout eſpérer. Ne vous laſſez point, Madame, de prier & de la porter à une pleine confiance en Dieu. Elle peut aller à tout, & rien ne doit aller au-deſſus de ſes eſpérances, étant à un ſi bon maître. „ J'ai ſouverainement eſpéré » en vous, diſoit David : ceux qui eſ- » perent en lui ne ſeront jamais confon- » dus. " Que ne fait-on pas quand on a de grandes eſpérances ? Vous en avez

aſſez d'exemples autour de vous. Que ne devroit-on pas entreprendre quand on en a au-deſſus de celles que le monde donne, & qu'elles ſont certaines, Dieu & le Paradis ? Quiconque ſait ce que c'eſt n'a plus de peine à rien ; & s'il ſent de la peine, il aime cette peine qui le mene à un ſi grand bien.

LETTRE V.

PUiſque vous le permettez, Madame, & que la perſonne que vous m'avez adreſſée veut que je vous confie tout ce que je lui envoye, ſans vous rien cacher, ayez la bonté de lui dire que j'ai reçu ſa reddition, dont je ſuis très-content : elle ne doit pas craindre de m'accabler par de pareilles écritures. Je ſuis par-là auſſi informé de ſa conſcience que ſi elle m'en entretenoit tous les jours. J'y vois ſes diſpoſitions, ſes réſolutions, ſes tentations : & j'eſpere, avec la grace de Dieu, être par-là mieux en état de m'acquitter de ce qui ſera de mon miniſtere. Il ne faut point diſcontinuer cette pratique. Je ne puis vous dire la joie que j'ai de la voir exacte à ſes pénitences, ſimple, ſoumiſe : je ſais

le bien qui lui en doit revenir. Ce m'eſt un préjugé certain de ce que Dieu fera en elle. Oui, Madame, ſa ſûreté ſera dans ſon obéiſſance : j'en ſerai plus chargé : mais j'eſpere que Dieu m'aidera, puiſqu'il m'a fait Prêtre pour cela, & qu'il paroît l'exiger de moi. Je trouve préſentement cette charge auſſi légere que je l'ai enviſagée d'abord peſante & formidable, avant que de connoître les diſpoſitions de cette perſonne. Elle ne doit pas craindre que ce qu'elle m'a marqué ſur ce qu'on pouvoit lui en demander davantage à l'avenir, me retienne. Il eſt bon que je ſache ſes appréhenſions ſur cet article. Elle veut faire ſes ap... (*il manque ici une phraſe.*) Tout ce qui ſera de ſon devoir, s'en tenir à ce que ſon guide lui en dira de la part de Dieu : cela me ſuffit. Je répondrai librement, je preſſerai, je gronderai même, s'il le faut, à temps & à contre-temps, ſelon l'avis de St. Paul, quand je le croirai néceſſaire au bien de cette perſonne. J'ai dit la Meſſe aujourd'hui pour elle : j'ai préſenté ſes beſoins. J'eſpere beaucoup pour elle ; & je ne puis m'ôter de l'eſprit qu'elle eſt de celles dont Notre-Seigneur a dit, que perſonne ne lui ravira, qu'il leur donnera la vie éternelle. Sa détermination contre tout

le mal, & pour tout le bien que Dieu voudra d'elle, m'en eſt une aſſurance. Je ne crois pas lui avoir marqué de baiſſer la tête ailleurs que pendant le *Confiteor*; ce n'a pas été mon intention. Je vous prie de lui faire entendre que dans l'état où elle eſt, elle ne doit jamais avoir de ſingularité qui choque, ſi ce n'eſt dans les devoirs eſſentiels dont elle eſt redevable à Dieu & à l'édification publique : alors il faut ſe ſingulariſer avec le petit nombre des élus. Je lui conſeille de continuer l'auſtérité dont elle ſe ſert deux fois la ſemaine, & autant de temps qu'elle m'a marqué avoir accoutumé de la pratiquer, hors le temps des migraines ou autres contre-temps qui rendront cette pénitence impraticable. Je lui enverrai la pratique pour le mois prochain : s'il n'y a pas d'inconvénients, ayez la bonté de me le faire ſavoir. Je vois dans ſon écrit la guerre que lui fait ſon orgueil depuis long-temps. Je bénis Dieu qu'elle l'ait préſentement en horreur, & qu'elle veuille à ſon tour l'attaquer vigoureuſement & ſans relâche. Car je ſais que Dieu réſiſte aux ſuperbes, & qu'il ſe communique aux humbles. Son élévation me feroit craindre, ſans ce correctif que la grace met dans ſon cœur. Je ſuis bien

content de ce qu'elle m'apprend touchant la premiere partie de la juſtice Chrétienne qu'elle pratique : affermiſſez-la bien, Madame, dans l'horreur qu'elle doit avoir du péché : qu'elle ne craigne que ce grand mal : qu'elle le regarde comme l'unique ; qu'elle en prévienne les moindres commencements : qu'elle lave avec ſoin les fautes les plus légeres de la ſemaine dans le ſang de Jeſus-Chriſt, le jour de ſa Confeſſion. Elle fera des fautes de fragilité ; mais elle doit éviter les moindres aux dépens de tout, & retrancher toute affection aux vénielles. L'heure venue de la faire avancer, je ne tarderai pas un moment à lui marquer ce qui me paroîtra de ſon devoir. Laiſſons cependant faire le grand Ouvrier : il eſt le maître de la place : il en éloigne l'ennemi : il y mettra un mur & un contre-mur pour la défendre : il y fera fleurir la juſtice & la paix, & l'armera imperceptiblement de toutes les vertus néceſſaires.

LETTRE VI.

JE ſuis fâché de n'avoir pas ſu que vous vous appellez Françoiſe, avant de dire la Meſſe. Je ſouhaite que vous

ayez toute la petiteſſe, le détachement, le renoncement à vous-même, le pur amour dont votre bon Patron vous a donné l'exemple. M.... m'a dit que vous étiez peinée ſur la diſpoſition des eſprits de St. Cyr. Dieu vous aime, & il veut que vous le faſſiez aimer. Vous avez beſoin pour cela de la ſainte ivreſſe de St. François; qui ſurpaſſe la ſageſſe des plus éminents Docteurs. Quand eſt-ce que l'amour de Dieu ſera connu & ſenti au-lieu de la crainte ſervile qui défigure la piété!

LETTRE VII.

JE vous renvoye, Madame, l'écrit de M. de Fénelon; il eſt à merveille pour vous ſervir de pratique pendant ce mois. Vous ne pouvez mieux commencer cette année. Son bon eſprit & ſa piété lui a fait écrire des choſes admirables pour vous, ſur le renoncement que Dieu vous met ſi fort dans le cœur. Quand il vous connoîtroit auſſi-bien que moi, il n'auroit pas mieux traité certains endroits. Quoique je vous connoiſſe plus à fond que lui, je n'aurois jamais pu vous écrire ſi bien & ſi nettement

tant de choſes utiles. Jugez par-là du ſecours que vous en pourrez tirer, quand il vous connoîtra un peu davantage. Je ne lui ai point dit ce dont nous ſommes convenus : vous ne m'en aviez point chargé : faites-le vous-même en toute confiance : il n'y a rien à craindre : je vous réponds de lui comme de moi. Voici donc, Madame, votre pratique : renoncez non-ſeulement aux groſſiers intérêts de l'amour-propre, mais encore plus aux ſubtiles adreſſes de la vanité & de la complaiſance, dont M. de Fénélon vous dépeint ſi bien les raffinements les plus imperceptibles ; comprenez bien que Dieu nous a faits ce que nous ſommes à ſa louange, & que la gloire de tout ce que nous faiſons lui doit revenir, & lui renvoyez fidélement, comme au Roi de la gloire, qui s'eſt manifeſté à vous, toutes les louanges & l'encens qu'on vous offre ſans ceſſe, ſans permettre à la vaine complaiſance naturelle de s'en repaître de votre conſentement, bien moins de s'en raſſaſier, quelque juſtes & innocentes que vous paroiſſent les occaſions qui s'en préſentent. Regardez tout ce que vous avez comme un bien prêté dont vous n'avez que l'uſage, & dont toute la gloire doit retourner journelle-

ment au ſouverain Monarque & Bienfaicteur, qui va régner avec plus de gloire & d'autorité que jamais ſur votre cœur. Uſez très-ſobrement des choſes les plus néceſſaires & les plus innocentes de votre état : fidele à Dieu, quand vous verrez clairement le point de la juſte meſure : docile & humble à vous éclaircir, quand vous aurez des fondements de douter ſur quelques-unes, ſoit par rapport aux choſes dont vous doutez, ſoit par rapport à l'attache que vous y avez. Etudiez ſouvent quelque article de ce qu'on vous a écrit ſur le renoncement. Vous offrir à Dieu fréquemment pour le pratiquer dans toute l'étendue de ſes deſſeins : être fidele dans les occaſions à quitter ce que vous connoiſſez devoir être retranché du cœur : demander, eſperer & attendre ſans trouble le progrès que la grace vous fera faire dans cette vertu : communier un jour extraordinaire pour l'obtenir de Dieu : voilà votre pratique pour ce mois.

LETTRE VIII.

Sur l'abattement de l'ame.

J'Avoue que ce que l'on me mande de l'augmentation de votre foibleſſe, qui ne vous permet preſque pas de vous appliquer à rien, & qui vous mit Mardi hors d'état d'entendre la Meſſe, m'a donné d'abord une vraie inquiétude. Mais la paix & la tranquillité où vous paroiſſez être dans cet état d'épuiſement, étant une marque du bon uſage que vous en faites, je me ſens tout conſolé de pouvoir croire que vous êtes auſſi agréable à Dieu, en ne faiſant rien par incapacité d'agir, que vous le feriez, en faiſant mille bonnes choſes par impreſſion de zele. Après tout, que nous importe ici-bas de travailler, ou de ceſſer de travailler, pouvu que la divine volonté s'accompliſſe en nous ſans l'agrément de la nôtre? Ne penſons qu'à vouloir ce que Dieu veut, & portons avez humilité l'humiliation qui eſt attachée à un abattement, cauſé, ſelon toutes les apparences, par une trop grande ſenſibilité naturelle. Souvent l'eſprit contribue beau-

coup à accabler la chair ; & comme le Saint Eſprit nous apprend que le corps, qui ſe corrompt, appeſantit l'ame, auſſi voyons-nous par expérience que l'ame, qui, par vertu, ſe fait violence, jette le corps dans l'épuiſement. Pour lors il faut ſe voir défaillir avec une ſainte complaiſance pour les ordres de celui qui eſt le maître de la ſanté & de la vie : on avance plus en peu de jours par cette route d'acquieſcement & de ſoumiſſion, qu'on ne feroit en bien du temps par les meilleures actions qu'on peut faire de ſon choix.

Il ne faut point ſouhaiter avec empreſſement de ſortir de cette inaction, un moment plutôt que Dieu ne voudra, ni s'affliger de l'impuiſſance où l'on ſe trouve de faire ſes fonctions & ſes prieres accoutumées. Il ſuffit de ſe tenir doucement en la préſence de Dieu pour l'adorer, pour le goûter, pour conſentir à notre totale deſtruction, quand il lui plaira ; d'être ravi dans la partie ſupérieure de notre ame, d'avoir moins de vivacité pour les choſes les plus agréables de la vie, de n'être preſque pas touché de ce qui, dans un autre temps, feroit un plaiſir bien ſenſible à notre amour-propre. Voilà ce qui m'eſt tombé dans l'eſ-

prit : mais ſi vous écoutez Dieu, pour peu qu'il vous parle, la moindre de ſes paroles intérieures vous ſera infiniment plus utile : ouvrez-lui bien votre cœur, & ne deſirez que lui : vous y trouverez toutes choſes.

LETTRE IX.

Sur le renoncement à ſoi-même.

A Juger des choſes humainement, on devroit vous eſtimer heureuſe d'aller rejoindre l'homme, dont la ſéparation vous avoit ſi ſenſiblement affligée. Mais, ſelon l'eſprit de l'Evangile, les jours d'affliction ſont meilleurs que les jours de joie : & il faut plus de vertu pour bien uſer des conſolations humaines, que pour ſupporter les peines & les ſouffrances. Je prie Notre-Seigneur qu'il ſoit toujours en tout temps le maître abſolu de votre cœur : & je le bénirai ſur-tout lorſque je verrai qu'il prendra ſoin de vous marquer au coin de ſa Croix : c'eſt le caractere des élus.

Jouiſſez, Madame, de la ſolitude que Dieu vous a faite : quand on la trouve au milieu des plaiſirs du monde, on peut,

on doit croire que c'eſt Dieu ſeul qui en eſt l'auteur. Je ſouhaite qu'il vous parle ſouvent au cœur, & que vous lui répondiez comme il le deſire. La peine que vous avez de votre diſſipation, vous empêchera d'y tomber par inclination. Marcher au-dedans avec Dieu, & autant que Dieu le veut, c'eſt l'état d'une ame toujours intérieure ou recueillie. Le recueillement ne conſiſte pas à ſe retirer de tout, mais à être avec Dieu par-tout où il veut, quand la Providence nous y engage. Je ſuis bien content que vous vous poſſédiez un peu davantage, & que vous vous laiſſiez moins aller à la vivacité. Courage, Madame, cette voie vous conduira à la perfection.

LETTRE X.

Sur les Viſites & les Audiences.

LOrſque vous ne pouvez éviter les viſites, tâchez d'adoucir votre cœur pour les recevoir plus tranquillement dans l'ordre de Dieu, comme une croix qui vous ſanctifie, & qui ſoulage les autres, en vous faiſant ſouffrir. On dit d'un grand ſerviteur de Dieu de ce ſiecle, que ſur la

fin de ſa vie, ſa charité étant arrivée à ſon comble, il ſe regardoit comme une victime dévouée à l'utilité publique, qu'il ſe livroit dans cet eſprit avec complaiſance à tout le monde, & que ne faiſant mauvais viſage à perſonne, il ſe faiſoit l'eſclave volontaire de chacun pour l'amour de celui qui, étant le Maître abſolu de tous, s'eſt fait le ſerviteur de tous. C'eſt ce maître dont nous apprenons dans l'Evangile, qu'étant preſſé par une foule de peuple qui s'approchoit à l'envi de ſa perſonne ſacrée, ſouffroit avec tant de bonté les empreſſements indiſcrets de ce pauvre peuple, & qui diſoit : *Je ſens qu'il eſt ſorti de moi une vertu ſecrete qui porte avec elle la guériſon.*

Une perſonne bien Chrétienne, qui recevroit avec un viſage ſerein & un cœur tranquille tous ceux qui viendroient la chercher pour leurs intérêts, pratiqueroit une vertu qui guériroit l'eſprit de bien des gens, & qui, en les édifiant, les conſoleroit dans leurs maux, du moins par la bonté extérieure avec laquelle on paroîtroit y entrer en les écoutant. Un malheureux eſt à demi-guéri quand on l'écoute : & on eſt trop heureux quand on peut faire plaiſir à un cœur qui ſouffre.

LETTRE XI.

Sur la Priere.

1699.

JE me reproche, Madame, d'avoir été trop long-temps ſans écrire à ma ſœur R... (1), ma très-chere fille en N. Seigneur, pour laquelle je me ſens de plus en plus un zele ardent. Elle ſe purifie dans les peines & dans les croix de ſon état: c'eſt, ce me ſemble, le myſtere de Dieu ſur elle: il la perfectionne par les croix & les dégoûts qu'il lui fait trouver dans un état qui n'attacheroit que trop une ame mondaine & ambitieuſe, & qui ſeroit un très-grand piege, ſi elle en étoit enivrée. Je n'ai jamais pu me réſoudre de partir pour ma viſite que je dois commencer Lundi, ſans lui écrire quelque choſe ſur ſes dernieres redditions: elle

(1) Quand M. de Chartres avoit quelque choſe de ſecret à écrire à Me. de Maintenon, il lui écrivoit ſous un nom ſuppoſé: telle eſt cette lettre adreſſée *à ma ſœur R...*, parce qu'il y eſt parlé du devoir conjugal.

aura à l'avenir plus ſouvent de mes lettres : je ſais qu'elle veut que tout paſſe par vous. J'ai obſervé dans ſes deux derniers écrits que ſa peine journaliere regarde ſa priere : j'ai peur que la penſée où elle eſt, qu'elle s'acquitte mal de cette pratique, ne ſe tourne en tentation, & que croyant y perdre tout ſon temps, elle n'y trouve pas cette ſainte joie & cette confiance qui fait approcher de Dieu avec ferveur & avec cette faim ſalutaire des choſes ſpirituelles, qui en chaſſe les dégoûts & l'abattement. Je puis l'aſſurer que, malgré toutes ſes diſtractions, elle prie que Dieu l'écoute, & qu'elle s'avance. J'en ai des preuves ſuffiſantes : deſirer de prier, c'eſt prier : craindre de prier mal, s'humilier de ſa diſſipation, & de ſa froideur, c'eſt prier : demander l'eſprit de prieres, c'eſt une bonne priere : aller à la priere malgré ſon dégoût & ſes diſtractions, c'eſt prier. David étoit quelquefois réduit à cette maniere de prier : *J'ai deſiré de deſirer, Seigneur, vos juſtifications en tous temps.* Conſulter Dieu en toutes ſes actions, les offrir, les rapporter à Dieu, c'eſt prier : écouter Dieu au-dedans de ſoi, cacher dans ſon cœur ſes paroles ſaintes, qui renouvellent & fortifient, s'en entretenir inté-

rieurement au milieu du monde pour ne point offenſer Dieu, c'eſt une excellente priere; dire à Dieu dans ſon indigence ces paroles du Prophete: *Abaiſſez, Seigneur, votre oreille, & exaucez-moi, parce que je ſuis pauvre & dans le beſoin*, c'eſt prier, malgré la ſéchereſſe & l'impuiſſance de ſon cœur. Vivre de la Foi, de l'Eſpérance, & de la Charité, c'eſt prier: & les juſtes, qui ont toujours au fond du cœur les deſirs que ces vertus inſpirent, prient ſans diſcontinuation. Ce qui trompe notre chere fille, c'eſt qu'elle ne diſtingue pas aſſez les différents fruits de l'Oraiſon. St. Thomas dit qu'il y en a trois: le premier, c'eſt de mériter la vie éternelle; le ſecond, d'obtenir les autres biens qu'on demande; le troiſieme, eſt un certain raſſaſiement ſpirituel, qui conſole, qui ſoutient, qui fait oublier les choſes terreſtres, & goûter la préſence de Dieu. Il eſt vrai que les diſtractions ſont un obſtacle à ce dernier effet de la priere: mais elles n'empêchent point les deux premiers, à moins qu'elles ne deviennent volontaires.

J'exhorte donc ma très-chere fille, à ne point s'abattre par les inégalités qu'elle trouve tous les jours dans ſes Oraiſons: Dieu aſſurément n'a pas détourné ſa miſéricorde, ni l'eſprit de priere de ſa

ſervante : ſon encens monte juſqu'au trône du Tout-puiſſant ; ſa priere n'eſt jamais ſans mérite, ni ſans impétration, quoiqu'elle ſoit ſouvent ſans ce raſſaſiement dont parle St. Thomas. La volonté de prier, & l'attention qui a donné commencement à la priere, eſt cenſée perſévérante, malgré les diſtractions, tant qu'elle n'eſt pas rétractée. Le temps manque à ma ſœur R...., les œuvres de ſon état la partagent : les affaires l'occupent, la rempliſſent, & la ſuivent par-tout : mais elles ſont de Dieu & pour Dieu. Dieu écoute la préparation de ſon cœur ; & ſelon la parole de David, le Légiſlateur qui lui a preſcrit les néceſſités & les loix de ſa vocation, lui donnera ſa bénédiction : elle ira de vertus en vertus : elle verra le Dieu des Dieux en Sion. St. Auguſtin écrit à une Dame, nommée *Proba*, que les Solitaires d'Egypte faiſoient de fréquentes prieres, mais courtes, & comme des oraiſons jaculatoires, de peur que le goût de prier, & l'attention ne s'affoiblît, ou ne s'évanouît par la laſſitude des longues prieres : d'où il conclut qu'on ne doit pas forcer ſa priere pour la faire longue, quand la longueur y fait trop d'obſtacles, & qu'on y doit perſévérer plus long-temps, quand la

bonne volonté & l'attention ſe ſoutiennent avec plus de perſévérance. Cette maxime peut aider ma chere fille à ſe déterminer franchement, ſelon ſon temps & ſes differentes diſpoſitions : elle peut ſuppléer, par de courtes prieres & par des retours fréquents vers Dieu, au temps que les affaires ou ſa langueur lui auroient dérobé. Je lui conſeille d'uſer ſouvent intérieurement des demandes du *Pater* : c'eſt la priere par excellence : elle renferme tout ce que l'on peut demander : nous la répétons ſans ceſſe dans notre Office : & toute bonne priere, dit St. Auguſtin, ſe réduit toujours à quelque demande de l'Oraiſon Dominicale.

Je prie pour ma chere fille plus inſtamment que jamais : je demande à Dieu qu'elle ne ſuccombe pas dans les occaſions pénibles qu'elle m'a marquées dans une de ſes redditions : c'eſt une grande pureté de préſerver celui qui lui eſt confié, des impuretés & des ſcandales où il pourroit tomber : c'eſt en même-temps un acte de patience, de ſoumiſſion, de juſtice & de charité : je regarde comme une merveille de la grace, que Dieu lui ait donné l'amour de la vertu des épouſes de Jeſus-Chriſt, dont elle devoit être la mere : j'eſpere qu'elle participera à leurs

prérogatives, à cauſe de la préparation de ſon cœur. Il faut cependant, malgré cette inclination, rentrer dans la ſujétion que ſa vocation lui preſcrit : il faut ſervir d'aſyle à un homme foible, qui ſe perdroit ſans cela : il faut qu'elle l'aide à marcher, comme Eliſabeth & Zacharie, dans toutes les juſtifications du Seigneur. Quelle grace d'être l'inſtrument des conſeils de Dieu, & de faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font ſans mérite, ou par paſſion ! Une ame juſte ſe purifie dans les états que Dieu a ſanctifiés : bientôt elle ſera comme les Anges du Ciel : là ceſſeront les ſujétions de la vie préſente : ma ſœur R.... n'aura plus qu'à ſuivre l'Agneau par-tout où il ira.

LETTRE XII.

Sur les diſtractions dans la prière.

VOtre état eſt bon : aimez l'amour ; chaſſez la crainte ſervile : & la crainte filiale demeure avec la charité : vous vous ſervirez de la crainte de l'enfer au beſoin, lorſque les grandes tentations le demanderont.

Il faut que je réponde à l'article de

vos diſtractions. Il eſt vrai qu'il n'y a pas un moment de perdu au temps de la priere, & qu'elle ne doit être remplie que des deſirs du Ciel, & des actes fervents de toutes les vertus, pour répondre au torrent des bienfaits de Dieu, à l'obligation que nous avons de le louer ſans ceſſe, & pour ſatisfaire aux beſoins immenſes & journaliers de notre ame & de notre corps. Je comprends, Madame, qu'une de vos ſenſibles peines, c'eſt l'inſtabilité de vos penſées, la volubilité de votre imagination, & l'accablement nouveau de vos affaires qui viennent vous troubler dans les moments que vous les voulez éloigner. Mais ſachez que l'intention ſincere de prier, lorſque vous vous mettez effectivement en état de le faire, ſoit mentalement, ſoit vocalement, eſt une eſpece d'attention continuelle qui ne ceſſe point d'être une vraie priere, par les diſtractions involontaires. L'intention de prier ſubſiſte, tant qu'elle n'eſt pas révoquée, ou par une intention contraire, ou par des diſtractions volontaires, ou par d'autres actes contraires à la priere. Il eſt vrai que l'attention actuelle de l'eſprit & de l'élévation continuelle du cœur à Dieu, ou aux choſes de Dieu, eſt la priere parfaite, & qu'il faut la deſirer. Mais l'in-

tention de prier, jointe aux ſoins d'éloigner toutes les penſées contraires quand on s'en apperçoit, & la fidelité à demeurer en la préſence de Dieu au lieu de l'oraiſon, quand on fait ce qu'on peut pour s'unir à Dieu, & qu'on rejette toute autre ſorte d'occupation contraire, juſqu'à ce que le temps, deſtiné à la priere ſoit accompli, c'eſt une eſpece d'attention moins parfaite, mais qui ſuffit. Quoiqu'il faille tendre à l'attention actuelle, qui eſt la plus parfaite, il eſt conſtant néanmoins que l'imbécillité de la vie préſente ne nous permet pas d'eſpérer une ſi forte application à Dieu, que rien ne l'interrompe, & ne la traverſe. Pendant ces intervalles de diſtractions involontaires & pénibles, on prie encore, parce que l'intention, la volonté, l'attention de la premiere eſpece, que les Théologiens appellent *virtuelle*, ſubſiſte toujours, puiſqu'en vertu de cette premiere intention, on demeure immobile dans ce qu'on fait, ſans s'en détourner volontairement. Cette premiere & forte attention fait rentrer ſouvent l'ame dans ſon divin commerce avec Dieu, la fait gémir dans ſon inſtabilité, & rentrer dans ſes premieres méditations, dans les affections, & lui redonne ſouvent une nouvelle force

contre toutes les importunités, & l'enflamme des plus vifs mouvements de foi, d'eſpérance, de charité, d'humilité, &c. Les foibleſſes même où la malheureuſe néceſſité de notre exil préſent nous fait tomber malgré nous, fourniſſent ſouvent à notre ame un nouveau ſujet de gémiſſement & de ſouffrance; & ce déplaiſir ſenſible de nous voir ſéparés de Dieu contre notre gré, eſt une oraiſon fort agréable à Dieu, par les actes d'humilité & de ſoumiſſion qu'il nous fait pratiquer.

Ceſſez donc, Madame, de regarder le temps comme perdu; vous ne laiſſerez pas de prier véritablement, de frapper continuellement à la porte du Pere de miſéricorde. Tant que vous ne conſentirez pas à ces diſtractions, l'entraînement involontaire de votre imagination, in l'égarement de vos penſées n'interrompront point le mérite de votre oraiſon: elle ſera toujours un ſacrifice de louange, tant que vous ne révoquerez point votre premiere intention, ou que vous ne tomberez point dans ces négligences, dans ces immodeſties ſi grandes, qu'elles équivalent une rénonciation formelle, une indolence, ou un mépris, ou un dégoût marqué, tel que celui de vos

courtiſans, que vous voyez tous les jours dans la chapelle de Verſailles : ils perdent l'intention qu'ils ont peut-être eue de prier, par leur immodeſtie groſſiere, par la liberté de parler & de regarder dans le temps de la Meſſe, & ils profanent le lieu ſaint, & changent en offenſe de Dieu, & en ſcandale le ſacrifice de propitiation.

Je vous dirai encore plus pour votre conſolation, puiſque Dieu vous a bien élevée par ſa grace au-deſſus de l'intelligence de ceux dont je vais parler, & qu'il vous a donné une charité plus vive & plus agiſſante.

Les Chrétiens ſimples, mais fideles & innocents, qui vont à l'Égliſe avec une foi humble & avec l'amour de nos myſteres; qui ſe tiennent en la préſence de Dieu avec reſpect; qui s'uniſſent aux Miniſtres de l'Egliſe dans l'action de la Meſſe; qui adorent à leur maniere la majeſté cachée de Dieu; qui regardent nos cérémonies avec Religion; qui aiment & révérent les vérités impénétrables qu'elles repréſentent; qui diſent leur chapelet dans une langue qu'ils n'entendent pas, pour demander à Dieu leurs beſoins, le louer, le remercier de ſes bienfaits; qui chaſſent avec ſoin les diſtractions : ces gens-là,

là, dont le cœur n'eſt diſtrait par aucune paſſion mondaine, ſont une priere d'autant plus à eſtimer, qu'elle eſt plus humble, plus modeſte, plus ſévere & plus facile à continuer.

Je reviens, Madame, à ce qui vous regarde. Vos diſtractions ne détruiſent point votre méditation, quoiqu'il faille en gémir, & par-là en faire un ſujet de priere. Faites ce que St. Auguſtin ſuggere, lorſque vous ſerez le plus accablée de penſées étrangeres : tenez-vous devant Dieu comme un pauvre, comme un mendiant, accablé de beſoins : ſoupirez, gémiſſez comme lui : levez les yeux de votre cœur à Dieu : il acceptera votre bonne volonté, & entendra merveilleuſement cette priere. St. Ambroiſe ne condamne que les diſtractions du cœur attaché au monde par les ardeurs de la vanité, de la volupté, de la cupidité : elles ſont incompatibles avec la priere : car elles naiſſent des paſſions qui ſont les diſtractions volontaires & les ſéparations funeſtes de l'ame avec Dieu. Heureuſes les ames que Dieu a prévenues par ſa grace, & en qui il laiſſe l'amour des choſes céleſtes ! heureuſe celle qui recommence, à tout moment, un commerce

ſecret avec lui, lors même qu'elle ne penſe pas à lui!

Souvenez-vous, Madame, que, ſelon le langage unanime des Saints Peres, une bonne vie & l'abondance de bonnes œuvres eſt une admirable & continuelle priere, qui parvient toujours aux oreilles de Dieu. Penſer à Dieu, agir pour lui, c'eſt prier. Une courte invocation ſuffit pour ſatisfaire à votre dévotion pour le Ste. Vierge : vous la pouvez réitérer tous les jours en un moment. Dans vos beſoins particuliers, adreſſez-vous aux Saints : l'Egliſe les invoque tous les jours ; c'eſt la pratique ancienne de tous les Chrétiens : les Saints, dans l'Apocalypſe, préſentent à l'Agneau le parfum des prieres des fideles : ils ne ſont pas vrais médiateurs, mais nos interceſſeurs auprès de notre unique Médiateur. Voici ce qu'en a défini le Concile de Trente : *Les Saints qui regnent avec J. C., offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes : il eſt bon & utile de les invoquer d'une maniere ſuppliante, & de recourir à leur ſecours pour nous obtenir de Dieu ſes bienfaits par ſon fils notre Rédempteur.*

Vous faites bien d'abandonner à Dieu la maniere de votre mort : mais demandez-lui avec l'Egliſe, & ſouvent & inſ-

tamment, qu'elle ne ſoit pas imprévue, & la perſévérance finale dans ſa grace & dans ſon amour : c'eſt le don par excellence · le Concile de Trente l'appelle e *grand don*, & celui qui diſtingue les élus des réprouvés.

Vous avez les dévotions de l'Egliſe, es particulieres ſont ſouvent mêlées de beaucoup d'abus : les plus régulieres ne ont pas néceſſaires, ni commandées dès qu'elles ſont particulieres : on fait à St. ulpice certaines choſes qui ne ſe pratiquent pas à St. Lazare : St. Cyr a des ſages que les Carmélites n'ont point. Mais il faut approuver dans les autres e qui eſt bon & louable, & participer ar l'union de la charité, ſelon cette paole de St. Auguſtin : *J'ai part, par la ociété de mon amour, à ce qui vous appaent en propre par votre travail.*

Quant à votre Purgatoire, il ſera abréé par vos pénitences ſacramentales, par s ſouffrances de votre état, par les ſasfactions de J. C. que vous offrirez à ieu, & peut-être par de longues infirités, jointes à vos bonnes œuvres. Le int Concile de Trente définit ſur les Inulgences, que la puiſſance de les accorr a été donnée à l'Egliſe par J. C., que l'uſage en eſt ſalutaire : il ajour-

te que cet uſage doit être retenu avec modération, de peur que la diſcipline Eccléſiaſtique ne ſoit énervée par une exceſſive facilité. Contentez-vous de gagner celles que l'Egliſe vous accorde, ſans mépriſer celles qui ſont données aux lieux particuliers. Mais faites plus de cas de la contrition & de la bonne vie, ſans quoi les Indulgences ſont inutiles; laiſſez faire les bonnes ames qui ſont autour de vous : elles ne peuvent avoir vos pratiques, & vous ne pouvez avoir les leurs : le ſervice de l'Egliſe, de l'Etat, du Roi, de St. Cyr, certaines grandes œuvres que vous ſeule pouvez faire, voilà, Madame, votre dévotion : ne prenez jamais le change : que vos amies en ſuivent d'autres : c'eſt leur partage; n'y entrez pas.

Vos filles ſont eſtimables de porter un reſpect extérieur, juſques dans les moindres choſes, au lieu conſacré particuliérement au Sacrifice, & ſanctifié par la préſence même de Dieu en l'Euchariſtie? vous ferez bien de les maintenir dans ce reſpect. Mais il vous eſt ſans doute permis d'y faire ce que vous y avez fait juſqu'à préſent en eſprit de confiance : je vous conſeille cependant de prendre votre bouillon à la porte de votre tribu-

e, ou derriere votre rideau, afin que
:s foibles en ſoient plus édifiés.

Je ſuis ravi de vous voir épriſe de
ette vive & ſenſible dévotion pour J. C.
ien, en toute la Religion, ne lui eſt
omparable : J. C. eſt le commencement
: la fin, l'alpha & l'omega de notre
ılut : il n'y a que lui ſous le Ciel au
om duquel nous devions être ſauvés. Ou-
rez tous les jours ce grand livre : ſa
octrine, ſa vie, ſes myſteres ſont des
ymes où les petits trouvent des appuis
lutaires pour marcher, & les géants,
es profondeurs qu'il faut admirer & reſ-
ecter. Un bon enfant, comme vous,
oit ſavoir à merveille le Teſtament de
n pere, l'exécuter fidélement, & n'o-
ettre aucune de ſes volontés, ni par
égligence, ni par oubli : reliſez-le tous
s jours : c'eſt-là votre grace & votre
trait. N'en doutez pas, Madame, laiſ-
z à Samuel & à Heli de coucher dans
Temple ; pour vous, contentez-vous
: le viſiter : ſortez-en plus forte & plus
nimée pour le travail : gagnez à Dieu
aucoup d'ames ; ſoutenez les gens de
en, animez les tiedes ; conſolez les
uvres & les affligés ; défendez la vé-
é, autant que vous la connoiſſez ; op-
ſez-vous aux méchants. Vous ſerez

grande devant lui, ſi vous devenez petite pour lui. Je vous vois déja croître en humilité : ayez courage, vous irez plus loin.

Il vous conduira à la perfection : il achevera en vous ce qu'il a commencé, & vous ſerez, avant votre mort, une Chrétienne forte, courageuſe, riche en bonnes œuvres. Vous avez beaucoup de foi & de ſimplicité dans la foi ; mais il faut qu'elle croiſſe encore : la défenſe que vous lui prêtez contre les nouveautés, la fera croître conſidérablement Conſidérez, pour réprimer les penſées d'orgueil qui naiſſent de votre état, conſidérez que vous n'êtes que ce que vous êtes devant Dieu, que de vous-même vous êtes moins que rien, puiſque devant cette Majeſté toutes les créatures enſemble ſont comme ſi elles n'étoient pas.

Ménagez votre ſanté, Madame : vous en avez beſoin : elle eſt plus délicate que jamais ; & quoique vous ſoyez, dites-vous bien-aiſe d'être flattée ſur cela ; je ne crains point de vous le dire inſtamment, ménagez-vous ; obéiſſez aveuglément. Voyez comme je compte ſur votre obéiſſance : je vous dis en termes d'autorité tout ce qui me vient dans l'eſ-

rit pour votre ſanctification. Je vous reſcris des pratiques, qui paroîtroient à 'autres qu'à vous dégénérer en formu-:s, en petiteſſes, & en détails trop pré-is : mais l'*obéiſſance vous vaut mieux que ſacrifice* : & j'aime mieux vous con-uire ſûrement & ſimplement, que de ous écrire de beaux diſcours.

LETTRE XIII.

Sur les tentations de l'orgueil.

GArdez-vous bien, Madame, de laiſ-ſer les choſes bonnes ou innocen-s, à cauſe des retours importuns de' mplaiſance dont vous vous ſentirez at-quée : ne ſupprimez jamais, par exem-e, une lettre utile que vous avez écri-à bonne intention, par égard pour la' ciété. N'interrompez jamais un diſcours: mmencé, quand il eſt innocent en lui-ême : ne vous abſtenez pas même d'en-mmencer quelqu'un par la ſeule néceſ-é de la ſociété, quoique vous prévoyiez: attaques de votre ennemi. Il ſeroit: en content, s'il pouvoit au moins vous: ıdre inquiete, gênée, ſcrupuleuſe, in-mmode, dure à ceux que Dieu veut·

ſanctifier & ſoutenir par vous dans des choſes innocentes. Il ſeroit fort ſatisfait de ſes artifices : car nous n'ignorons pas ſes penſées, diſoit St. Paul, & il lui importe peu que ce ſoit par le vice ou par les vertus, pourvu qu'il nous jette dans quelque excès, & qu'il nous rende le ſervice de Dieu odieux ou impraticable, dans l'état que la Providence nous a choiſi. C'eſt pour cela qu'il ſe transforme quelquefois en Ange de lumiere; il nous préſente beaucoup plus de bien à faire que Dieu n'en veut & que notre vocation n'en demande. Mépriſez-le, Madame : c'eſt tout ce qu'il mérite. Reliſez vos lettres : il peut y avoir des fautes : l'on y peut trouver à ajouter ou à retrancher : écrivez-les avec eſprit, ſelon les talents que Dieu vous a donnés, mais ſans ſatisfaction : ce n'eſt pas-là, ce me ſemble, votre vice. Parlez innocemment, librement, ſpirituellement : votre état le demande; je vous dirois autre choſe, ſi vous étiez dans une autre vocation. Mais je ne crois pas me tromper : & j'eſpere qu'en mépriſant le démon de la vanité qui vous attaque, ſans rien laiſſer des choſes qui ſe préſentent à faire, à dire ou à écrire, par égard pour ſes importunités, vous deviendrez plus libre &

as forte contre lui, que par les retranements que vous me propoſez. Encore e fois, Madame, moquez-vous de lui; 'il regne ſur les orgueilleux; il en eſt Roi, comme dit Job. Pour vous, vous ez ſous un meilleur maître, vous ſez humble au milieu de toutes les attaes du tentateur, vous ſentirez les reurs des complaiſances, vous n'y contirez pas, ou du moins vous n'y donrez pas une volonté pleine & entiere. ous ſerez quelquefois ſurpriſe, mais jaais entiérement livrée. N. S. ne diſoit s, prenez garde de ſentir de la vanité ns vos bonnes œuvres : il connoiſſoit op l'artifice de nos ennemis & les tentions humaines des enfants d'Adam; ais, *prenez garde de faire vos bonnes œues devant les hommes pour en être regardé : utrement vous n'en recevrez point la récomnſe de votre Pere qui eſt dans le Ciel.* uand vous appercevrez les compliments l'orgueil, repouſſez-les doucement, en ſant, non, ſelon l'avis de St. François Sales. Un grand Saint, étant un jour Chaire, fut ſaiſi d'une violente comaiſance de vanité, & en même-temps t frappé d'une penſée que l'ennemi apremment ſuggéroit, de deſcendre de haire; mais il connut l'artifice, & lui

répondit : *Je ne ſuis point monté pour l'amour de toi ; je ne deſcendrai point.* Vous ſentez préſentement les violentes attaques de l'orgueil, parce que vous n'y conſentez plus, comme vous le faiſiez autrefois : cet orgueil même vous humilie, & vous ſentez mieux le beſoin continuel que vous avez de la grace. Je me réjouirai de ce bon effet, & je vous dirai ce qui fut répondu à un grand Apôtre, qui demandoit avez inſtance d'être délivré d'une tentation que Dieu permettoit, de peur, comme il le dit lui-même, que la grandeur de ſes révélations ne lui cauſât de l'orgueil : ayant prié pluſieurs fois le Seigneur, afin que cette Ange de Satan ſe retirât de lui, il lui fut répondu : *Ma grace vous ſuffit ; car la vertu ſe perfectionne dans la foibleſſe.* Ne vous découragez donc point : j'eſpere que la tentation même ſervira à votre avancement.

Le ſilence n'eſt pas pour vous : faites voir que la vertu eſt gaye, libre, innocente dans ſes diſcours, & ingénieuſe à louer Dieu & à édifier le prochain. Oui, Madame, vous avez reçu le St. Eſprit : n'en doutez pas, il aidera votre foibleſſe, & vous conduira à la perfection : il vous rendra parfaitement humble, charitable, pieuſe : vous vous trouverez, dans un

n, bien différente de ce que vous êtes. Croyez-vous que l'ouvrage de J. C. ne s'achevera pas en vous? L'ouvrage des hommes ſe finit tous les jours : les œuvres du Démon, dit Tertullien, s'accompliſſent : & vous n'eſpéreriez pas que le grand ouvrier, qui eſt en vous, mettra la derniere main à ce qu'il a commencé? Je vous conſeille fort de vous préſenter & de vous offrir à lui, & que ce ſoit-là une de vos grandes diſpoſitions en tout, principalement à l'Oraiſon, à la Communion, au ſaint Sacrifice, humblement recueillie, pleine de confiance ; laiſſez-vous polir, purifier, perfectionner, ſelon les mouvements du St. Eſprit. C'eſt trop de quatre heures de prieres de ſuite avec ce qui ſuit après-midi. Contentez-vous les jours de Communion, de vous préparer par votre méditation du matin, & de la Meſſe où vous communiez, & d'une autre pour action de grace.

Je reviens à vous dire, que vous ne devez pas prendre ſur le repos néceſſaire à votre ſanté, ni ſur la tranquillité de votre ame. Ne m'épargnez jamais, Madame, vous ne pouvez me faire un plus grand plaiſir, que de me mettre en œuvre pour votre ſervice : je ne puis vous dire combien votre ſalut m'eſt précieux,

combien je me ſens chargé de votre ame, avec quelle liberté je prétends vous dire tout ce qui vous regarde. Je vous aſſure, que, quoique je ne ſois pas Apôtre, (ce qui m'afflige beaucoup) devant être leur ſucceſſeur, je ſens cependant que je donnerois ma vie pour votre ſanctification : jugez, après cela, ſi j'y plaindrois mon temps.

LETTRE XIV.

Conſeils particuliers.

QUand vous craindrez de faire vos Confeſſions par coutume, vous vous précautionnerez par un recueillement particulier. Rien n'eſt plus utile que la fréquente revue de nous-mêmes. L'amour de J. C. crucifié m'eſt une preuve certaine du progrès de votre foi. Il vaut mieux prier que lire, au temps d'Offices dans l'Egliſe : ſi on lit pendant la Meſſe, ce doit être en priant. Laiſſez tourner votre cœur librement à l'action de graces : Dieu en demande beaucoup de vous. Que les douceurs de la piété vous fortifient, pour en ſoutenir les amertumes! J'ai été ravi de voir la maniere

lont vous avec reçu le refus du petit Gouvernement (de Niort pour M. de Villette). Quand vous vous ſentirez attirée au-dedans, & occupée de quelque beſoin particulier, ou pénétrée de quelque myſtere, laiſſez votre méditation ordinaire. L'amour pour la pauvreté eſt excellente : tâchez de vous retrancher pour les pauvres ce que vous pourrez. J'approuve très-fort votre occupation de la mort : elle s'avance vers vous : rien n'eſt ſi ſage que de vous y préparer. Votre fidélité à recourir à Dieu dans l'amertume, & à ſoutenir les renverſements & les contradictions, fera votre ſalut : comptez que vous en aurez plus beſoin que jamais, à meſure que vous approcherez de la mort. Chaſſez loin de vous toute rigueur d'eſprit dans la triſteſſe : retenez vos jugements, vos réſolutions & vos paroles.

La ſenſibilité pour les pauvres, & ce que vous marquez en un endroit de votre oblation à Dieu pour partager leur miſere dans toute ſon étendue, vous reconnoiſſant coupable des péchés qui ont attiré ſur eux ſa colere, eſt une pratique excellente à continuer en ce temps. Votre diſpoſition par rapport aux Confeſſeurs pour être ſoutenue par eux, & le

reſpect que vous avez pour leur Miniſtere, viennent d'en haut. C'eſt un grand ſecret pour éviter bien des péchés, au temps de la triſteſſe, que le ſilence, la lecture & la priere.

Que je ſuis aiſe quand vous me dites que vous faites tout triſtement mais que vous ne deſirez que Dieu, malgré toutes vos miſeres! vous ne travaillez pas inutilement, depuis le temps que vous marquez : vous voyez mieux que jamais vos défauts : le deſir de les vaincre eſt grand & ſincere travaillez-y avec confiance & avec courage : retenez vos jugements dans vos triſteſſes & dans vos peines : détournez-vous auſſi-tôt, & allez à Dieu, qui ne manquera pas de vous fortifier. Gardez-vous de vous fermer à ceux qui vous conduiſent à Dieu : il vaudroit mieux les quitter & en prendre d'autres : la confiance eſt nulle, ſi elle n'eſt ſans bornes : autant qu'il m'eſt donné de vous connoître, vous avez un très-grand beſoin d'une conduite ſimple, cordiale & ſoumiſe ; ne changez jamais cette conduite, quand vous changerez de conducteur. Il n'y a rien en mon pouvoir que je ne vouluſſe faire pour votre ſatisfaction, & pour vous procurer la paix & la conſolation du St. Eſprit : c'eſt le fond

de mon cœur : mon zele ne finira, s'il plaît à Dieu, jamais: il ſe fera un bonheur du vôtre, & je le porterai dans l'éternité.

Dieu vous pardonnera votre vivacité; mais ne vous pardonnez jamais le dépit, l'inégalité, la vanité, les jugements peu favorables, les paroles contre la charité, l'impatience volontaire. Si vous aviez fait tort à votre prochain en quelque diſcours, réparez-le toujours, demandez-en pardon à Dieu, & vous en confeſſez. Dieu ne retirera pas ſa miſéricorde de deſſus vous, ſi vous ne vous retirez pas de la priere. O que votre état en a beſoin! vous ne monterez pas au ſommet de la ſainte Montagne, ſans l'effort de vos prieres. Vos redditions ſont très-bien: je n'y vois rien à ajouter. Courage, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite: peu y entrent: *Il eſt plus aiſé à un chameau*, &c. je frémis à ces paroles: ſi l'homme les avoit prononcées, je les croirois hyperboliques; mais c'eſt Dieu, qui n'exagere jamais.

LETTRE XV.

Sur la ſenſibilité permiſe aux Chrétiens.

VOus n'êtes point appellée, Madame, à l'indifférence : ceux que Dieu a fait naître pour les autres, ne doivent point s'étudier à s'avancer dans cette vertu : il faut qu'ils ayent des entrailles de tendreſſe : vous êtes une mere : vous êtes dans le ſein de votre famille, & jamais mere n'en eut une plus belle : St. Cyr & la France. Les beſoins de l'Egliſe vous doivent toucher ſenſiblement. Votre perfection n'eſt donc pas l'indifférence ; mais, au contraire, l'amour, le zéle, les deſirs, la priere, le travail, la vigilance. Vous ne devez tendre tout au plus qu'à la ſoumiſſion & à la réſignation dans les événements triſtes de cette vie. Ne ſoyez pas plus parfaite que les Apôtres & Notre-Seigneur. St. Paul pleure avec ceux qui pleurent, & ſe réjouit avec ceux qui ſont dans la joie : il porte toujours dans ſon ſein une ſollicitude ſans relâche pour toutes les Egliſes : il brûle d'un ſaint zele pour tous ceux qui ſont dans la ſouffrance & dans l'infirmité. No-

e ſouverain Maître pleure le Lazare
Jéruſalem : il eſt triſte juſqu'à la mort,
détourne par ſes vœux le Calice de
Paſſion : il ſe contente de ſe réſigner
la volonté de Dieu touchant cet évé-
ement : *Que votre volonté ſoit faite !* dit-
à ſon Pere.

Je vous conſeille, Madame, de ne vous
as laiſſer aller à la triſteſſe : ayez cou-
ge & confianc ; Dieu accordera à vos
rieres & à celles de l'Egliſe, la paix,
otre ſalut, celui du Roi, & la conver-
on de tant de perſonnes qui ſeront tou-
nées par votre exemple. La vie n'eſt
onnée que pour le ſalut : il faut l'em-
oyer toute entiere pour un ſi grand bien :
ut le reſte n'eſt que vanité & une vraie
rte. Dieu ne demande de vous, que
y donner vos ſoins, votre ſecours,
os prieres : c'eſt à lui à opérer cette
erveille. *Le ſalut des Juſtes vient du*
igneur, dit l'Ecriture : *il ſera leur pro-*
cteur au temps de la tribulation. Il ſera
otre ſoutien & votre conſolation, ſi
ous ne ceſſez de vous confier en lui &
l'invoquer dans vos plus preſſants
ſoins. Si j'étois aſſez heureux pour pou-
oir vous aider à porter le poids qui
mbe ſur vous, je ne m'y épargnerois
s, & je prendrois volontiers ſur moi

toute la triſteſſe de votre état, pour vous laiſſer la joie, la liberté, la confiance qui vous ſont néceſſaires pour faire les grands biens que Dieu demande de vous, dans l'état où il vous a miſe par une eſpece de miracle, qui vous montre les vues qu'il avoit ſur vous.

LETTRE XVI.

Sur la perſévérance.

J'Ai lu vos deux redditions : j'en ſuis très-content : vous avancez, malgré vos infirmités. Je crois que Dieu veut vous purifier comme l'or dans le creuſet : il eſt admirable dans ſa conduite envers ſes élus, & vous êtes de ce nombre. Ces brebis choiſies, qui forment le troupeau du ſouverain Paſteur, écoutent ſa voix, & le ſuivent : elles ne s'en ſépareront jamais, & rien ne les lui enlevera. Vous réſiſtez aux dangers, aux dégoûts, aux contradictions, à l'accablement, à la maladie. Courage donc, Madame! perſévérez juſqu'à la fin : le ſalut, qui a tant coûté à J. C., ſera la couronne de votre perſévérance. Labourez, autant que vous pourrez, auprès des grands :

Dieu donnera l'accroiſſement à votre travail, quand il voudra : mais votre labeur, out inutile qu'il puiſſe être par rapport à eux, ſera d'un grand fruit pour vous. Je ne ſuis pas ſurpris que Dieu, qui vous outient dans les grandes occaſions, vous aiſſe tomber dans l'impatience pour des agatelles : le juſte ne peut ſe ſéparer de Dieu : mais il tombe en de légeres fautes par fragilité. Vous êtes tellement à Dieu par reconnoiſſance & par amour, que vous ne vous en ſéparerez jamais : vos fautes journalieres & vénielles vous endront plus humble, exciteront votre ompoction, & ranimeront vos prieres.

LETTRE XVII.

Sur les plaiſirs de la Cour.

POurquoi vous êtes-vous, Madame, abandonnée à un ſi grand trouble ? vous n'avez point fait d'offenſe mortelle ; & je crois même que vous avez pu faire e que vous avez fait. Les raiſons que ous marquez, ſont ſi importantes, qu'eles ſuffiſent pour vous juſtifier. Le pays, ù vous êtes, ne laiſſe pas la liberté 'y établir la régularité des familles Chré-

tiennes, ni d'en bannir tous les divertiſſements que vous déplorez. L'excès de ſévérité banniroit peut-être bientôt toute piété du cœur de ces jeunes Princes, & les jetteroit dans d'autres grands maux, que votre bon eſprit vous fait craindre avec raiſon. St. Yves de Chartres dit, que quand la charité nous fait incliner à une condeſcendance, que des raiſons probables nous font croire n'être pas mauvaiſe en ſoi, on ne peche point, parce que la charité & la raiſon nous conduiſent. Croyez donc, Madame, que vous n'avez pas péché, en propoſant au Roi de diſcuter avec Monſeigneur ce qu'il demandoit par vous. Sa Majeſté a des raiſons de tolérer de pareils plaiſirs : & les tempéraments que vous vouliez inſinuer, en auroient diminué le danger.

Pour la penſée de chagrin & de peine, qui alla juſqu'à vous tenter d'abandonner tout, je ſuis perſuadé qu'elle étoit hors de votre volonté, & que votre conſentement n'y avoit point eu de part, puiſque vous ſentîtes, au ſeul mot d'abandon, un amour ſi vif pour Notre-Seigneur. Vos vrais motifs, Madame, ſont l'union du Roi & de Monſeigneur, & la réputation de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, auſſi-bien que ſa ſûreté : vous

devez croire que ce ſont ces grandes raiſons qui vous déterminent à leur complaire dans les choſes que vous ne croyez pas abſolument mauvaiſes. Il eſt bon qu'on ne vous charge pas de tout ce qui contraint & déſeſpere peut-être les jeunes Princes : il eſt bon que vous ſoyez toujours en état par leur confiance de les rapprocher du Roi, il eſt bon qu'ils ne ſe révoltent pas contre la piété, qu'ils ne ſe ſéparent pas du Roi, & qu'ils ne ſoient pas tentés d'aller chercher ailleurs ce qui leur donneroit infailliblement la mort. Le trop grand zele pour le *bien* peut faire de très-grands maux dans le lieux où vous êtes. Renvoyez le *mieux* à d'autres temps.

La raiſon, conduite par une droite intention, nous eſt donnée pour nous déterminer en certaines occaſions obſcures, où il faut peſer les inconvénients avec les ſuites. Nous ne voyons ſouvent ici les objets que ſous une énigme & dans un demi-jour : il eſt, cependant, néceſſaire de prendre ſon parti. Quand, tout conſidéré, on a pris celui qu'on a cru le meilleur, où il y avoit le moins de dangers & d'inconvénients, il ne faut plus ſe laiſſer aller aux doutes, qui ne doivent pas l'emporter ſur les raiſons de ſageſſe par leſquelles on s'eſt décidé. Gar-

dez-vous donc bien, Madame, de vous entretenir plus long-temps dans votre trouble. Vous avez pu propoſer au Roi ce que vous lui avez expoſé, de la part de Monſeigneur, pour la maſcarade qui ſe devoit faire à Verſailles. Votre Confeſſeur convient lui-même que vous n'avez pas fait de faute conſidérable, & je ne crois pas que vous en ayez fait aucune. J'ai toujours appréhendé de vous donner des déciſions trop ſéveres, parce que je connois la droiture de votre cœur, & les embarras du lieu que vous habitez : il faut y tolérer ſouvent des choſes qu'on interdiroit ailleurs. Il ne faut pas, Madame, que vous vous retiriez de ces propoſitions-là. Je penſe que votre Confeſſeur en conviendra, quand il aura peſé les inconvénients. J'aurai l'honneur de vous voir Dimanche. Je regarde comme un ſcrupule ce qui vous a troublée : banniſſez ces inquiétudes, elles vous rétréciſſent le cœur, & vous ôtent la liberté & la lumiere dont vous avez beſoin dans votre état, ſelon ces paroles du Prophete : *La crainte & le tremblement ſont venus fondre ſur moi, & les ténebres m'ont environné.*

LETTRE XVIII.

Sur l'amour-propre, &c.

J'Ai lu, Madame, vos redditions. J'en ſuis bien conſolé : je vois que vous ne vous endormez pas, & que vous avancez à meſure que votre ſalut approche. Le ſentiment n'eſt pas toujours le même : mais toujours la même volonté & le même deſir d'avancer. Je ne doute point que Dieu n'ait accompli en vous cette promeſſe, *Si quelqu'un m'aime, mon pere l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Avoir le péché en horreur, le monde en mépris ; être au-deſſus de ſes erreurs, de ſes vaines eſpérances ; mettre ſon tréſor dans le Ciel, ſa fin derniere en Dieu, ſa confiance en J. C. ; ſervir Dieu en paix ; être délivrée des remords qui bourrelent les mauvaiſes conſciences ; ſe reprocher la moindre tiédeur : vivre de la priere, des Sacrements, des bonnes œuvres, de l'amour de Dieu ; ſouffrir en patience la vie, attendre la mort avec confiance ; deſirer le regne & l'avénement de J. C. ; porter ſa gloire & ſa croix devant les

Rois & les Princes de la terre ; répandre par-tout cette odeur de vie, dans les lieux même que les méchants rempliſſent d'une odeur de mort ; perſévérer, depuis quatorze ans que j'en ai connoiſſance, dans l'exercice de ces vertus ; joindre à tout cela une attention continuelle aux intérêts de la foi, des pauvres, de l'Egliſe, de l'Etat, du Roi, ce n'eſt pas-là l'effet d'une grace paſſagere, mais de la préſence habituelle & de la demeure du Dieu de toute grace & de toute conſolation. Louez Dieu, Madame, & remerciez-le de toutes vos forces, & dites après la Ste. Vierge : *Le Tout-puiſſant a fait en moi de grandes choſes, il a regardé la baſſeſſe de ſa ſervante.*

Vous êtes ſouvent triſte, mais vous faites de votre mieux pour ne pas ſuccomber : vous portez avez courage toutes vos croix : c'eſt un grand point dans la Vie Chrétienne. Je me réjouis de voir qu'une de vos craintes ordinaires ſoit d'être trop aimée du Roi, trop conſidérée de toute la Cour, trop expoſée aux reſpects & à la complaiſance de tout le monde. Tant que le monde ſera votre croix, il ne vous ſéduira pas. Les méditations ſur la mort, qui troublent ſi fort les mondains, vous conſoleront avec

tous

ous les enfants de Dieu qui deſirent
ur Pere.

Vous ne ſentez pas les effets de la
ommunion : auſſi ne ſont-ils par viſi-
les, comme les choſes qui tombent ſous
os ſens : mais vous avez en vous la vie,
ui eſt le principal fruit : *Comme je vis
ur mon pere, &c.* Et encore : *Celui qui
ange ma chair, &c.* : & vous devez bien-
t attendre celui-ci : *Qui mangera le pain,
vra éternellement.* Vous fréquentez ce Sa-
ement, ſelon les invitations que vous
ont fait les ſerviteurs du grand Pere
famille ; mais vous y portez la robe
ptiale, vous ne vous en dégoûtez point,
us n'y tombez point dans la familiarité
i engendre le mépris & la négligence,
nme les ames vaines & diſſipées qui
vont par routine.

Vous craignez la ſouffrance ; mais vous
us y offrez, & vous mettez votre con-
ıce en Dieu qui connoît votre foibleſ-
& qui certainement ne permettra
que vous en ayez au-deſſus de vos
ces, mais qui achevera par-là ſon œu-
en votre cœur.

Vous deſirez la mort par haine pour
monde ; mais vous ne haïriez pas le
nde, juſqu'à deſirer la mort, ſi vous
miez Dieu plus que toutes les choſes

de ce monde. Vous priez beaucoup : vous avez un grand desir d'être sainte, & quelquefois votre ferveur se fait sentir extraordinairement à vous : vous offrez beaucoup à Dieu pour les affaires générales, & sur-tout pour celles auxquelles vous prenez un intérêt particulier. *Vous conservez encore néanmoins des imperfections qui vous attristent : vous desirez encore d'être aimée, & vous n'avancez guere*, dites-vous, *dans le renoncement à vous-même.* Il ne faut pas desirer d'être haïe : & dans la place où vous êtes, je ne desire pas pour vous, que vous soyez oubliée. Mais desirez d'être aimée comme Dieu le veut, & pour le faire mieux aimer : les personnes publiques doivent être aimées pour faire mille biens. Ne croyez pas, Madame, que le renoncement évangélique consiste à ne vous point aimer, & à n'être point aimée. St. Augustin vous dira, Madame, qu'il faut prescrire à l'homme la regle de l'amour, c'est-à-dire comment il se doit aimer d'une maniere qui lui soit utile : car c'est une folie de douter qu'il doive s'aimer de cette sorte : il faut encore lui apprendre comment il doit aimer son corps, en lui donnant ses besoins d'une maniere sage & réglée. Celui-là vit justement & saintement, qui fait estimer cha-

que choſe ſelon ſa valeur : & celui-là le fait & a une charité bien réglée, qui n'aime point ce qu'il ne faut point aimer, qui aime ce qu'il faut aimer, qui n'aime pas trop ce qu'il faut peu aimer, & qui n'aime pas également ce qu'il faut plus ou moins aimer. Je veux encore rapporter ici, pour votre plus grande inſtruction, ce que dit St. Bernard ſur la même matiere. » Donnez-moi, dit-il, un homme » qui aime Dieu de tout ſon cœur, le » prochain, en tant qu'il a de l'amour » pour Dieu, & ſes ennemis comme les » pouvant aimer quelque jour; qui ait » une affection plus tendre & plus naturelle pour ceux dont il a tiré ſa naiſſance temporelle, à cauſe de la liaiſon du ſang, & une affection plus abondante pour ceux qui ſont inſtruits dans la piété, à cauſe de l'excellence de la grace qu'il a reçue par leur moyen; un homme qui ſe porte vers toutes les autres choſes par un amour de Dieu, réglé ſelon la ſageſſe, qui mépriſe la terre, aſpire au Ciel, uſe du monde comme n'en uſant pas, qui diſcerne par un goût intérieur les choſes dont il faut jouir de celles dont il faut ſimplement uſer, en ne s'appliquant aux choſes paſſageres que paſſagérement, &

» autant qu'il eſt néceſſaire pour en tirer
» l'uſage dont il a beſoin, mais en ſe
» portant aux choſes éternelles par un
» deſir éternel : donnez-moi, dis-je, un
» tel homme, & je ne ferai point diffi-
» culté de l'appeller ſage, parce qu'il
» goûte les choſes ſelon qu'elles ſont, &
» qu'il peut dire, avec vérité & ſûreté,
» que Dieu a ordonné la charité en lui".

Le péché, ce qui y conduit, les paſſions, la concupiſcence, l'ignorance de nos devoirs, l'erreur, l'héréſie, la cabale qui les ſoutient, les guerres de l'Etat, l'accablement des peuples qui leur ôte la piété, qui les porte au murmure, à l'injuſtice, toutes les tentations du Diable pour nous perdre, voilà ce qu'il ne faut pas aimer. Ce ſont ces maux dont nous demandons d'être délivrés dans l'Oraiſon Dominicale. Tout le reſte qui tend à notre utilité, à celle du prochain, à la gloire de Dieu, doit être aimé ſelon l'ordre de la charité.

Ainſi, ſelon les inſtructions des Sts. Peres, la vraie charité conſiſte à rejetter tout ce qui eſt un vrai mal, à n'aimer que ce qui doit être aimé, les biens du corps ſelon que l'Evangile permet de les aimer & d'en uſer, leur préférer les biens de l'ame, entre ceux-ci avoir une pré-

dilection pour les meilleurs, c'eſt-à-dire pour ceux qui vont le plus à notre ſanctification & à la gloire de Dieu. Aimez Dieu pour l'amour de lui-même, & tout le reſte par rapport à lui : ſouvenez-vous de cette maxime très-certaine de St. Auguſtin : » Celui-là, Seigneur ! vous aime » moins qui aime quelque choſe hors de » vous, qu'il n'aime pas pour l'amour » de vous. " Et c'eſt-là la doctrine de St. Paul, que vous reconnoiſſez pour un Auteur qui ne trompe point.

Les Sts. Peres remarquent qu'il y a des juſtes qui ont ſouvent beſoin des motifs de la crainte : d'autres ſont encore aſſez foibles pour avoir beſoin de s'animer très-ſouvent par les eſpérances des biens temporels ou ſpirituels qui ſont diſtingués de la jouiſſance de Dieu même : d'autres enfin, qui n'agiſſent ordinairement que par un pur motif de l'amour de la poſſeſſion de Dieu même. Ils appellent les premiers, des eſclaves, parce qu'ils ſont trop touchés des peines qui conduiſent ordinairement les eſclaves : ils donnent aux ſeconds le nom de mercénaires, parce que les récompenſes qui ſont hors de Dieu, & qui ſont une eſpece d'intérêt diſtingué de Dieu, ont encore trop d'aſcendant ſur leur cœur ;

les troiſiemes ſont appellés enfants, parce que c'eſt le caractere des enfants d'aimer leur pere, & de prévenir ſes deſirs. Les Sts. Peres néanmoins, qui ont mis ces eſclaves & ces mercénaires au nombre des juſtes, ont ſuppoſé qu'ils étoient diſpoſés à ne pas abandonner la voie de Dieu, quand il n'y auroit point d'Enfer, ni de Paradis : car, ſans cela, ils ne ſeroient pas juſtes, quoiqu'il ſoit vrai qu'ils n'obéiroient pas ſi facilement & ſi parfaitement aux commandements de Dieu, ſi ces motifs intéreſſés de crainte & d'eſpérance ne les animoient. Quant aux enfants & aux épouſes, le motif qui les touche le plus ordinairement & le plus tendrement, c'eſt le pur amour de Dieu : ils diſent avec le Prophete : *Qu'eſt-ce que je veux dans le ciel & ſur la terre, ſinon vous ? vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour jamais.* Ils ne ſont pas ſans crainte : mais ils n'ont ordinairement que celle que l'Ecriture dit devoir demeurer dans le ſiecle des ſiecles, c'eſt-à-dire, cette crainte chaſte, la crainte de ne pas aimer, la crainte d'offenſer, qui eſt cependant ſans trouble, parce qu'on ſent par la grace qu'on ne ſe ſéparera jamais de Dieu : ce n'eſt pas la crainte de la peine qui fait fré-

mir ſi ſouvent les eſclaves. Les enfants ne ſont pas ſans récompenſe; mais cette récompenſe eſt Dieu même : c'eſt celle dont le Prophete David vient de parler: *Le Dieu de mon cœur eſt mon partage pour toujours.* C'eſt-là cette grande récompenſe que Dieu propoſa à Abraham, le pere des parfaits & le modele des vrais enfants : *Je ſerai moi-même ſon exceſſive récompenſe.* St. Paul étoit un vrai enfant : il vous montre la voie que vous avez à ſuivre : il ne craignoit que de perdre J. C. : il n'aſpiroit qu'à le poſſéder : il n'avoit d'amour que pour lui, & par rapport à lui : *Qui nous ſéparera de l'amour de J. C.?* dit-il aux Romains : *ſera-ce la tribulation, la ſouffrance, &c.* Ni la crainte, ni l'eſpérance des eſclaves & des mercenaires ne remplira cette grande ame : J. C. eſt ſon tréſor, ſa conſolation, ſa récompenſe, ſa crainte, ſon eſpérance, ſon amour, ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſa gloire, ſa force, ſon tout. Heureux Apôtre, à qui tout paroît une perte en comparaiſon de J. C! *Ce que je conſidérois autrefois comme un avantage*, dit-il, *me ſemble, à cauſe de J. C., une perte : tout me paroît un déſavantage à cauſe de cette haute connoiſſance de J. C., pour l'amour duquel je me ſuis privé de toutes choſes.*

Si nous avons certaines obſcurités en cette vie, & qu'il ſoit de notre perfection d'en être éclairés, Dieu nous découvrira ce que nous en devons ſavoir dans la ſuite. Profitons, en attendant, des connoiſſances où nous ſommes parvenus, & demeurons fermes dans les ſaintes regles que Dieu nous a révélées. Il me ſemble, Madame, que St. Paul vous parle ici au cœur : regardez tout comme rien en comparaiſon de J. C. ; tâchez d'uſer, pour votre avancement, de ce que vous connoiſſez déja, & de ce que vous goûtez. Oubliez ce qui eſt derriere vous, & vous avancez vers ce prix éternel, qui eſt Dieu même. Aimez-le, poſſedez-le, glorifiez-le autant qu'il eſt permis à une créature, pour toute l'éternité. S'il vous manque quelques nouvelles lumieres, Dieu vous fera connoître & goûter bientôt tout le reſte.

Vous êtes, je vous aſſure, au premier rang des juſtes ; vous êtes enfant : vous aimez Dieu purement, gratuitement : vous le ſerviriez de tout votre cœur, quand il n'auroit fait aucune menace, ni promis aucune récompenſe. J'ai toujours remarqué dans votre attrait ce ſentiment d'enfant : voici le temps de s'avancer. J C. s'avance à nous : il veut vous con-

)ler : n'aimerez-vous pas de plus en plus elui qui vous a tant aimée, qui vous prévenue, qui veut être aimé de vous ins meſure, qui ne vous demande rien int que votre amour, qui, pour ſe iire aimer de vous, s'eſt fait ſemblable à ous ? dites-lui mille fois que vous l'ai-ez, & que vous ne voulez plus rien u'en lui & pour lui tous les jours de cet vent. Un demi-amour eſt une inſulte our qui veut votre cœur tout entier : & elui qui le veut, a droit de le vouloir.

LETTRE XIX.

Sur les aſſujettiſſements.

JE ſuis fort aiſe, Madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen e vous réſerver des heures de ſolitude.)uvrir *la porte fort tard, comme ſi l'on* :oit *encore à dormir, chercher un aſyle hors* e *chez ſoi*, voilà de bons moyens pour : garantir de tous les importuns. Dans : reſte du jour, vous pouvez abréger vec certaines gens qui ne cherchent qu'à ous amuſer, ou qu'à vous jetter dans urs affaires au-delà des regles. A l'é-ard des choſes journalieres qui ſont at-

tachées à vos devoirs, ou des occaſions de pure providence, quoiqu'elles ſoient incommodes & diſſipantes, il n'y a qu'à les ſouffrir en paix. C'eſt une grande conſolation de pouvoir penſer que Dieu ſe cache ſous l'importun, comme il ſe cache ſous les amis les plus édifiants. Sous la figure de l'importun il faut regarder Dieu qui fait tout, & qui n'eſt pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous inſtruire, & à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoye, ſert à rompre notre volonté, à renverſer nos projets, à nous faire deſirer avec plus d'ardeur le ſilence & le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités, de notre goût, à humilier notre eſprit pour s'accommoder à celui d'autrui, à nous confondre toutes les fois que la patience nous échappe dans ces contre-temps, à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il ſemble s'éloigner de nous à cauſe de cette agitation. Ce n'eſt pas qu'il faille s'agiter & s'expoſer jamais, par ſon propre choix, aux compagnies qui diſſipent. A Dieu ne plaiſe! Ce ſeroit tenter Dieu, & chercher le péril. Mais pour les aſſujettiſſements de providence,

contre leſquels on ſe précautionne en ſe réſervant des heures de lecture & de priere, comptez, Madame, qu'ils vous ſont utiles. Tout ce qui eſt dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même les choſes qui vous font ſoupirer après la ſolitude, vous ſont plus néceſſaires pour vous humilier & pour mourir à vous même, que la ſolitude la plus profonde. Marchons, ſelon que Dieu nous mene: mettons chaque moment à profit, ſans regarder ni le moment paſſé, ni le moment à venir. Quelquefois une lecture merveilleuſe, une méditation fervente, & une converſation dont vous ſerez charmée, flatteroit votre goût, vous rendroit contente & pleine de vous-même, vous perſuaderoit que vous êtes bien avancée, & en vous donnant de belles idées ſur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine & plus ſenſible contre celles que vous trouveriez ſur vos pas, au ſortir de tous ces ſaints exercices. Tenez vous donc, Madame, à cette regle ſimple : ne tirez rien qui vous diſſipe; mais ſupportez en paix tout ce que Dieu vous donne, malgré vous, pour vous déranger. Quelle illuſion! on cherche Dieu bien loin dans des projets éloignés, peut-être impoſſibles, & on ne ſonge pas

qu'on le poſſede dès-à préſent, au milieu des embarras, dans un eſprit de foi, pourvu qu'on y ſupporte humblement & avec courage, l'importunité des créatures, & ſes propres imperfections. Je n'ai qu'une choſe à vous dire ſur l'amour du prochain ; c'eſt que l'humilité ſeule vous rendra traitable là-deſſus. La vue ſeule de vos miſeres peut vous rendre compatiſſante & indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz, que l'humilité doit produire le ſupport du prochain ; mais qu'eſt-ce qui produira l'humilité ? deux choſes, miſes enſemble, la produiſent : ne les déſuniſſez jamais. La premiere, eſt la vue de l'abyme de miſere d'où la puiſſante main de Dieu vous a tirée, & au deſſus duquel il vous tient encore comme ſuſpendue en l'air : la ſeconde, eſt la préſence de ce Dieu qui eſt tout. Ce n'eſt qu'en voyant Dieu, & en l'aimant ſans ceſſe, qu'on s'oublie ſoi-même, qu'on ſe déſabuſe de ce néant qui nous avoit ébloui, & qu'on s'accoutume à s'appetiſſer avec conſolation devant cette haute Majeſté qui engloutit tout. Aimez Dieu, & vous ſerez humble : aimez Dieu, & vous ne vous aimerez plus vous-même : aimez Dieu, & vous aimerez tout ce qu'il veut, parce que vous aimerez pour l'amour de lui.

LETTRE XX.

Conſeils ſur le Roi, ſur l'Egliſe, & ſur St. Cyr.

JE craindrois que Dieu ne vous eût élevée pour vous faire tomber de plus haut, s'il ne ſemoit votre chemin de pluſieurs épreuves. Mais allez toujours avec une humble ſoumiſſion à votre devoir, & dites avec confiance comme David : *Dieu eſt ma force dans les tribulations exceſſives qui m'ont environnée : c'eſt pourquoi je ne craindrai pas, quand la terre ſeroit renverſée.* Je ne doute pas que Dieu ne vous ſoutienne & ne vous ſanctifie extraordinairement dans vos infirmités & dans les dégoûts que votre zele pour le Roi, votre amour pour le bien de la Religion & de l'Etat, votre ſincérité & votre vertu vous attireront de la part des méchants ou des envieux. Le monde admirera, malgré lui, en vous ce qu'il n'eſt pas capable de pratiquer : & répandra à la fin ſur vous la joie & la paix qu'il promet aux ſiens, & que les fortunes du ſiecle, ne peuvent donner. Vous ſerez l'aſyle du Roi, ſon conſeil, ſa conſolation, ſon

Ange Gardien, que Dieu lui a envoyé visiblement pour son salut. Quelle joie de vous sauver avec celui à qui vous devez tout, après Dieu! Vous le défendrez des pieges qu'on lui tend de toutes parts, des ennuis de sa place, de l'impatience dans les traverses, dans les maladies; & votre société que Dieu a formée par un miracle, & qu'il cimente & affermit tous les jours pour le bien de celui auquel vous êtes envoyée, le préservera de la mort, où il seroit peut-être tombé sans vous, au grand préjudice de la Religion & de l'Etat. Vous servirez l'Eglise : je craindrois quelquefois pour vous, si vous ne craigniez rien; mais puisque vous appréhendez d'en faire trop & de n'en pas faire assez, Dieu vous conduira par-là au parti de la sagesse. Vous êtes dans une route où l'on ne peut s'égarer : vous vous attachez à la vérité déclarée & décidée par l'Eglise, en vous déclarant contre le parti qu'elle condamne. Ce qui restera d'obscur sur les personnes, s'éclaircira par les moyens sages que vous prenez; les choses éclatent; & jusqu'ici il me paroît que la lumiere & la vérité ont conduit vos pas. Quand vous connoîtrez l'intérêt de la Religion, vous ne devez rien lui préférer. Il faut tou-

ours faire le bien avec ſageſſe & avec
irconſpection ; le progrès du mal eſt cer-
ain ; les remedes qui le pallient l'éten-
lront encore. Qu'on compare les Dioce-
es où l'on veille avec fermeté & avec ſa-
geſſe, à ceux où la tolérance & un eſprit
le paix mal-entendu, a laiſſé l'ennemi ſe
ortifier & s'avancer ; la différence eſt du
out au rien. Par rapport à ceux qui ont
'honneur de vous appartenir, vous pre-
ez le conſeil de la ſageſſe : je ne crois pas
ue Dieu vous ait rendu grande pour vous
ffoiblir avec eux. Vous vous élevez non-
eulement au-deſſus de votre place, mais
u-deſſus de vous-même, en continuant
ne point céder à la chair & au ſang,
uand Dieu, ou leur ſalut le demande-
ont de vous. Souvenez-vous de ces pa-
oles de l'Evangile de Noël : *Dieu a donné
e pouvoir d'être faits enfants de Dieu à
eux qui ne ſont pas nés du ſang, ni de
a volonté de la chair, ni de la volonté de
'homme, mais de Dieu.*

Quant à celui, Madame, que vous
onorez de votre confiance & de vos bon-
és, il vous ſera dévoué ſans réſerve tant
u'il vivra : rien ne lui fera jamais plus
le plaiſir, que de pouvoir vous ſoula-
er, vous ſoutenir dans vos peines &
ans l'accompliſſement des grands deſ-

ſeins de Dieu ſur vous. Ne m'épargnez pas, Madame : Apollon eſt à vous, & vous êtes à Dieu.

St. Cyr devroit vous conſoler, & vous ne devez pas craindre de le déranger : vous l'avez fait, après Dieu, ce qu'il eſt : votre ombre le tien dans la regle : vous y avez tout pouvoir, ſpirituel comme temporel : & l'on peut vous défier de rien faire qui ſoit contraire au bien général ou particulier de cette communauté. Vous devez y mener ſans contrainte les perſonnes de dehors qui peuvent vous délaſſer, vous amuſer, & faire venir celles de vos filles qui vous ſoulageront & vous plairont le plus : il faut les accoutumer à ſuivre le mouvement de leur vraie mere : & ce ſera un grand châtiment pour elle, quand vous vous y contraindrez au préjudice d'une ſanté d'où dépend l'affermiſſement de tout le bien que Dieu y a mis juſqu'ici. Je vous ſouhaite, Madame, la paix abondante que Dieu promet aux ames de bonne volonté. Car je ſais très-certainement que vous êtes de ce nombre.

LETTRE XXI.

onſolations dans les malheurs de l'Etat.

L faut bien, Madame, être ſoumiſe au bon plaiſir de Dieu, dans tous les vénements de cette vie : votre réſigna-on me conſole des peines que vous ouffrez de toutes parts, parce qu'elle vient e la grandeur de votre foi, & qu'elle ſt une aſſurance du progrès que vous rez dans l'adverſité, & de la récom-enſe qui vous attend dans l'éternité. Dieu ous fait ſentir, par expérience, com-ien la gloire de ce monde eſt fragile, fin que vous ne ceſſiez point de retour-er vers les biens ſolides, qui ne paſſe-ont jamais. Vous voyez notre nation éshonorée, le Prince pieux (M. le Duc de Bourgogne) que vous aimez, xpoſé encore aux diſcours injurieux des bertins & des inſenſés, le Roi à qui ous voudriez épargner tant de nouvel-s peines, tant d'afflictions, les ſuites nportantes de nos diſgraces. Si Dieu 'y met la main, tout cela met votre on cœur à une grande épreuve. Ne nous ſſons pas, Madame, de recourir à

Dieu avez inſtance, comme à notre Pere. Il ne ſouffrira pas qu'une nation, qui lui eſt conſacrée par la Religion, ſoit pouſſée au-delà de ſes forces. Demandons-lui qu'il ne laiſſe pas triompher de ſon héritage les hérétiques, qu'il maintienne la Religion dans le Royaume, & qu'après nous avoir humiliés, & vengé les injuſtices dont nous ſommes coupables, il nous donne la paix pour la gloire de ſon nom. Tâchez, Madame, de ne point perdre de vue ce Royaume de J. C. qui s'élevera ſur la ruine de tous les Empires de la terre. Ne ſouffrez pas que votre ame s'endorme par la triſteſſe & par l'accablement des peines de cette vie. Le jour de J. C. luit ſur vous par la foi : marchez toûjours à cette lumiere : notre ſalut s'avance ; & il eſt plus proche de nous, que lorſque nous avons commencé. Armez-vous des vertus, qui ſont les armes de lumiere, dont St. Paul nous parle aujourd'hui dans l'Epître : elles ſont néceſſaires en tout temps : & faites ſi bien, Madame, pour votre union continuelle avec J. C., qu'il ſoit l'habillement intérieur de votre ame, & votre vêtement au-dehors ; en ſorte que vous puiſſiez dire, autant que votre état & votre foibleſſe le peut porter : *Je ne*

s plus, mais c'eſt J. C. qui vit en moi.
vient à vous, vous donner un nouvel
re, ou perfectionner le nouvel être qu'il
ous a déja donné. Courez au - devant
e lui pour le recevoir. Quelle perte que
ous faſſions dans nos diſgraces, vous ſe-
ez bien dédommagée, ſi vous ne per-
ez rien des dons de Dieu, & ſi vous
ous mettez en état d'en recevoir de nou-
eaux. Je vous les ſouhaite comme à
oi même : mais j'ai bien plus de con-
ance que vous en ſerez remplie que moi :
ous irez en Paradis, Madame, j'eſpere
aller avec vous. Je le ſouhaite très-
rdemment : la vie préſente nous eſt don-
ée pour y arriver : elle eſt comme la
mence de la vie future : celle qui aura
mé ici-bas avec pleurs, moiſſonnera
vec des tranſports de joie : ne vous dé-
ouragez donc jamais, ſupportez patiem-
ent les ſouffrances que Dieu vous en-
oye, dans l'eſpérance du fruit que vous
n recueillerez infailliblement : ne voyez-
ous pas que le laboureur attend avec
atience que la terre lui produiſe le fruit
e ſon travail ? ce fruit eſt pourtant plus
ncertain que la moiſſon que vous at-
endez. *Heureux*, dit David, *celui qui, aidé de la grace, ſe fait des degrés dans ſon cœur pour s'élever à la perfection*

en cette vallée de larmes & de miſere ! le Dieu des armées mettra fin à nos diviſions ! il briſera les arcs, les fleches & les épées, & nous comblera d'une paix que rien ne pourra troubler. Il a dans ſa main droite des bénédictions inexplicables pour vous dans les ſiecles des ſiecles, pourvu que vous ſoyez inébranlable dans le vœu que vous avez fait de le préférer à tout, & de vivre & mourir pour lui : vœu qu'on regarde dans le monde comme une perfection, & qui n'eſt pourtant que notre premier devoir.

LETTRE XXII.

Sur la Communion fréquente.

JE ſuis ravi, Madame, du deſir que vous avez de profiter du temps. Un des caracteres les plus remarquables des élus de Dieu, c'eſt l'attente de l'éternité & le détachement des choſes qu'il nous faut quitter. Vous appréhendez d'être trompée & de tromper ; que votre piété ne ſoit pas vraie, & que votre paix ne vienne du plaiſir de faire votre volonté. Les fauſſes vertus ne ſont ordinairement que dans les hypocrites & dans les ſa-

s mondains : vous n'avez jamais été
s premiers, & vous avez quitté les
rniers de très-bonne foi. Tout le plai-
du monde eſt celui de faire ſa volon-
: ce plaiſir ne peut donner cette paix
ıi ſurpaſſe tout ſentiment humain, que
ous avez au fond du cœur. Le monde
: la peut donner, quelque promeſſe qu'il
ı faſſe : c'eſt le fruit du St. Eſprit : la
ôtre vient de cette ſource pure qui a
ırifié le fond de votre conſcience : rien
: peut vous l'ôter que le péché.

Vous êtes triſte lorſqu'on vous con-
aint : tâchez, le plus que vous pourrez,
être égale : ce ſont les mortifications
e votre état. Souffrez d'être liée pour
ieu, d'être gênée, & d'être miſe à la
ırture, s'il le faut, pour la gloire de
ieu. Vous comprendrez bien que cela
e doit pas être continuel, à moins que
: ne fût une néceſſité indiſpenſable. La
apeur, qui vous a duré quatre heures,
'engage à vous dire qu'il ne vous faut
as de trop longues prieres. Votre ſanté
'eſt pas forte, & vous la devez parta-
er entre pluſieurs exercices de piété.
lais quand vous prierez, faites-le de
ut votre cœur : il en eſt du comman-
ement de la priere comme de celui de
amour de Dieu : vous prierez donc Dieu

de toût votre eſprit, de tout votre cœur, & de toutes vos forces. J'ai grande envie de voir croître en vous l'eſprit de priere : faites-la réguliérement & fervemment tous les jours, ſelon la meſure qui vous eſt marquée, & par des élévations courtes vers Dieu. Vous y pourrez donner une demi-heure de plus quand vous ſerez à St. Cyr. Notre pauvreté vient de ce que nous ne demandons pas aſſez, & que ce que nous demandons, nous ne le demandons pas fortement. Je vous vois, graces à Dieu, du nombre de ceux à qui Dieu a dit par Iſaïe : *Vous l'invoquerez, & il vous écoutera.* Rien n'eſt de plus marqué dans l'Ecriture que ſes yeux ſont ſur les juſtes, & que ſes oreilles ſont ouvertes à toutes leurs prieres. C'eſt donc, Madame, à la priere où vous aurez recours en toutes rencontres, ſurtout dans la ſéparation que vous allez ſouffrir. La priere ſera votre premiere & principale conſolation; elle ſera votre conſeil, votre force, votre lumiere, & votre ſoutien dans la triſteſſe & dans la joie, dans la proſpérité & dans l'adverſité. Vous aurez toujours de la peine de vos péchés cachés; ne vous laſſez pas d'en demander pardon à Dieu : ceux qui ſont ordinairement les plus cachés, ſont ceux

iutrui ; David les joint enſemble dans pardon qu'il en demande : *Purifiez-moi, igneur, de mes péchés cachés, & pardon-z-moi les offenſes d'autrui, dont je ſuis upable.* Vos péchés diminuent : ils ſont oins ſenſibles, moins dangereux que ja-ais : & Dieu vous les pardonnera aiſé-ent, ſi vous recourez à lui avec humi-té & avec confiance. Tant que vous aindrez les péchés que vous ne con-oiſſez pas, il ſera bien difficile que vous ſſiez de plein gré ceux que vous con-oîtrez. Souvenez-vous que Dieu pardon-e facilement les fautes vénielles, quand n ne s'y habitue pas. Il n'a pas dit : *Ce-ui qui tombe dans les petites fautes, tom-era peu-à-peu dans les plus grandes ; mais elui qui mépriſe les petites choſes, tombera eu-à-peu.* Soyez libre comme un enfant vec Dieu : parlez-lui avec une entiere onfiance : ſi quelques fautes vous ôtoient ette liberté, humiliez-vous, demandez-ui promptement pardon de tout votre œur, & reprenez enſuite avec lui votre naniere libre & enfantine. *Comme un pere ardonne à ſes enfants, de même*, dit le rophete, *Dieu pardonne à ceux qui le raignent, parce qu'il connoît leur fragilité.* Vous n'êtes pas parfaite ; Dieu le ſait ien ; mais vous eſpérez de la devenir :

allez donc à lui librement, quelque imperfection que vous connoiſſiez en votre ame, & dites-lui avec l'épouſe : *Menez-moi, Seigneur, après vous : je courrai à l'odeur de vos parfums.*

Vous ne devez pas, Madame, renoncer à la compagnie des gens de bien qui ſont de vos amis, parce que l'amour propre vous fait la guerre en leur ſociété : élevez-vous à Dieu : priez-le qu'il ſanctifie votre commerce avec eux, & enſuite ſoyez libre : banniſſez-en la vanité, les complaiſances & confidences qui bleſſeroient la charité. A cela près, communiquez-vous à eux : réjouiſſez-vous innocemment : vous ne porteriez pas longtemps la triſteſſe & la contrainte, ſans affoiblir votre ſanté, & peut-être ſans quelque découragement. Ne reſſerrez point votre eſprit par la crainte du plaiſir & de la complaiſance que vous y trouverez. Il faut accoutumer votre amour-propre à n'être compté pour rien, en ne faiſant & ne quittant rien de ce qui eſt utile à ſa conſidération. Vous le ferez par-là mourir peu-à-peu par ſouſtraction d'aliments. Quand vous appercevez que l'humeur veut vous faire agir, réſiſtez-y courageuſement. Dieu fera de grandes choſes en vous, & par vous, ſi ſon bon

eſprit

rit vous anime & vous conduit : le temps venu de paſſer à une nouvelle vie : que ne ſoit plus vous qui viviez, mais que us-Chriſt vive en vous. A quoi ſervient toutes vos communions, ſi vous tiez pas peu-à-peu transformée en une uvelle créature ? A la Cour, on prend us les jours des manieres, & l'eſprit de Cour : la vie que vous menez veut nc que vous vous rempliſſiez de plus plus des manieres & de l'eſprit de Je-s-Chriſt.

Je vous encouragerai volontiers contre timidité de vos communions. Si vous tendez, Madame, que vous ſoyez parte pour communier, quand communerez-vous ? S'il faut être exempt de toute ibleſſe & de tout péché véniel, vous vous approcherez pas ſitôt de cet auſte Sacrement : ne ſavez-vous pas que ous ne devez pas vous conduire vous-ême ? Je vous crois la Communion fréente très-avantageuſe, pour ne pas dire ès-néceſſaire ; je vous crois hors de l'affion aux péchés véniels, que de bonne i vous leur voulez faire la guerre, que ous deſirez avancer dans la vertu, que ous penſez à l'éternité ; c'eſt pourquoi crois le pain de vie néceſſaire à votre ne : il étoit quotidien autrefois. Le Con-

cile de Trente dit, qu'il ſeroit à déſirer que les fideles communiaſſent tous les jours à la Meſſe qu'ils entendent. Je pars, Madame, content de votre maiſon : le bien s'y établit de plus en plus : Dieu y eſt glorifié, & bénit votre ouvrage. Je vous donne de nouveaux Miſſionnaires en forme, pour conduire vos Dames, qui, ſeules, ne ſont pas aſſez fortes.

LETTRE XXIII.

Sur les dévotions particulieres.

JE prie Notre-Seigneur, Madame, qu'il verſe promptement & abondamment en vous ſon eſprit, puiſque vous devez être un fanal pour tant d'autres. Le moindre retardement de votre conſommation feroit un grand tort à l'œuvre de Dieu : allez donc en ſon nom, mais allez ſans relâche. Si vous me demandez, pourquoi je vous dis tout cela, je vous répondrai que je n'en ſais rien, & que je ne veux point être ſage avec vous. Nulle raiſon particuliere ne me fait parler ainſi : mais je ſais par expérience que Dieu, quand il nous fait certaines graces, ne nous donne pas ſeulement le temps de reſpi-

r, tant il ſe hâte de nous pouſſer dans voie. Pour l'Oraiſon, dont nous par-ons, vous ſavez, Madame, combien de is je vous ai dit que des choſes, très-onnes en elles-mêmes, ne doivent point re communiquées à certaines perſonnes ui ont beſoin d'un autre aliment. L'a-us de ces derniers temps eſt d'avoir trop vulgué les diſpoſitions auxquelles Dieu tire quelques ames, & de rendre ces ioſes communes à toutes celles qui ſont ins la piété. Chacun doit ſe borner à anger ſa portion, & non celles des au-es. Ceux qui liſent certains états, fort oignés du leur, s'imaginent y être, ou moins veulent s'y mettre eux-mêmes, u-lieu qu'il n'y a que Dieu qui y mette éritablement. Delà naît l'illuſion, & en-ite on s'en prend à l'Oraiſon pour tous s maux qu'elle n'a point faits. Quand je ous ai parlé & écrit de ces choſes, eſt qu'il m'a paru que vous les goûtiez, que vous y entriez avec attrait : du ſte, je ſerois bien fâché de vous y vou-ir mettre : les hommes ne doivent ni ouſſer, ni arrêter : ils doivent ſuivre ieu pas à pas. Je le prie de ne permet-e jamais que vous ſoyez arrêtée dans otre courſe. On auroit beſoin d'une ſanté rte & continuelle pour porter un état

comme le vôtre : mais Dieu prend plaiſir à accabler de tous côtés. Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il nous pouſſe à bout ! Je le remercie du courage qu'il vous donne à meſure qu'il vous exerce : y a-t-il une meilleure place, que d'être attachée ſur la Croix avec ſon fils ? Les douleurs du corps humilient l'ame, & la tiennent dans une diſpoſition de ſacrifice : ſouffrir en paix, c'eſt s'immoler & faire régner Dieu. Quand on ſouffre, tout eſt fait, pourvu qu'on ſouffre ſans réſiſtance ſous la main de celui qui frappe : au nom de Dieu, Madame, ne négligez aucun moyen de vous ſoulager l'eſprit & le corps.

LETTRE XXIV.

Sur les auſtérités.

J'Ai penſé à la conſultation que vous me faites, Madame, & j'ai demandé à Dieu, de vous répondre ce qui vous convient. La diſcipline, les ceintures, & les bracelets ne vous conviennent pas : il faut vous contenter des auſtérités de votre état, & de celles qui ſont renfermées dans les Commandements de

eu & de l'Egliſe. Voici ce que dit le Concile de Trente : *Ceux qui ſont ifiés, étant devenus les amis & les doſtiques de Dieu, ſe renouvellant de jour jour, & marchant de vertus en vertus, t-à-dire, mortifiant les membres de leur ir par l'obſervation des Commandements Dieu & de l'Egliſe, leur foi coopérant eurs bonnes œuvres, ils croiſſent dans juſtice qu'ils ont reçue par la grace de C., & deviennent plus juſtes, ſelon te parole : Que le juſte devienne encore s juſte.* Tenez-vous donc, Madame, c mortifications commandées, & aux nnes œuvres que la foi & l'amour Dieu vous feront faire, puiſque les nnes œuvres, que la généroſité & vertu purement naturelle vous inſpit, ne vous juſtifieroient pas de plus plus, comme vous le deſirez. Vous yez par-là l'importance d'avoir Dieu vue dans tout ce que vous ferez, & ur parler le langage de l'Evangile, nme il vous ſera avantageux de conver votre œil toujours ſimple & luneux de cette lumiere que la foi & la rité répandent en l'ame fidelle : les térités des Religieuſes Carmélites ne it pas de votre état, & vos bonnes ivres ne ſont pas de leur vocation :

Que chacun marche dans la voie où il a été appellé : Voilà, disoit St. Paul, *ce que j'enseigne dans toutes les Eglises.* Maxime fondamentale pour notre avancement : maxime qui réprime les plus grandes passions de l'ambition, de la vanité mondaine, de l'avarice, &c. & qui rappelle tous les Chrétiens à l'ordre de la volonté de Dieu, qui est la souveraine perfection. Votre âge de soixante-huit ans, vos infirmités, votre place, ne vous laissent pas la liberté de faire ce qu'on conseilleroit à d'autres : vous vous portez bien aujourd'hui, Madame, & demain vous aurez la fievre : vous ne pourrez faire ce que Dieu attend de vous, si l'on vous pousse à des mortifications corporelles que votre délicate santé ne peut soutenir : vous laisserez par-là ce qu'un autre ne peut pas faire pour vous : les bonnes œuvres auxquelles vous êtes appliquée, en souffriront & manqueront peut-être tout-à-fait par l'indiscrétion de votre Confesseur. Ce fonds cependant est bien agréable à Dieu, de vouloir tenter tout ce qu'on jugera convenable à votre avancement, quelque austere qu'il soit. Je vous conseille d'être toujours dans cette préparation du cœur des justes : c'est une excellente priere, qui leur at-

re de grandes graces. Vous ſavez que maniere d'écouter de Dieu, c'eſt d'exau-r, c'eſt de faire miſéricorde. L'accable-ent de votre état, votre ſujétion, les ıtres peines inſéparables de la priere ſidue, & des bonnes œuvres que vous ?ez à faire, ce ſont les mortifications e la chair de votre vocation, qui ren-ront les membres de votre corps des *rmes de juſtice*, ſelon la parole de St. aul. Vous n'êtes point obligée de jeû-er en mangeant gras, & je ne vous con-ille point de le faire, ſans Mr. F. Ne ıangez que des choſes ſaines : ce ſera ne mortification journaliere convenable votre état. Pour ce qui regarde les com-ıodités, & les délices permiſes, qui ıivent la place où vous êtes, voici les ?gles des Saints. Dans toutes les choſes aſſageres de cette vie, dont la loi de e Dieu & celle de l'Egliſe nous per-ıettent d'uſer, il faut ſe conformer aux ıœurs & à la coutume des gens de bien vec leſquels on vit. *Dans toutes ces cho-:s, ce n'eſt pas l'uſage qu'on en fait, ıais la paſſion & l'intempérance de celui ui en uſe, qui fait ſon péché*, dit St. Au-uſtin. Il ajoute, qu'il faut donc faire ne grande attention aux lieux, aux :mps, aux perſonnes, pour ne pas re-

prendre témérairement leurs uſages : car il ſe peut faire qu'un ſage Chrétien uſe ſans paſſion & ſans gourmandiſe, d'un mêts délicat, & qu'un inſenſé brûle d'une honteuſe flamme de gourmandiſe en deſirant des oignons. Il n'y a point de perſonne ſenſée qui n'aimât mieux manger des poiſſons comme Notre-Seigneur, que de manger des lentilles comme Eſaü. On ne dira pas que des bêtes ſoient plus auſteres que nous, parce qu'elles ne mangent que des nourritures groſſieres : car dans toutes les choſes permiſes, ce n'eſt pas leur nature qui regle le bien & le mal de nos actions, mais la cauſe qui nous en fait uſer, & la maniere dont nous en uſons. Ainſi penſoit St. Auguſtin. *Qu'on ne contraigne point les riches*, dit-il, dans un autre endroit, *de vivre de la nourriture des pauvres : qu'ils uſent des viandes dont leur infirmité a accoutumé de ſe ſervir : mais qu'ils s'humilient & s'affligent de ne pouvoir pas mieux faire. S'ils changent leurs uſages, ils deviennent malades : qu'ils uſent des choſes ſuperflues, en donnant aux pauvres ce qui leur eſt néceſſaire : qu'ils uſent des choſes délicates, en donnant aux pauvres les choſes utiles.* L'Evangile nous apprend que la juſtice ne conſiſte point dans l'abſtinence, ou

ans le manger, mais dans la patience
t l'égalité avec laquelle on ſouffre les
rivations, & dans la tempérance avec
iquelle on uſe de l'abondance : cela
entend hors le cas de précepte. Voilà
e l'érudition : mais vous l'entendez à
ierveille : ainſi, Madame, n'attribuez
oint l'ennui dans la priere & les autres
éfauts dont vous vous plaignez, aux
ianquements d'auſtérités que vous ne
ouvez porter. Liſez le Chap. III de l'I-
itation : *Quelquefois quand vous croyez*
ue je ſuis éloigné de vous, j'en ſuis le plus
rès : quand vous croyez avoir tout perdu,
eſt ſouvent le temps que vous gagnez le plus :
out n'eſt pas perdu lorſque les choſes arri-
ent autrement que vous ne penſiez.

Je connois vos plus ſecretes penſées :
ſais qu'il vous eſt avantageux d'être
uelquefois abandonnée & ſans aucun goût
e dévotion, de peur que vous ne met-
ez votre confiance en vous-même, &
ue vous ne vous laiſſiez aller à l'orgueil,
n vous croyant plus parfaite que vous
'êtes. Peut-être auſſi dans vos peines re-
ourez-vous trop tard à celui, hors du-
uel il n'y a ni ſecours qui défende, ni
onſeil qui profite, ni remede qui réuſ-
ſſe. Vivez donc reconnoiſſante des graces
ieſtimables que vous avez reçues. Qu'il

n'y ait perſonne plus fidelle à Dieu, que vous au milieu de la Cour. Que la Foi, l'Eſpérance, & la Charité ſoyent l'ame de votre ame. Demandez à Dieu une bonne mort, la perſévérance finale, & tout ce qu'il ſait mieux que vous, vous être néceſſaire. Soutenez, conſolez, ſanctifiez le Roi; procurez la paix, ſi vous pouvez : continuez à ouvrir votre main ſur le pauvre : allez en confiance aux Sacrements : Dieu ne permettra pas que vous ayez la mort dans le ſein, ſans la connoître, & que vous mouriez dans un état ſi funeſte. Approchez-vous de Dieu; & je vous aſſure qu'il s'approchera de vous : quand vous ne le ſentirez pas, ſon ſecours n'en ſera pas moins effectif. Combattez toujours pour la Foi, contre les nouveautés : car ſans la Foi, il eſt impoſſible que la Religion ſubſiſte dans l'Etat : & la Religion eſt la ſource de tous les biens.

LETTRE XXV.

Utilité des peines d'eſprit.

'E ſouhaite de tout mon cœur, Mada-
me, que vos ennuis ſervent à vous
ire mourir à toute volonté propre. Le
oût d'une douce retraite ſoutiendroit bien
lus la nature : vous vous rendriez à vous-
ême un témoignage bien plus avanta-
eux de votre conduite & de vos ſenti-
ents, ſi vous aviez beaucoup d'heures
bres pour lire, pour parler de Dieu,
our vous occuper de bonnes œuvres.
)uand on eſt dans un aſſujettiſſement con-
nuel, qu'on fait des riens toute la jour-
ée, on ne peut ſe rendre compte à ſoi-
ême d'aucune occupation ſolide : le fond
u cœur s'attriſte, ſe deſſeche, & ſe dé-
ourage : mais c'eſt le découragement mê-
ne, qui purifie le cœur, pourvu qu'on
'y ſuccombe pas : on fait la volonté de
)ieu en ne faiſant rien : on rompt ſa vo-
onté propre, & par conſéquent on fait
eaucoup, quoiqu'on paroiſſe ne rien fai-
e : de moment en moment, on ſe préſente à toutes les choſes dont Dieu charge : ô ! que le fardeau de chaque moment

eſt bon! plus il eſt peſant, plus il eſt précieux : je ſuppoſe que Dieu le donne, & que nous ne le prenons pas. Comme il faut abandonner au torrent toutes les heures que Dieu vous arrache, il faut auſſi, avec la même fidélité, vous réſerver pour vos exercices toutes celles qu'il vous permet de vous réſerver : il faut avoir égard aux beſoins du corps qu'il faut ſoulager, aux peines involontaires de l'eſprit qui minent le corps, & à toutes les autres circonſtances : un peu de ſilence, dans certains petits intervalles des affaires, ou de converſation, réveille les forces de l'ame, la renouvelle en Dieu, & ſoulage le corps trop épuiſé : & quand on ſent que l'humeur ſe deſſeche, que la facilité d'agir avec joie & ſimplicité diminue, il faut recourir au recueillement ; ſi l'on ne peut prendre pluſieurs jours, en prendre un, quelques heures au moins, quelques moments dérobés. Le recueillement nourrira en vous le germe de vie naiſſant, que Dieu met dans votre cœur. J'aime bien cette foi ſimple avec laquelle vous cherchez Dieu : vous le trouverez, puiſque c'eſt lui qui vous mene à lui-même. Je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci : & je vous avoue que je vous plains, quand je penſe à vos embarras ; mais c'eſt

e moyen particulier de Dieu ſur vous, our faire ſon œuvre. Il exerce ſouvent es autres par des croix qui paroiſſent roix. Pour vous, il veut vous crucifier ar les proſpérités apparentes, & vous nontrer à fond le néant du monde par a miſere attachée à tout ce que le monde d'éblouiſſant. Ainſi Dieu vous menera roit à lui par tout ce qui ſemble vous n détourner, pourvu que vous marchiez ujours dans cette foi droite & ſimple, ui eſt votre attrait.

LETTRE XXVI.

Sur le repos néceſſaire au corps.

TOut ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ou de vous dire ſur le cou- ge dont il faut ſe défier, ſe réduit à ci : c'eſt qu'il ne faut en rien compter r vous. Dieu vous demande l'abaiſſe- ent de votre eſprit, & même de votre ourage pour toutes les vertus. Ne vous z point à votre zele pour renoncer aux ulagements, pour accepter ſans relâche longues contraintes, pour porter une e dure, & un travail d'eſprit non in- rrompu : vous y ſuccomberiez pour l'eſ-

prit & pour le corps : le corps demeureroit languiſſant, malgré ſa vigueur, & ſe ſécheroit infailliblement pour la piété. Soyez ſimple pour vous ménager avec ſupport, comme vous voudriez ménager une autre perſonne. Le parti de prendre ſur ſoi, eſt un parti de Philoſophie : on veut tout faire pour les autres, & ne leur rien devoir : on veut les ſupporter ſans en être ſupportée : on ne veut point ſe laiſſer voir dans un état de foibleſſe, où l'on a beſoin d'être épargné : à tout cela vous reconnoîtrez l'amour-propre & la vertu humaine. J. C. avoit peu de temps pour inſtruire ſes Apôtres : il alloit les quitter : cependant il ſe dérobe à eux pour aller ſeul ſur la montagne : il leur apprend à faire de même : il ſuſpend leurs travaux Apoſtoliques pour les faire repoſer. Demeurez en paix devant Dieu, pour vous accoutumer à ſuſpendre l'action de l'eſprit, trop actif & trop confiant en ſon action ; vous éprouverez combien cette pratique eſt utile pour réprimer les ſaillies de la nature & les réflexions de la ſageſſe : amuſez vos ſens, & laiſſez à votre corps le relâchement dont il a beſoin : le corps & l'ame s'en porteront mieux, & les affaires n'y perdront rien.

Je crois, Madame, tout ce que vous ites de vous-même : mais je n'avois u de dur dans votre vie que les assu- ttissements : il n'est pas possible que ous n'en ayez de grands par le Roi, & ar vos amis dont chacun prétend quel- ue privilege. Une personne qui a de délicatesse, veut contenter celle des itres : de-là, cette tension continuelle, ette application à tout prévenir, à tout eviner, à répondre à tout, ces efforts our ne rien négliger : & de-là aussi, perte de la santé, & l'épuisement de esprit. Reposez-vous donc, Madame, repos nourrira dans votre cœur une ertaine présence de Dieu, simple, tran- uille & familiere. Les choses que vous vez à faire, ne perdront rien par les nterruptions : vous les ferez avec des races plus abondantes & avec plus de ort à vous-même. Vous irez toujours ien, pourvu que vous alliez, sans vous egarder vous-même. Il faut compren- re, pour les retours sur soi, ce que ous avez si bien compris pour le découra- ement ; tout ce qui est involontaire ne oit point vous troubler : on est im- ortuné de l'attention sur soi-même, omme de toutes les autres tentations : elle-là même est la plus opiniâtre : on

voudroit s'oublier, & l'on ſe retrouve à chaque pas : on s'en afflige, on ſe condamne, on ſe décourage, & l'on ne voit pas que Dieu nous affranchit de l'amour-propre par l'importunité de l'amour-propre même. On s'eſt aimé, on s'eſt occupé avec plaiſir de ſoi : on ſe ſurprend ſouvent ſoi-même dans cette vaine complaiſance de penſer à ſoi : on en eſt las, & on ne peut s'en corriger : du poiſon, Dieu en fait le remede. Quiconque n'eſt point attaché à ſoi-même par la volonté, en eſt détaché véritablement : il ne faut donc point s'inquiéter de ces retours fréquents, il ſuffit de ne les pas ſeconder. Le principal eſt de n'agir jamais malgré la lumiere intérieure, ſuivant les motifs d'amour-propre qui viennent flatter l'imagination. Pour les défauts d'autrui, on ne peut s'empêcher de les voir : mais il ne faut point les chercher, les approfondir ſans néceſſité : il ne faut point conſidérer le mauvais ſans le bon ; il faut toujours ſe ſouvenir de ce que Dieu peut faire d'un moment à l'autre dans la plus vile des créatures, rappeller les ſujets que nous avons de nous mépriſer nous-mêmes : le mépris pour les autres a quelque choſe de dur & de hautain qui éteint l'eſprit de J. C. :

:ſprit de grace ne s'aveugle point ſur
: qui eſt mépriſable ; mais il le ſuppo-
avec reſpect pour entrer dans les ſe-
'ets deſſeins de Dieu : il ne ſe laiſſe al-
r, ni au dégoût dédaigneux, ni aux
npatiences de la nature : nulle corrup-
on ne l'étonne ; nulle miſere ne le re-
ıte, nulle impuiſſance ne le dégoûte,
ırce qu'il ne compte que ſur Dieu ſeul,
ı'il ne voit hors de lui, que néant
: péché.

LETTRE XXVII.

Sur la triſteſſe.

E ne vous dis pas, Madame, de ne
vous point attriſter, mais de ne vous
)int affliger, comme les perſonnes qui
ont pas de confiance en Dieu, ni de
umiſſion à ſes ordres. Inſpirez-en une
ande au Roi : obtenez de lui qu'il con-
lte Dieu un moment dans les affaires
r leſquelles il délibere. Il eſt capable
: bien entendre ce que la Sageſſe dit
elle-même dans les Proverbes. *C'eſt de*
oi que vient le conſeil & l'équité : c'eſt de
oi que vient la prudence & la force : les
ois regnent par moi : & c'eſt par moi,

que les Légiſlateurs ordonnent ce qui eſt juſte : les Princes commandent par moi : j'aime ceux qui m'aiment : ceux qui s'éveillent dès le matin pour me chercher, me trouvent. Communiez extraordinairement pour lui : offrez-vous à tout, pour l'amour de Dieu, qui vous a choiſie pour le conſoler, lui obéir, & le ſauver. Priez, quoique triſte & affligée : pleurez dans votre Oratoire aux pieds de N. S. : vous recueillerez avec joie le fruit de ce que vous aurez ſemé avec triſteſſe. Ne croyez pas perdu ce que vous ferez triſtement pour Dieu : les prieres, les Communions ſont plus néceſſaires, & plus méritoires en ce temps-là, quoiqu'elles ſoient ſans le ſentiment ordinaire de la dévotion qu'on goûte dans les autres temps. Que votre priere ordinaire & vos élévations de la journée ſoient cette demande que N. S. vous a enſeignée : *Que votre volonté ſoit faite en la terre comme au ciel!* Eſpérez en Dieu ſouverainement : n'a-t-il pas tourné toutes choſes pour votre ſalut? Vous ſeriez une ingrate bien coupable, ſi vous héſitiez un moment. Tout ce qui arrive, hors le péché, vient de lui; ſouvenez-vous de ces paroles du Sauveur à St. Piere : *Vous ne voulez pas que je boive le Calice que mon Pere m'a*

nvoyé ? Ne demeurez pas dans l'affliction ; ccupez-vous, quoique triſtement, des hoſes que vous aurez à faire. *Le Seineur me conduit, rien ne me manquera*, iſoit David ; *il me conduit dans ſes pâtuages.* Abandonnez à Dieu le ſoin de l'aenir, & faites au temps préſent ce que ous connoîtrez que Dieu demande. Il ous a tirée de tous les périls : & ſon ouvoir & ſon amour ne ſont pas enore épuiſés.

LETTRE XXVIII.

JE viens, Madame, de recevoir vos redditions : ſervez-vous, je vous en pplie, pour toujours, de la regle dont ous ſommes convenus, de ne rien faire ui puiſſe paroître ſingulier au lieu où ous êtes, à moins que la choſe ne ſoit es Commandements de Dieu, ou de l'Eliſe : je ne vous dirai jamais rien qu'en ſuppoſant. Il eſt bon, non-ſeulement our vous, mais pour les autres, qu'on e ſache pas ce que vous faites, que l'on e voye rien en vous, s'il vous plaît, ue d'ordinaire & de bon, & que le Roi ous trouve aiſée & réjouiſſante. Quoiu'il n'y ait rien d'extraordinaire dans vo-

tre piété, le monde trouveroit encore qu'il y en a trop s'il ſavoit tout : *Toute la beauté de la femme du Roi eſt au-dedans :* & ſi j'ai de grandes eſpérances, c'eſt parce que vous accompagnez les petites choſes que vous faites, d'une grande volonté & d'un grand cœur pour les choſes de Dieu : ſi je vous crois en aſſurance, c'eſt parce que vous faites peu de cas de ce que vous faites, que vous craignez, que vous vous précautionnez, que vous voulez en faire plus, & que vous n'appuyez la fermeté de votre eſpérance que du bon côté, ne comptant que ſur Dieu, vous oubliant vous-même, & n'oubliant pas votre fragilité.

LETTRE XXIX.

Sur un ſentiment de la dirigée.

VOus ſemez avec travail, vous recueillerez avec joie : laſſez-vous de bon cœur à écouter & à ſoutenir tout le monde, depuis le matin juſqu'au ſoir : encouragez l'un, reprenez l'autre, diſſimulez l'importunité, ſupportez les défauts : dans ceux du prochain, voyez humblement les vôtres; reconnoiſſez-en d'autres

plus conſidérables, ou remerciez Dieu de ce qu'il vous en a délivrée. Par-là vous ne vous diſſiperez pas, vous ne vous abandonnerez pas vous-même en ſecourant les autres; mais vous pratiquerez toutes ſortes de vertus qui vous ſanctifieront avec eux.

Que vous êtes heureuſe, de m'avoir pu écrire ces mots avec vérité! *Je me ſuis trouvée depuis peu dans la diſpoſition que vous m'avez ſouhaitée; & après avoir épuiſé mes forces & ma vigueur au ſervice des ames, je ſuis revenue toute laſſe & toute languiſſante aux plaiſirs qui me cherchent, & que je ne cherche pas.* Je ſupplie celui qui fait luire la lumiere dans les ténebres, & qui tire le bien du mal, de changer tous vos divertiſſements en exercice de mortification, par les dégoûts que la grace ſeule eſt capable de vous envoyer. Il eſt permis en cela d'être hypocrite, & de paroître ſe réjouir, quand on ne ſe réjouit pas, ou qu'on tourne la joie en amertume volontaire.

Depuis que j'ai lu, que lorſque vous retournez le ſoir à Verſailles, vous y portez un corps & un eſprit tout épuiſé, il me reſte dans le fond du cœur une conſolation ſenſible dans la vue du grand

bien qui en réſulte. Vous avez donné ſi long-temps les prémices au monde, & les reſtes à Dieu, qu'il eſt temps de faire reſtitution, en faiſant une ſévere juſtice au monde. Il me ſemble que vous pouvez dire ſincérement à Notre-Seigneur dans l'eſprit de David : *Je garderai pour vous toute ma vigueur & toute ma force, ô mon Dieu! Je m'épuiſerai à votre ſervice, & j'irai toute affoiblie & toute languiſſante aux plaiſirs du monde pour y trouver mon dégoût, & pour en faire même une eſpece de ſupplice dans le temps où votre divin Eſprit m'attire.* Si je valois quelque choſe auprès de Dieu, Madame, j'employerois tout mon crédit pour vous obtenir cette diſpoſition.

La méditation du Roi ſera très-utilement employée demain matin, s'il tâche de s'exciter à une fervente contrition, en ſe repréſentant devant Notre Seigneur J. C., devant qui il va rendre ſes comptes aux pieds de ſon Miniſtre. Vous pouvez choiſir pour cela dans vos livres quelque ſujet d'Oraiſon, capable de l'exciter : *Créez en moi, Seigneur, un cœur nouveau.* Après quelques demandes ſemblables, qu'il forme tendrement, & du meilleur de ſon cœur, un nouveau regret des péchés de toute ſa vie, qui aille juſqu'à

la déteſtation & à l'horreur de tout ce qui déplaît à Dieu ! Le Dieu riche en miſéricordes, qui a été chercher la brebis errante, lorſqu'elle n'y penſoit pas, pourroit-il être ſourd à ſa voix, lorſqu'elle le veut ſuivre par-tout, & qu'elle ne trouve de conſolation ſolide qu'à l'abri de ſa houlette & de ſon bâton ? ce ſeroit une impiété de le penſer, & un blaſphême de le dire.

LETTRE XXX.

Sur ſes progrès dans la piété.

JE *ſuis affligée*, dites-vous, *de ne point connoître mes fautes, quoique je ne puiſſe douter d'en avoir fait pluſieurs pendant la ſemaine.* Et moi, je me réjouis que vous n'en faſſiez plus de ces remarquables, de ces volontaires, qu'on apperçoit après des années entieres. Je me réjouis de ce qu'étant plus attentive à la préſence de Dieu, plus exacte à vous examiner tous les jours, ayant la conſcience plus délicate, étant plus éclairée ſur vos obligations, vous voyez dans vos comptes moins de péchés qu'autrefois : c'eſt qu'il y en a moins en effet : c'eſt qu'ils ſont

moins volontaires, c'eſt qu'ils vous ſeront auſſi moins imputés. *Dieu ſoit béni à jamais, qu'ayant été ci-devant eſclave du péché, vous avez obéi du fond du cœur à l'Evangile, & êtes devenue eſclave de la juſtice ! Vous avez fait ſervir ce qui étoit en vous à l'iniquité : tout doit ſervir préſentement, & tout ſera en effet à la juſtice par votre ſanctification* : c'eſt à peu près le texte de St. Paul. Liſez, Madame, cet admirable Chapitre : vous y verrez ce que le Baptême opere en ceux qui meurent au péché, comme ils deviennent ſemblables à J. C. dans la mort & dans la réſurrection ; vous y verrez que les deux états ſe ſuivent ; que le Chrétien, qui eſt mort au péché, participe à la grace de la réſurrection & de l'immortalité du Sauveur : & pour réponſe à toutes vos peines, liſez & entendez bien le Verſet 14. Ce qui doit vous ſurprendre, c'eſt comment ce monſtre puiſſamment fortifié, qui avoit fait en vous des chaînes de fer pour vous retenir ſous ſon domaine, a pu perdre ſi aiſément tout ſon pouvoir. C'eſt-là le miracle de la grace, c'eſt l'œuvre du Tout-Puiſſant : *Chantons à jamais les miſéricordes du Seigneur*, diſoit David.

Je ſais que vous n'êtes pas exempte de pluſieurs fautes pendant la ſemaine, quoique

que votre conſcience quelquefois ne vous reproche rien; mais ces fautes ne vont point à la mort, mais vous les haïſſez, quoique cachées, mais vous en demandez pardon humblement à Dieu comme David: *Ab occultis meis munda me;* mais vous êtes bien réſolue de les chercher tous les jours dans votre examen, & de leur faire la guerre quand vous les trouverez. Laiſſez croître la lumiere de la grace: vous verrez alors clairement ce que vous n'appercevez pas aujourd'hui. En attendant, réjouiſſez-vous de ne rien appercevoir. Votre orgueil vous afflige, & vous fait la guerre juſques dans le Sanctuaire: vous craignez qu'il ne vous raviſſe le bien que vous faites. Votre crainte vous mettra en ſûreté: tant que vous le craindrez, vous vous défendrez contre lui: & ſi quelquefois il vous fait des bleſſures, elles ſeront légeres. *Mais*, dites-vous, *je ſuis quelquefois troublée, quand je me trouve ſi orgueilleuſe*: heureuſe l'ame qui craint d'offenſer Dieu! le trouble vous ſera ſalutaire: vous en deviendrez plus humble, plus ſoumiſe, plus pénitente, & plus préparée aux graces nouvelles. J'ai été ravi d'avoir vu, il y a quelques jours, celle qui ne ſe troubloit pas aiſément autrefois, qui croyoit pouvoir ſe ſuffire, qui

n'appelloit à elle que le ſecours de la raiſon, dont l'eſprit-fort d'une mauvaiſe force, regardoit les contraintes des ames timorées comme des petiteſſes : j'ai été ravi de la voir humiliée, contrainte, craintive, ſentir ſon inſuffiſance, avoir beſoin d'être raſſurée & conſolée par les Miniſtres du *Pere de toute conſolation*. Dieu a accoutumé de faire paſſer ſes élus par deux épreuves différentes, la joie & la crainte : le trouble & la paix ne ſont jamais de longue durée. O profondeur de la bonté & de la ſageſſe de Dieu ! Nous avons beſoin d'être troublés pour ne pas préſumer : nous n'avons pas moins beſoin auſſi de la conſolation du Ciel pour n'être pas abattus par la défiance & par le ſentiment de notre foibleſſe : *Auſſi*, dit St. Chryſoſtôme, *Dieu mêle la joie avec la triſteſſe, & tempere l'une par l'autre.* C'eſt ainſi qu'il agit avec tous les Saints. Il ne laiſſe pas toujours, ni dans les périls, ni dans la ſécurité : mais il fait comme un tiſſu & une chaîne de biens & de maux : c'eſt ce qu'il a pratiqué envers St. Joſeph, cet homme appellé juſte par excellence dans l'Evangile, dépoſitaire des anciennes promeſſes de Dieu, & le gardien du tréſor de la Religion. Il voit, continue ce Pere, la groſſeſſe de Marie, & il entre auſſi-

tôt dans le trouble & dans l'inquiétude: il ſoupçonne ſa femme d'adultere; mais l'Ange le délivre de ſes craintes : *Joſeph*, lui dit-il, *ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouſe : l'Enfant qui eſt né en elle, eſt l'ouvrage du St. Eſprit.* L'Enfant paroît enſuite : Joſeph en reçoit une extrême joie : il voit venir les Paſteurs, accourir les Rois d'Orient pour l'adorer, Siméon le reconnoître pour le Meſſie, prédire qu'il ſera *la lumiere des nations & la gloire du peuple d'Iſraël.* Quelle conſolation pour ce ſaint homme ! mais elle eſt auſſi-tôt ſuivie d'une douleur étrange, lorſqu'il voit un Roi furieux, réſolu de perdre l'Enfant : l'Ange le conſole par ſa viſite, lui ordonne de prendre la Mere & l'Enfant, & de fuir en Egypte : il a l'affliction d'être parmi des idolâtres pendant pluſieurs années : le reſte de ſa vie fut auſſi mêlé. Soyez béni à jamais, ô mon Dieu ! de ce que vous donnez le ſecours néceſſaire à notre foibleſſe, & que vous ne dédaignez pas de diſſiper nos peines, & de nous fortifier par votre viſite !

Quoiqu'affligée ſouvent de n'en pas faire autant que vous voudriez, vous craignez cependant quelquefois qu'on ne vous en demande trop : vous frémiſſez même,

craignant la ſévérité du Miniſtre à qui votre ame eſt confiée. Dieu me faſſe la grace de me traiter dans mon état, comme je deſire vous traiter dans le vôtre ! Ce que je puis vous dire, Madame, c'eſt que vos craintes ne m'embarraſſent pas ; & mes préventions ne me tromperont point : ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes prête à tout, c'eſt que j'eſpere ne vous rien demander de ſingulier, ni au-deſſus de vos forces & de vos deſirs.

LETTRE XXXI.

Sur ſa conduite dans ſon domeſtique.

JE vous mande en détail ce que je crois que vous devez faire par rapport à votre domeſtique. Aujourd'hui, Madame, que Dieu vous enflamme plus tendrement de ſon zele, il faut que vous commenciez à l'exercer ſur votre maiſon. Celui que vous ſervez de ſi bon cœur, doit auſſi être ſervi préférablement à vous par vos domeſtiques : il faut que votre maiſon lui ſoit autant conſacrée que votre cœur, qu'on la diſtingue entre les autres par la piété, & qu'elle devienne une Egliſe domeſtique comme

l'étoit autrefois celle des premiers fideles, ainſi que nous le voyons dans St. Paul, qui appelle la maiſon d'Aquilée & de Priſcille, *leur Egliſe domeſtique*, comme auſſi celle de Nymphas : *Saluez*, dit-il aux Coloſſiens, *l'Egliſe qui eſt dans la maiſon de Nymphas*. Faites, Madame, par votre vigilance, & par votre douce autorité, qu'ils travaillent tous avec une pieuſe émulation à devenir d'excellents Chrétiens. Souvenez-vous que quand vous meneriez en votre particulier une vie toute ſainte, & que tout le monde vous regarderoit avec admiration, vous ſeriez morte devant Dieu, ſi vous n'établiſſez dans la foi & dans la piété, autant qu'il eſt en vous, le petit peuple dont vous êtes chargée en conſcience : car ſans cela, vos œuvres ne ſeroient pas pleines. N'oubliez pas ce que Dieu dit à tous les Chrétiens chargés des autres dans la perſonne de l'Evêque de Sardes : *Je ſais quelles ſont vos œuvres : vous avez la réputation d'être vivant, vous êtes mort : ſoyez vigilant, ſongez à ceux dont vous êtes chargé qui ſont prêts à mourir : car je ne trouve pas vos œuvres pleines devant Dieu* ; & afin qu'on ſache que cet avis eſt pour les fideles de tous les temps, il le finit par ces pa-

roles, qui devroient bien réveiller ceux qui ſont endormis : *Que celui qui a des oreilles, entende ce que l'Eſprit dit aux Egliſes.* Voilà un homme qui paſſoit pour un Saint dans le premier temps de l'Egliſe naiſſante, & qui eſt mort devant Dieu, parce qu'il néglige des gens dont il eſt reſponſable. Faites donc en ſorte, Madame, que perſonne ne meure chez vous, ou du moins que leur mort ne vous ſoit point imputée.

Votre charité ingénieuſe trouvera aſſez de moyens d'inſinuer à vos gens la piété avec douceur, & ſaura bien auſſi les attendre avec patience : il faut qu'ils aiment la vertu, & qu'il n'y ait que ceux qui ſeroient endurcis, qui ayent ſujet de vous craindre. Quant à ceux-là, il eſt bon qu'ils ſachent, par les exemples que vous en ferez au beſoin, que vous êtes auſſi inexorable à l'égard du vice, que vous êtes patiente à l'égard des foibleſſes. Ne renoncez point aux plaiſirs innocents attachés à votre état : allez au-devant, en faveur des grands biens que vous pourrez faire par eux : rendez la vertu douce, aimable, accommodante ; mais ſans bleſſer les regles. Les ſpectacles ſont, ou criminels, ou occaſions de crime : vous devez n'y aller que par

ordre, ainſi que nous en ſommes convenus : il eſt bon, quoi qu'en diſent certaines gens, qu'on ſache que vous n'approuvez pas ces ſortes de plaiſirs, & que vous n'y cherchez autre choſe que l'obéiſſance de votre état. Souvenez-vous des paroles d'Iſaïe : *Je vous ai appellée à moi d'un pays éloigné, & je vous ai choiſie pour moi.*

LETTRE XXXII.

Sur l'amour du bien public.

QUe Dieu eſt bon, de vous faire voir le monde par des côtés qui vous en donnent tant d'horreur & de mépris ! Hélas ! ſi on le regardoit toujours ainſi, il n'enivreroit pas tant. Et qu'avez-vous fait à Dieu pour n'être pas du nombre de ceux qui ſont ſi dangereuſement enivrés ? Rien n'égale ſes bienfaits, Madame : rien ne doit égaler votre reconnoiſſance & votre fidélité. Ayez confiance en lui avec plus de ſimplicité & de fermeté que jamais : vous plantez, il donne l'accroiſſement : ſanctifiez-vous pour les œuvres que Dieu vous prépare, & pour les Religieuſes dont vous

allez être l'Inſtitutrice. Aimez l'Egliſe plus que St. Cyr, & plus que tout ce que vous aimez ſur la terre : priez Dieu qu'il détourne tous les maux qui l'affligent, & tous ceux qui la menacent. N'uſez point votre crédit aux affaires des particuliers, quelque ſaints qu'ils ſoient : réſervez-vous pour les affaires générales de l'Egliſe, pour le bien de l'Etat, & pour celui du Roi. Haſardez des avis, & faites des inſtances pour ces grandes affaires, ſans vous laſſer, mais auſſi ſans ſortir de la douceur & du reſpect que vous devez. A meſure que vous connoiſſez certaines choſes, utiles à inſpirer, marquez les pour vous en ſervir. Liſez le Concile de Trente à votre loiſir. Aimez l'Egliſe, je vous en conjure, pour laquelle J. C. eſt mort, afin qu'elle fût ſans tache & ſans ride. Voilà, Madame, ce que je crois devoir mettre à la place des auſtérités : elles rebuteroient & fatigueroient tous ceux à qui vous avez à faire : ſi vous en faiſiez beaucoup plus que vous n'en faites, peut-être vous ôteroient-elles la force qui vous eſt néceſſaire pour ſoutenir l'accablement des autres occupations : mais la piété que vous exercerez avec l'Egliſe, ſera bonne à tout, & ſuppléera à tout. Vous ne

vivez que pour cela, & je crois que vous diriez volontiers avec un de ces généreux Juifs : *Il vaut mieux que nous mourions, que de voir les maux qui menacent notre Eglise & notre Nation.* J'eſpere du Dieu de miſéricorde, qui vous a choiſie, qu'il vous fera attendre en patience les moyens, & qu'il vous mettra dans le cœur & dans la bouche ſa parole pour toucher efficacement les articles importants. Le dernier Chapitre, que je vous ai marqué du Concile de Trente, page 450, eſt admirable : liſez-le, & le reliſez : c'eſt l'Egliſe qui vous l'adreſſe pour ſe faire entendre à celui auprès de qui ſon époux vous a miſe.

LETTRE XXXII.

Sur la Fête de tous les Saints.

VOici, Madame, les écrits que vous m'avez demandés ſur les trois articles que vous m'avez marqués : j'ai peur qu'en voulant bien faire, je ne l'aye fait trop long : mais mon écriture eſt groſſe, & vous pourrez la partager, & en lire un article chaque jour. Votre état eſt bon : vous êtes ſur la croix de Notre-

Seigneur : vous la portez, elle vous portera réciproquement. Ayez donc bon courage : que craindriez vous ? Le ſalut & la perſévérance, qui en eſt le ſceau, dépendent de la ſollicitation : faites-en une forte dans cette Octave : l'Egliſe vous offre aujourd'hui un nombre innombrable d'interceſſeurs : employez-les efficacement, pour demander cette diſpoſition de David : *Je n'oublierai jamais vos juſtifications. Jamais* eſt un grand mot, mais c'eſt le mot des élus. *Que veux-je ſur la Terre & dans le Ciel, ſinon vous, ô mon Dieu ! vous qui êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours !* il faut que ce *toujours* ſoit joint à votre foi, à votre eſpérance, à votre patience, à tout le bien que vous faites, & ſur-tout à votre amour : vous l'obtiendrez ce *toujours* : Dieu ne vous le refuſera pas. Dites ſouvent dans cette Octave, à l'intention de ce *toujours*, tous les Saints de Dieu priez pour moi. N'oubliez pas la Reine des Saints, qui vous aime ſinguliérement, ni votre Patron, ni ceux du Roi, ni les Anges de l'Etat.

O que ces grands Saints prieront de bon cœur pour vous, pour l'amour des pauvres, pour la Protectrice du Clergé,

pour celle qui aime uniquement l'Egliſe, au milieu du monde, pour celle enfin que Dieu a préparée au ſoulagement du peuple, à la ſanctification du Roi, & pour être à la Cour le modele des grandes vertus, le canal des bons conſeils & des maximes évangeliques devant ceux qui les regardent comme une folie!

Liſez peu, écrivez encore moins, tant que votre foibleſſe durera : contentez-vous de vous faire lire quelque choſe de court, tous les jours un chapitre de l'Imitation, ou du Nouveau Teſtament, ou des Pſeaumes, ou de quelque Lettre de St. François de Sales, touchant l'état où vous êtes, ou de quelque autre livre de piété. Ne faites que de courtes prieres : mais élevez toujours votre cœur à Dieu : dites-lui que vous l'aimerez toujours : cela fait un grand plaiſir à notre ſouverain Maître : car il ne veut que notre amour. Ne faites aucune difficulté de prendre vos commodités pour vous ſoulager : vous êtes ſi ſouvent mal à votre aiſe, que je vous crois cette liberté très-néceſſaire pour ne pas ſuccomber. Communiez, comme vous faites, ſans regle, & ſelon que votre ſanté vous le permet. Amuſez-vous, quand vous n'y prendrez pas grand plaiſir : quoique

vous diſiez, je crains que les claſſes de St. Cyr, jointes à vos autres applications ne vous ayent fort incommodée. Continuez à faire de bonnes œuvres, ſelon qu'elles ſe préſenteront à vous : voilà votre grande priere : elles ont une voix puiſſante qui ſe fait entendre aux oreilles de Dieu. Du reſte, ſoyez en paix : la mort ſera un paſſage pour aller à votre Pere, à votre famille, & à votre vraie patrie : elle n'a plus d'aiguillon pour vous : *car l'aiguillon de la mort, c'eſt le péché.*

LETTRE XXXIV.

Sur la confiance en Dieu.

VOus êtes plus ſavante, Madame, que ma ſœur R. ſur la confiance que nous devons avoir en Dieu dans tous les événements de cette vie : c'eſt aſſez de croire qu'il peut tout, qu'il conduit tout avec une ſageſſe, une juſtice, & une bonté infinie, & qu'il fait tout pour notre plus grand bien : il ſuffit de ſe ſoumettre à tout, d'accepter tout, de s'offrir à tout. Il n'eſt pas vrai qu'il faille croire abſolument, ſans héſiter, qu'il ſera tout

ce que nous desirerons ; par exemple, qu'il nous fera triompher de nos ennemis. Il nous a promis de nous donner la vie éternelle & les moyens qui nous la doivent procurer, si nous nous abstenons du péché, si nous nous convertissons véritablement, si nous persévérons jusqu'à la fin dans les bonnes œuvres : nous devons avoir une ferme confiance, que de son côté, il ne manquera pas à ses promesses, si du nôtre nous rempliſſons la condition qu'il nous a imposée. Mais il ne nous a pas promis indéfinitivement de nous accorder toutes les choses temporelles que nous lui demanderons, ni le succès de toutes nos entrepriſes. Il nous assure, à la vérité dans l'Evangile, que si nous cherchons premiérement le Royaume de Dieu & sa justice, tout le reste nous sera donné par surcroit : mais il ne l'a pas promis à ceux qui ne cherchent pas premiérement le Royaume de Dieu, à ceux qui font leur principal de l'accessoire : il n'a même promis aux justes, qui desirent premiérement son Royaume & sa justice, ces biens temporels, que comme un accessoire & un surcroît, c'est-à-dire, comme quelque chose de subordonné au salut, & en tant que ces sortes de biens sont nécessaires pour arriver à

ſon Royaume. Ainſi, Madame, ſi les biens temporels nuiſent aux ſpirituels, ſi ce bon Pere prévoit que les avantages paſſagers de cette vie nous enleveroient le ſouverain bien pour lequel il nous a créés, rachetés & ſanctifiés par ſa vie & par ſa mort, il nous refuſera ce que nous lui demandons.

LETTRE XXXV.

Sur ſa conduite avec le Roi.

JE viens, Madame, de dire la ſainte Meſſe pour tous vos beſoins : j'eſpere que Dieu vous conſolera & vous réjouira, parce qu'au milieu de vos peines, vous avez toujours eu ſoin d'élever votre ame vers lui : ſes yeux ſont ſur vous : il vous aime : il vous envoye de grandes épreuves. Embraſſez de bon cœur la croix qu'il vous préſente : ſerrez-la bien : elle vous ſanctifiera.

Je ne ſuis point en peine des péchés que vous ne connoiſſez pas, ni de ceux que vous connoiſſez : Dieu prend plaiſir à vous les pardonner. Vos prieres ſont très-bonnes : donnez-vous-y une très-grande liberté : la contrainte les affoi-

bliroit. La mort, ni la vieilleſſe, ni les accablements ne vous feront point de mal. J'ai une grande eſpérance en celui qui vous a appellée, & qui vous conduit : *il eſt fidele, & il ne vous délaiſſera pas.* Quand vos forces diminueront par l'âge, amuſez-vous : vous en avez beſoin. Donnez pour remede à la triſteſſe du Roi une ſainte joie : qu'il apprenne, en vous voyant, qu'il eſt doux d'aimer & de ſervir Dieu, & que les plaiſirs du monde accablent quand ils quittent, & ne rempliſſent pas quand on en jouit. Vous êtes ſon aſyle : ſouvenez-vous que votre chambre eſt l'Egliſe domeſtique où Dieu ſe retire pour l'y ſoutenir & le ſanctifier, ſans qu'il s'en apperçoive : les Anges tutélaires du Royaume, & le ſien avec le vôtre, & le Dieu des Anges y eſt pour vous y ſoutenir. Tolérez ſes foibleſſes : il ſera porté à aimer celui qui lui donne un tel ſoutien, & qui vous aura inſpiré une ſi grande charité. N'étouffez pourtant pas, & témoignez doucement le beſoin que vous avez de reſpirer. Vous êtes bien dans l'état où Dieu vous veut : ſoyez en paix : n'ayez point de ſollicitude pour l'avenir : le Dieu que vous ſervez, eſt le Dieu immortel. Que votre nourriture ſoit de faire la volonté

de Dieu : c'eſt-là le ſouverain bien, pour lequel Dieu vous a créée, & vous ſanctifie.

LETTRE XXXVI.

Sur la ferveur.

JE prie Dieu qu'il vous découvre ce myſtere ineffable de ſon amour, que les hommes ne peuvent expliquer, & que la ſeule expérience de la grace & de la charité fait éprouver aux ames ferventes. Demandez donc cette ferveur, afin de la comprendre, & pour vous ſoutenir dans les peines & les ſéchereſſes de vos embarras : *qu'il me baiſe du baiſer de ſa bouche :* la ſainte Vierge vous préſentera un baiſer de la bouche de ſon fils. Ce moment ſera court ici-bas & mêlés des ombres de la foi : mais nous jouirons de cette faveur dans l'éternité, où nous ne deſirerons, ni ne craindrons plus rien.

Vos redditions, Madame, m'aſſurent que Dieu eſt avec vous, & que vos imperfections & vos langueurs ne vous ſépareront pas de lui ; vous tâcherez de vous élever au-deſſus de votre mal pour

faire de bonnes œuvres. Ne vous étonnez pas de ſentir l'appeſantiſſement du corps par la maladie, ni même la peſanteur de l'eſprit : la liaiſon du corps & de l'ame eſt ſi étroite dans cette vie, qu'il n'eſt pas poſſible que l'ame conſerve toute ſa vigueur dans les maux du corps; mais je vois votre volonté toujours ferme dans l'état de la grace & dans la ſoumiſſion à Dieu. *Mon ame*, diſoit une Sainte, *eſt ſolidement affermie & fondée en Dieu.* Tant que vous ſerez humble & charitable, vous ne ſerez jamais ébranlée dans votre état. Je ne veux pas vous ſurcharger d'écriture : je remets à un autre jour une courte préparation à la mort. J'eſpere que Dieu vous conſervera encore pour nos Dioceſes, & pour tous les biens que vous faites à l'Egliſe, à l'Etat, au Roi, & à St. Cyr.

L'appréhenſion où vous êtes, ne convient pas à la grande fête de demain, ni à vos beſoins. Vous craignez où il n'y a pas à craindre : & cette crainte reſſerre un peu votre cœur, & vous ôte la liberté & la joie dans le ſervice de Dieu. Deux choſes vous ſont abſolument néceſſaires : la premiere, un ſoin extrême de conſerver votre cœur dans la grace où Dieu l'a établi, grace qui vous a rendu

ſon amie & ſon enfant ; en ſorte que vous lui pouvez dire avec une pleine confiance : *Mon Pere qui êtes dans le Ciel.* La ſeconde c'eſt que vous adminiſtriez au Roi les diverſes graces dont il vous a fait la diſpenſatrice, en lui parlant à propos en ſon nom, & en agiſſant toujours par ſon eſprit.

La ferveur ſenſible n'eſt pas en notre pouvoir : elle vient & ſe retire, ſelon les divers deſſeins de Dieu, qui a coutume d'exercer ainſi ſes plus fideles ſerviteurs : le capital eſt de conſerver votre cœur dans la fidélité que vous devez à Dieu ; de ſorte qu'il l'aime ſouverainement au milieu des diſtractions de la vie. Je ne vois rien dans vos redditions, Madame, qui vous doive inquiéter : je crois que votre peine eſt une tentation. Il faut que vous puiſſiez dire, comme la ſainte Vierge : *Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui.* Laiſſez-là vos craintes, & livrez-vous toute entiere à la confiance & à l'amour de celui qui vous aime & garde comme la prunelle de l'œil, qui vous tient ſous ſes aîles, qui vous nourrit & vous conduit, comme une poule ſes pouſſins ; c'eſt la comparaiſon aimable de N. S. dans l'Evangile : vous ne comprenez pas encore juſqu'où

va ſa dilection parfaite pour vous. Le monde vous diſſipe, mais il ne vous enivre pas ; vous languiſſez ſouvent, mais vous brûlez d'envie d'être fervente; vous parlez, mais pouvez-vous garder le ſilence ? les choſes publiques & blâmables paſſeront-elles impunément ſous vos yeux devant de jeunes Princes, aſſez infatués d'ailleurs des folies du ſiecle ? Nul ſcrupule mal entendu, la charité n'eſt pas précipitée, mais elle n'eſt point la dupe des Courtiſans.

La cauſe des innocents eſt ſi favorable, qu'on doit même manifeſter en ſecret aux particuliers innocents, qui y ont intérêt, les défauts ſecrets de leurs freres, quand ils leur peuvent porter un préjudice conſidérable. Il y a bien de la différence, Madame, entre l'indignation des juſtes envers les pécheurs, & l'indignation phariſaïque & la malignité des gens du monde qui ſe couvrent d'une fauſſe juſtice. C'eſt ce que St. Grégoire remarque admirablement ſur le Chapitre 15 de St. Jean : *La fauſſe juſtice*, dit-il, *n'a que de l'indignation, & la vraie a de la piété, quoique les juſtes ayent accoutumé d'y méler de l'indignation : mais il y a bien de la différence entre ce qui part d'un principe d'orgueil & de malignité, & ce*

qui vient du zele de la diſcipline & de l'amour du bien. Les juſtes n'ont point d'indignation par le plaiſir de mépriſer les autres, mais par charité : & quoique par un zele de diſcipline, ils paroiſſent extérieurement contraires aux pécheurs, ils conſervent au dedans toute la douceur de la charité : ils ſe mettent ſouvent en eſprit au-deſſous de ceux qu'ils cenſurent, & ſe ſoutiennent eux-mêmes par l'humilité. Les faux juſtes n'ont que des penſées de vanité pour eux-mêmes, & de mépris pour leur prochain : ſans miſéricorde, ſans compaſſion pour les infirmes, ils deviennent plus méchants que ceux qu'ils veulent corriger. Que vous êtes éloignée, Madame, de cette fauſſe juſtice ! je n'en vois pas la moindre trace dans votre cœur. Si vous ſentez tant de peine contre les défauts de votre prochain, c'eſt par la droiture, l'amour du bien, & le zele que Dieu a mis en vous : l'impatience & les foibleſſes peuvent ſe mêler ſouvent dans votre zele : mais comment pourriez-vous être au milieu du monde, ſans en contracter quelque pouſſiere ? qui voudroit s'élever au-deſſus de ces fautes ? elles deviennent comme inévitables, quoiqu'il faille toujours vous en humilier & les fuir. Gardez-

vous bien de tomber dans la triſteſſe & dans la puſillanimité, comme ſi Dieu étoit éloigné de vous : je vous aſſure qu'il eſt bien proche de votre cœur, & qu'il y regne ſouverainement : il s'y eſt fortifié, & ſans cela, il y a long-temps que vous auriez été renverſée.

Il y a dans l'Egliſe, comme dans les Royaumes de la terre, des places fortes & imprenables, que Dieu a bâties pour la défenſe & pour l'aſyle des autres : il y met tant de proviſions, & les ſoutient ſi puiſſamment, que toutes les forces ennemies ne peuvent s'en rendre maîtreſſes. Réjouiſſez-vous donc, Madame : mettez votre confiance en celui qui eſt votre force : ſoyez l'aſyle de vos freres, du Roi, des Princes. Si vous deveniez triſte, cet aſyle deviendroit pour eux une priſon. On doit, à la vérité, être toujours dans une humble crainte, pendant qu'on eſt aſſiégé de tant d'ennemis : mais il faut de la force, du courage, de la confiance : & la joie d'une fidelle & courageuſe défenſe doit l'emporter ſur les petites pertes qu'on auroit faites.

Dites à Dieu humblement, puiſqu'il vous a fait tant de bien par l'obéiſſance : *Vous me conduiſez, Seigneur, par ceux que vous m'avez envoyés ; ils me preſcri-*

vent d'eſpérer & de me réjouir en vous : réjouiſſez, Seigneur, l'ame de votre ſervante, parce que je l'ai élevée vers vous : paroles de David dans un état pareil au vôtre.

LETTRE XXXVII.

VOs triſteſſes, Madame, ne ſont pas des péchés : & ce que votre Confeſſeur vous a dit ſur cela doit vous raſſurer. Je vois par la candeur avec laquelle vous me dites celles que vous avez même contre moi, que vous avez auſſi été troublée de mes manieres ; mais c'eſt un exercice que Dieu a permis auquel vous ne devez plus penſer. J'y ai donné lieu ſans le vouloir, & vous avez eu raiſon d'en être peinée : j'eſpere que Dieu vous donnera plus abondamment la conſolation que vous n'avez pas trouvée : ne parlez plus de cela, & ayez la ſimplicité de faire avec moi comme à l'ordinaire : puiſque Dieu ne vous ôte pas la confiance, c'eſt une marque qu'il me prépare des occaſions de mieux faire, & qu'il veut que vous ſoyez un enfant.

Vous ne trouvez pas toujours la même conſolation & le même goût dans

les Sacrements & dans la priere : vous y trouvez même quelquefois du dégoût : vous ne les quittez pourtant pas, & vous attendez les moments que Dieu a choisis pour nourrir & réjouir votre ame : il faut faire de même pour tous les autres secours qui sont dans l'ordre de Dieu. Comment ne seriez-vous pas triste, Madame, au milieu de tant de peines & de malheurs ? C'est une des tentations humaines dont parle St. Paul : Dieu est fidele, & vous n'êtes pas tentée comme les mondains, vous l'êtes comme les Saints : vous êtes affligée de ne pas trouver quelquefois des secours que vous desireriez : cette peine vient d'un bon principe : il faut se soumettre & attendre : Dieu réserve à un autre temps ce qu'il n'avoit pas accordé au premier besoin.

Job fut délaissé de ses plus proches & de ses meilleurs amis : Dieu lui rendit des consolations au centuple. N. S. a été saisi de frayeur, & d'une extrême tristesse : il disoit à ses Apôtres en ce moment : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Il a voulu sanctifier par-là l'état des plus grandes tristesses, & apprendre à ses élus que la perfection ne consiste pas à n'être jamais accablé, mais à se soumettre à la volonté de Dieu dans les plus grands

délaiſſements. Courage, Madame! Dieu vous redonnera dans un moment les ſoutiens qu'il vous a refuſés dans un autre. Celle qui porte la gloire de Dieu devant les Rois de la terre, qui n'eſt à la Cour que pour les grandes œuvres de la charité & de la Religion, aura de grandes afflictions : mais elle aura auſſi un grand Conſolateur. L'important pour elle, eſt d'oublier tout ce qui peut la troubler, de s'attacher à la volonté de Dieu, & de mettre en lui ſa confiance, & de dire avec le Prophete : *Mon ſalut eſt de m'attacher à mon Dieu inſéparablement, & de mettre en lui toute mon eſpérance.*

LETTRE XXXVIII.

Châtimens de Dieu, châtimens d'un pere.

LEs affaires publiques ſont entre les mains de Dieu : il ne nous abandonnera pas aux hérétiques ; il faut eſpérer qu'il nous donnera bientôt la paix. Dieu nous corrige, dit St. Paul, afin que nous ne ſoyons pas condamnés avec le monde. Il nous fait des playes, dit Job, en nous frappant : mais ces playes ſont ſalutaires, & guériſſent nos ames : il nous bleſſe ;

bleſſe; mais ſes mains nous guériſſent. St. Jérôme dit, qu'il eſt un médecin charitable, qu'il n'épargne point ſon malade afin de le guérir: il eſt miſéricordieuſement cruel, & ne conſidere point la douleur du patient, mais la guériſon de la playe. En effet, Madame, tous les maux que Dieu nous envoye, ſont des peines ſalutaires, & des remedes; des peines ſatisfactoires qui achévent d'expier nos péchés, & des remedes qui guériſſent nos mauvaiſes habitudes. Il faut, en tous les différents états de nôtre vie, ſuivre l'avis de St. Auguſtin : *Etes-vous dans la joie & dans la proſpérité, reconnoiſſez que c'eſt votre Pere qui vous flatte : êtes-vous dans l'adverſité, reconnoiſſez que c'eſt votre Pere qui vous corrige : il inſtruit l'enfant à qui il prépare l'héritage.* Dieu vous traite comme ſes favoris : ne vous abattez point, quand vous le croyez éloigné. L'humiliation juſtifie l'homme juſte & innocent : les Apôtres ont été dans les priſons, & ſont mort ſur la Croix : mais Dieu les a ſouvent conſolés, & ils regnent aujourd'hui avec lui : eſpérer le même bonheur, c'eſt y acquérir des droits.

LETTRE XXXIX.

Paraphraſe d'un paſſage des Cantiques.

J'Ai confiance en votre confiance, Madame, car je crois que Dieu, qui vous donne tant de graces pour la France, peut bien vous donner des preſſentiments qui ſeroient les premiers gages du bien qu'il nous veut faire : il vous montre peut-être ce qu'il veut accorder à votre foi, & à vos prieres : priez-le donc humblement, & avec confiance, qu'il nous releve après nous avoir humiliés, & qu'il rende la France plus Chrétienne & plus floriſſante que jamais.

Dites, Madame, dites demain à l'Epoux de votre ame, ce que l'Epouſe par excellence lui dit dans le Cantique des Cantiques : *Tirez-moi après vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums.*

Lorſque vous vous ſentez engourdie, tiéde, laſſe, ennuyée, ne quittez point pour cela vos exercices ſpirituels, & n'entrez pas dans la triſteſſe, & dans la défiance que la nature ou la tentation inſpirent : mais cherchez la main de celui qui peut vous ſecourir, le conjurant avec

l'épouſe de vous tirer après lui. O que la Ste. Vierge le diſoit ſouvent de bon cœur par l'ardeur extrême qu'elle avoit d'arriver à la plus grande perfection des vertus! Ne ceſſez point de crier: *Tirez-moi*, juſqu'à ce que vous puiſſiez dire comme David: *J'ai couru dans la voie de vos Commandements, lorſque vous avez élargi mon cœur: tirez-moi après vous.* Quelle merveille qu'elle ait beſoin d'être *tirée*, puiſqu'elle *court* après un géant, & qu'elle tâche d'atteindre celui qui *ſaute ſur les montagnes, & qui paſſe avec tant de viteſſe par-deſſus les collines!* elle ne peut pas par elle-même courir après le géant qui eſt deſcendu ici-bas du haut de ſa gloire, & qui s'eſt hâté d'y retourner pour l'amour de nous: elle ne le peut pas par ſes propres forces: c'eſt pour cela qu'elle deſire d'être *tirée: Je ſuis laſſe*, dit-elle, *je tombe en défaillance, ne m'abandonnez pas; mais tirez-moi après vous, de peur que je n'aille à d'autres amants comme une vagabonde & que je ne coure comme une perſonne égarée, qui ne ſait quelle route tenir.* Combien hélas! d'amantes infortunées qui ſeroient encore épouſes de ce divin Epoux, & qui ſont du nombre de ces folles de l'Evangile, qui, ayant le dehors du Chriſtianiſme, n'ont pas l'huile de la charité,

& ſont pleines des objets du monde & de l'amour du ſiecle au-dedans du cœur, auxquelles l'époux dira, lorſqu'elles viendront frapper à la porte de la ſalle éternelle pour avoir part au céleſte banquet des Vierges ſages : *Je ne vous connois pas!* Dites ſans ceſſe à Dieu : *Tirez-moi après vous*, parce qu'il vaut mieux que vous me *tiriez*, que vous me faſſiez violence, quelle qu'elle ſoit, ou en m'effrayant par des menaces, ou en m'exerçant par des châtiments, ou en m'humiliant par des peines, des maladies, des contradictions, que ſi vous me laiſſiez paiſiblement jouir des douceurs de cette vie.

Il eſt juſte, Madame, que nous vivions dans une continuelle ſoumiſſion, qu'après avoir repréſenté à Dieu nos beſoins & nos intêrêts, ce ſentiment d'Héli demeure profondément gravé dans notre cœur : *Il eſt le Seigneur : qu'il faſſe ce qui eſt bon & agréable à ſes yeux.* Voilà le point, Madame, qui doit fixer notre cœur dans tous ſes mouvements, & où il faut revenir dans nos plus grandes allarmes : *Qu'eſt-ce que je cherche dans le Ciel & ſur la terre, ô mon Dieu! ſinon vous? O mon Dieu! vous êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours :* & encore ; *j'ai eſtimé toutes choſes comme de la boue, afin de*

gagner J. C., & que je ſois trouvée en lui n'avoir pas une fauſſe juſtice qui vient de moi, mais la véritable qui vient de lui. Voilà le degré ſuprême de la préférence que nous devons donner à Dieu, quelques biens que le monde nous offre, quelque grands que ſoient les maux dont il nous menace.

LETTRE XL.

Sur la patience.

J'Ai lu, Madame, vos redditions : elles me ſuffiſent pour me faire comprendre votre état. Je vous entends à demi-mot : &, grace à Dieu, vous n'avez jamais été difficile à comprendre, parce que Dieu vous a imprimé un caractere de candeur & de vérité, qui ne peut compatir avec la moindre diſſimulation. Je vois, Madame, par le portrait que vous me faites de vous-même, que la patience vous eſt ſinguliérement néceſſaire : comme je crois n'avoir jamais traité avec vous ce ſujet dans toute ſon étendue, je vais l'approfondir, afin de vous affermir dans cette vertu.... *Suit un long diſcours ſur la pa-*

tience, qui fait voir la ſcience de l'Auteur, & qui finit ainſi.

La patience eſt donc le grand inſtrument de la ſanctification des autres : vous ferez, Madame, des biens infinis par cette voie : il faut que vous ayez toutes ſortes de patience, une patience à l'épreuve, une patience toujours accompagnée de joie & de douceur. Par-là, vous ſanctifierez non-ſeulement St. Cyr, mais la Cour : vous ſerez *le ſel & la lumiere du monde :* votre douceur & votre patience, accompagnées de vos bonnes œuvres, inſpireront du goût pour la vertu : elle éclairera plus que nos prédications : vous répandrez la bonne odeur de J. C. avec tant de douceur & d'édification, que vous en ſerez vous-même étonnée. J'ai été plus loin que je ne penſois, en vous parlant de la vertu, qui doit vous être la plus chere. La demander très-inſtamment à Dieu, penſer ſouvent aux exemples de J. C. & des Saints, la pratiquer ſans relâche, rappeller le ſouvenir des perſécutions, voilà le vrai moyen de l'acquérir. Souvenez-vous que la foi eſt un apprentiſſage du martyre. Quelle patience ne faudroit-il pas pour confeſſer J. C. dans la faim, dans la ſoif, dans l'exil, dans les ſouf-

frances ? Celle, qui devroit ſoutenir de tels combats, aura-t-elle la foibleſſe de céder aux moindres épreuves ? Faites donc, Madame, ſelon cet excellent livre de l'Imitation, une réſolution ferme & inébranlable de tout ſouffrir pour l'amour de Dieu, quand il vous enverra quelque peine dans votre état, & offrez-vous de nouveau à lui en ce ſaint temps. N'oubliez pas cette ſentence du Sage : *L'homme patient vaut mieux que le courageux : & celui qui eſt maître de ſon eſprit, vaut mieux que celui qui force les villes.*

LETTRE XLI.

Sur le Roi.

JE ſuis bien content de vos redditions, Madame : je crois que vous ne ſerez point ſurpriſe : vous avez ſoin de vos comptes. Vous ne pouvez pas être toujours dans la ferveur, ni dans un haut degré d'union avec Dieu, ni dans des prieres longues & réglées ; mais par l'affoibliſſement où vous êtes quelquefois de corps & d'eſprit, vous avez beſoin de vous relâcher. Après avoir demandé à Dieu ſon ſecours, & lui avoir offert vos ſouf-

frances, il faut céder à votre beſoin, en vous amuſant de petites choſes, en diſſipant votre ennui, & en attendant, avec confiance & avec humilité, le retour de la conſolation du Ciel, & de la joie ſenſible de la préſence de Dieu. Il ne vous laiſſera pas toujours dans la ſéchereſſe, & votre triſteſſe ſe changera bientôt en joie : il reviendra bientôt à vous. Il reviendra bientôt vous viſiter ; votre cœur ſera dans une ſainte allégreſſe, & perſonne ne vous l'ôtera : car lui ſeul la ravit, quand il lui plaît pour nous éprouver. Dieu voit vos combats & vos contraintes, & il les récompenſera. Le ſecret de la vie Chrétienne eſt auſſi de le voir en tout, de lui rapporter tout, de faire un bon uſage de tout ce qu'il ordonne. Or, tout ce qui n'eſt pas péché, eſt ordonné par lui. Il eſt vrai qu'il ſe propoſe différentes fins prochaines dans les choſes qui nous arrivent : il veut, par exemple, que nous ſoyons quelquefois malades pendant un certain temps, afin que nous apprenions à ſouffrir, que nous obéiſſions aux médecins pour guérir, que nous ayons recours à lui pour nous y ſanctifier, & pour donner aux remedes le ſuccès qu'il juge le plus convenable ; & tout cela, par rapport à notre ſalut

& à ſa gloire, qui eſt la fin derniere à laquelle tous nos deſirs & tous nos ſoins doivent être ſubordonnés. Le chemin de la perfection eſt donc de nous conformer à la volonté de Dieu, en ſouffrant ce qu'il veut, & autant qu'il veut, en lui demandant ſa grace, en travaillant à nous guérir ſous ſon bon plaiſir, en lui offrant les remedes pour qu'il daigne les bénir. C'eſt pour cela que David, après avoir adoré Dieu qui l'humilioit, en diſant : *C'eſt un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié*, demande auſſi d'être délivré de ſon humiliation : *Redonnez-moi la vie, ſelon votre promeſſe.* Il eſt évident qu'il avoit Dieu préſent dans la ſouffrance, parce qu'il étoit ſoumis à ſouffrir plus long-temps s'il l'ordonnoit, & qu'il ne demandoit ſa délivrance que ſous ſon bon plaiſir. Je me ſuis un peu arrêté à cet article important, afin de vous y affectionner.

Je ne puis attribuer à une autre ſource cette paix que vous avez ſi bien conſervée dans vos peines & dans vos langueurs. Continuez donc à dire ces paroles de l'Ecriture au fond de votre cœur : *Il eſt le maître, qu'il faſſe ce qui ſera bon devant ſes yeux ! il tue, & il vivifie ! il conduit aux portes de la mort, & il en*

rappelle : il appauvrit & il enrichit : il humilie, & il éleve : il prend le pauvre dans la pouſſiere, pour le faire aſſeoir avec les Princes dans un Trône de gloire : car c'eſt le Seigneur qui a fait les fondements de la terre, & qui a poſé l'Univers ſur les baſes qu'il lui a faites. Mon ame ne ſera-t-elle pas aſſujettie à Dieu, puiſque mon ſalut eſt entre ſes mains ?

Il ne faut pourtant pas, Madame, que cette ſoumiſſion aveugle vous jette dans l'indifférence : quand vous connoiſſez bien clairement ce que Dieu veut, il ne faut pas vouloir autre choſe. Quand, au contraire, vous ne le connoiſſez pas, il faut recourir à lui par la priere. Dieu veut que le malade, qui ne ſait pas le temps que Dieu a preſcrit à ſa maladie, ait recours aux remedes pour le guérir ; que les affligés cherchent les conſolations permiſes ; les perſonnes tentées, leur délivrance ; le voyageur les conſeils de ſon guide ; & quand tout nous manqueroit ſans notre faute, il faut attendre de Dieu ce que les créatures ne nous donnent pas ; car comme il veut nous accorder ſon ſecours par les voies ordinaires qu'il a établies pour nous ſoulager, il ne nous manque pas auſſi dans les choſes néceſſaires, lorſque nous avons épuiſé les

moyens ordinaires de ſa Providence.

Je conviens que Dieu vous appelle à vous uſer pour les autres. Cependant diſcernez ce qui eſt néceſſaire d'avec l'utile & le ſuperflu. Vous ne pouvez pas donner votre approbation à tout ce que vous voyez : je crois même qu'il y a plus de choſes à déſapprouver qu'à eſtimer dans le lieu où vous êtes. Il faut aimer les perſonnes, & haïr leurs défauts : & pour parler le langage de St. Auguſtin, *il faut tuer les erreurs, & ſauver l'errant.* Vous êtes dans une place ſupérieure : il ne vous ſeroit pas bon d'avoir les yeux fermés ſur les défauts du prochain. La méfiance, les ſoupçons, les jugements même ſont des actes de charité, quand la charité les inſpire pour procurer le bien, ou pour empêcher le mal. Soyez gaye avec le Roi, ſurmontez votre triſteſſe ; vous n'en avez aucun ſujet par rapport à vous : & pour ce qui regarde les affaires générales, vous n'y remédierez pas par la triſteſſe : au contraire, vous augmenterez le mal, parce que vous deviendrez moins utile au Roi. Diſſimulez donc vos peines : ce qui eſt charité eſt, à le bien prendre, vérité : faites-lui aimer la vertu en la lui rendant aimable : je voudrois qu'il pût comprendre, en

vous voyant, qu'il n'y a de joie & de bonheur qu'en Dieu : il n'y viendra que par la complaiſance que vous aurez à lui plaire dans les choſes innocentes & permiſes. Conſolez-vous de ſes imperfections, par les grandes perfections que Dieu lui a données. Il a une grande foi, beaucoup de fermeté pour le bien qu'il connoît, une grande droiture, une extrême fidélité à ſuivre les lumieres de ſa conſcience, un cœur généreux, une grande douceur, & bien de la ſageſſe. Ces tréſors viennent du Ciel, & doivent vous réjouir comme des préſages de ſon ſalut éternel. Dans la place qu'il occupe, on ne fait pas le bien que l'on voudroit, & on tolere les maux qu'on ne voudroit pas. Dieu laiſſe un contre-poids à la grandeur : les Rois le ſentent bien : auſſi, malgré tout leur orgeuil, ils ont dans le fond de l'humilité. Tout homme eſt imparfait en cette vie : la Religion par votre ſecours achevera en celui que vous aimez, ce qu'elle aura commencé avec vous. Mais ne croyez pas que cet ouvrage, un des plus difficiles dans les Grands du monde, faſſe le progrès ſenſible qu'on voit chez les Carmélites & à St. Cyr.

Je voudrois, Madame, parler à vo-

tre Confeſſeur : il ne ſait peut-être pas encore la ſûreté qu'il y a avec vous, & la liberté que votre obéiſſance donne à notre ſaint Miniſtere : il ne connoît pas encore aſſez votre ſimplicité & votre grandeur en J. C. : d'ailleurs, il ſait que le Sacrement eſt d'une grande conſolation pour vous, & que Dieu ſe plaît à ſe communiquer à vous. Il faut donc lever les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la maturité du fruit que vous devez cueillir. Je le ferai à mon premier voyage, ſi vous le jugez à propos. Soyez humble, courageuſe, douce, compatiſſante : ſupportez les foibleſſes qu'il faut ſupporter : corrigez les vices que vous devez corriger dans les autres : ayez un grand zele pour l'Egliſe : ne vous découragez pas par les obſtacles : aimez Dieu plus que jamais, & par-deſſus tout : demeurez dans la paix, malgré les troubles de votre état : faites toujours du bien à tout le monde. Dieu vous a miſe à la Cour comme un ſpectacle d'édification, de douceur & de charité ; vous ferez plus par ces vertus que les Rois ne font par leur puiſſance & par leurs armées. Ce n'eſt qu'en aimant qu'on répand la charité dans le cœur des autres : ce n'eſt qu'en s'humiliant qu'on fait les grandes choſes. Je ſuis, Madame,

mille fois plus à vous en N. S. que je ne le puis dire ; vous me feriez une grande injuſtice d'en douter.

LETTRE XLII.

État de l'ame de la dirigée.

J'Ai lu, Madame, vos deux redditions, votre cœur eſt fait pour Dieu : il ne ſera jamais en repos qu'en l'aimant. Vous apprendrez à l'aimer en l'aimant : vous avancerez tous les jours en l'aimant : vous le ſervirez mieux que jamais en l'aimant : vous ſanctifierez le prochain : vous vous éleverez au-deſſus de vos peines : vous ferez les grandes œuvres de votre état plus efficacement : vous aurez trouvé le vrai ſecret de la priere, & tout le tréſor de la vie en aimant Dieu de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même pour l'amour de lui. C'eſt la vraie excellence de la perfection : ne craignez pas, Madame, de faire des actes vains & inutiles, en diſant comme le Prophete : *Je vous aime, Seigneur, je vous aimerai, ma force, mon ſoutien, mon aſyle, & mon libérateur.* Les ames mondaines le diront vainement, parce qu'elles n'aiment

pas. Mais vous, Madame, que l'amour divin remplit & fortifie depuis long-temps : vous aimerez Dieu en le disant : il suffit que votre cœur le dise, ou le desire : car Dieu entend la préparation de votre cœur ; vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer, quand on a le cœur comme le vôtre. Ce feu du Ciel, que N. S. y a répandu, s'enflammera à la seule présence de Dieu. Delà le mépris pour le monde, cette joie en méditant sur la mort, cette ardeur pour les bonnes œuvres, ce zele vif pour la vérité, cette faim de l'Eucharistie, cette sensibilité sur les divers événements des affaires de Dieu, cette affection pour le salut des ames, ce regret des moments qui semblent perdus, cette peine dans les distractions, la différence qui se fait sentir si souvent & si vivement entre les journées de St. Cyr, & celles de Marly. C'est enfin de cet amour habituel que je sais que Dieu a enraciné dans votre cœur, que viennent vos craintes des moindres offenses, & les plaintes de votre peu d'avancement. Vous avancez plus que vous ne le discernez : car l'amour de Dieu, quand il est véritable, n'est jamais sans agir : je vois croître, moi qui vous observe, la force de l'esprit de Dieu, & toutes les vertus qui en sont les compa-

gnes je vous le dis pour exciter votre reconnoiſſance.

Je ne vous dirai rien, Madame, des exercices continuels où je vois que Dieu vous met depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Je comprends que c'eſt-là le contre-poids que ſa ſageſſe & ſa bonté a jugé néceſſaire à votre ſanctification. Je dis ſeulement un mot des peines que vous ſentez par rapport au bien que vous ne faites pas, & qu'il ſemble que votre état vous empêche de faire. » Une perſonne » active dont l'état eſt d'agir continuelle- » ment, dit un des très-ſavants hommes, » & très-grand ſerviteur de Dieu, ne doit » pas prétendre à la tranquilité, à la » paix, & au recueillement d'une per- » ſonne ſolitaire, ni faire des efforts inu- » tiles pour y arriver, de peur de tom- » ber dans la laſſitude, l'abattement & » la triſteſſe, qui la rendroient à charge » à ceux avec leſquels ſon état la lie : il » ſuffit de recourir ſouvent à Dieu par » de courtes élévations. " Si vous aviez, Madame, toutes les perfections, vous tomberiez peut-être dans un orgueil qui vous perdroit. Vous ne ſentiriez pas ſi bien ce que Dieu opere en vous par ſa bonté, quand il vous donne ce que votre état ſemble vous refuſer. Votre con-

ſolation doit être, que vous pouvez aimer Dieu auſſi parfaitement que les plus ſaints Solitaires, que vous pouvez même avec la grace faire une abondance de bonnes œuvres d'un grand mérite, qu'ils ne peuvent faire. Vous êtes appellée à aimer & à ſervir le prochain : c'eſt le partage des Anges qui ſont envoyés pour ſervir au ſalut de ceux qui ſe ſauvent. Quand vous ſentez en vous-même de la peine contre le prochain, c'eſt ſouvent l'amour de ſon ſalut, le zele pour l'Egliſe qui vous cauſe de la peine. Vous pouvez pour ſon bien, & pour changer ces défauts, lui témoigner votre peine. La *place d'autorité* où vous êtes, demande qu'avec un cœur rempli au-dedans de charité, vous ne paroiſſiez pas ſi indulgente & ſi facile au-dehors à l'égard de ceux qui en abuſeroient. N. S., qui étoit la charité même, a fait des reproches & des menaces. La charité eſt prudente, elle ne ſe livre pas ſottement à ceux qui abuſeroient de ſa bonté au préjudice de l'Egliſe, de l'Etat, & de ſes freres; elle n'eſt pas intéreſſée, à la vérité; mais elle menage les intérêts de ſon prochain & les ſiens même, quand ils ſont mêlés avec ceux du prochain. Enfin, Madame, je conclus avec St. Auguſtin : *Aimez & faites ce que*

vous voudrez : aimez le prochain, haïſſez ſes vices.

LETTRE XLIII.

Sur la politique mondaine.

LE Seigneur ne ſe départira jamais de ſon alliance, quoiqu'en diſent les Janſéniſtes, condamnés par le Concile de Trente avant que d'avoir paru. Dieu ne répand abondamment ſes graces ſur certaines grandes ames, que pour engager par elles une infinité d'autres. Dieu ne s'eſt pas contenté de vous donner une vertu commune en vous faiſant bonne parmi les bons : il vous en a donné une héroïque en vous faiſant exemplaire parmi les méchants. Il vous fait luire au milieu d'une nation perverſe, comme un flambeau dans la nuit. C'eſt à vous à qui il dit : *Que votre lumiere éclaire tellement devant les hommes, qu'ils voyent vos bonnes œuvres, & qu'ils ſoient portés à glorifier Dieu.* Vous avez beſoin de patience, de douceur, de courage, d'humilité, de compaſſion, de zele, de la prudence qui vient du Ciel, d'une grande ardeur dans la Foi, d'un amour de Dieu

infatigable, & de perſévérance dans la priere.

Votre patience vous rendra maîtreſſe de votre ame, votre douceur gagnera celles que Dieu veut vous donner. Je ne vous ſouhaite pas le courage qui prend les Villes, mais celui qui force le Ciel, & qui ſoutient ici-bas la Religion. Je ne vois perſonne qui ait du courage : vous en avez pour les combats de piété & pour les victoires de la Religion. L'humilité ſera votre force. Il vous faut des entrailles de compaſſion pour les foibles : votre zele doit être ſans indignation, conſidérant toujours votre propre foibleſſe, de peur d'être tentée comme les autres, & de tomber. Le pécheur, comme pécheur, doit être comme rien devant vos yeux : mais comme Chrétien, il eſt peut-être plus que vous dans l'élection de Dieu. Demandez ſans ceſſe la ſageſſe qui vient d'en-haut : Dieu vous communiquera des lumieres inconnues à la politique : & ſoyez certaine que la chair & le ſang ne ſauroient vous révéler ce que Dieu vous découvrira, ſi vous êtes petite devant lui avec confiance. Je crains pour vos politiques de la Cour cette parole du St. Eſprit : *Je perdrai la ſageſſe des Sages, & je réprou-*

verai la prudence des prudents : apprenez à notre bon Roi à ne pas faire cas de cette fauſſe ſageſſe, à ne ſuivre jamais dans ſes conſeils la prudence réprouvrée qui s'éleve contre l'Evangile. St. Jacques dit que cette ſageſſe eſt terreſtre & animale, diabolique, pleine d'intérêt, de paſſions, de déguiſement, de fauſſes maximes. Elle n'eſt propre qu'à troubler le Sacerdoce & l'Empire, à diviſer ces deux Puiſſances que J. C. a liées dans les Royaumes Chrétiens par un nœud indiſſoluble : elle forme les guerres, ravage l'Egliſe, profane le Sanctuaire, favoriſe les méchants, perſécute les gens de bien : & ſous prétexte de l'intérêt du Prince & de l'Etat, elle entreprend tout, juſqu'à ſoumettre l'Egliſe à ſes Loix, juſqu'à vouloir régler les fonctions les plus ſacrées de notre ſaint Miniſtere, ſans craindre la houlette des Paſteurs, ni celle du premier des Paſteurs ; juſqu'à s'élever au-deſſus de la vraie ſageſſe, qui, ſeule, ſelon l'Ecriture, fait régner les Rois : ce qui attire ſur les Etats la colére de Dieu, qui eſt le plus grand de tous les malheurs.

C'eſt à vous, Madame, à donner au Prince de la défiance des conſeils de cette fauſſe ſageſſe. Vous devez demander

à Dieu de vous faire diſcerner ces conſeils, & les forces pour les détourner, ou les combattre. Je ſais que vous ne pouvez pas tout faire, & que vous ne devez pas même faire toujours ce que vous pouvez : c'eſt dans les grands intérêts de l'Egliſe & de l'Etat, lorſque vous voyez clairement le bien, qu'il faut employer votre crédit, & l'uſer même au ſervice de Dieu, ſi la néceſſité le demandoit. C'eſt alors qu'il faut pratiquer cette parole de l'Apôtre ; *Oubliant tout le reſte : courons où Dieu nous appelle.* C'eſt principalement pour la Foi, le fondement de tous les biens, que vous devez faire paroître votre zele, votre courage, votre ſageſſe. Enfin, Madame, aimez tendrement, ſagement, fortement J. C. & ſon Egliſe, & faites tout ce que vous voudrez.

LETTRE XLIV.

Sur les Prophéties.

JE ne ſuis pas fâché de voir vos jours partagés entre les Rois & les ennuis. Il faut ſouvent ne leur rien dire pour leur parler plus utilement : il faut leur

accorder des compliments humains, pour les diſpoſer à recevoir les graces céleſtes, & à écouter les avis de la divine ſageſſe, quand le bon moment eſt venu: il faut y être fidele, quelle peine qu'on y trouve. Dieu vous a ſanctifiée & vous a miſe à la Cour pour y faire les œuvres de Dieu. Tout le reſte doit tendre là, dans le ſecret de votre intention: mourez en faiſant de bonnes œuvres, les œuvres pour leſquelles Dieu vous a deſtinée, & que vous ſeule pouvez faire: c'eſt la meilleure préparation à la mort. Votre ſalut eſt entre les mains de Dieu: il eſt mieux-là qu'entre les vôtres. Il vous a confié le ſalut des Grands: ſoyez fidelle aux occaſions qui ſe préſentent à vous: vous vous ſauverez en tâchant de ſauver les autres: ne regardez pas quel en eſt le ſuccès: Dieu ſeul le connoît: lui ſeul donne l'accroiſſement: c'eſt à vous à planter & à arroſer: il exige de vous le ſoin de certaines ames: il n'en exige pas la guériſon. Il vous faut une ſainte liberté d'eſprit & une grande confiance en Dieu, jointe à une humilité profonde, pour vous acquitter de ces devoirs. N'oubliez jamais cette parole de de J. C.: *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* Vous êtes une *branche de ſarment*:

vous tirez tout de J. C. Si la vraie vigne, d'où vous ſortez, ceſſoit un moment de vous communiquer la ſeve qui vous fait vivre, vous ſeriez morte : vos feuilles, vos fleurs, vos fruits & votre fond, tout lui appartient. Déclarez-lui ſouvent dans vos prieres, par eſprit de juſtice & de reconnoiſſance, que vous renoncez à toutes les folles penſées qui vous viennent malgré vous de votre propre mérite, que vous lui renvoyez toutes les louanges qu'on vous donne, & que vous ne voulez uſer de l'eſtime des hommes que comme d'un moyen de le glorifier davantage. Dites lui ſouvent ces paroles du Roi Prophete : *Ne me délaiſſez pas, Seigneur, quand mes forces diminueront.* Dieu vous aime tendrement, Madame; il vous prépare de grands biens : il veut que vous en faſſiez encore beaucoup ici-bas : ſoyez gaie, patiente, douce, charitable, condeſcendante, moins vive que jamais. Décriez ces pernicieux conſeils de la politique des gens qui vous environnent & qui empoiſonnent nos Princes. Jamais les crimes que la Religion proſcrit, ne feront le bonheur d'un Etat : la Religion eſt le premier reſſort des ſages Gouvernements : tout lui doit céder : & la Foi, Madame, eſt le premier principe de la

Religion. Soyez prudente dans le bien : il y a un temps, une maniere, une meſure pour le bien faire : ne perdez pas courage, quelque renverſement que vous voyiez, & quoique vos forces diminuent : quoiqu'en nous l'homme extérieur ſe détruiſe, l'homme intérieur ſe renouvelle de jour en jour : car ce moment ſi rapide des afflictions que nous ſouffrons en cette vie, produit en nous une gloire dont la ſolidité doit l'emporter ſur tout.

Je ſais, Madame, la confiance que vous avez en mon miniſtere : il ne vous manquera jamais, tant qu'il vous ſera utile : je ſuis plus à vous en N. S. que je ne puis vous l'exprimer : celui qui vous inſpire une confiance que je ne mérite pas par moi-même, me met au cœur un zele égal pour vous, & une eſpérance pareille en votre docilité : je vous gronderois, ſi je le croyois à propos : je vous preſſerois, ſi vous vous relâchiez : mais je crois devoir vous dire que Dieu, qui a partagé l'âge & les forces de notre vie, ne demande pas des vieillards ce qu'il exige des jeunes gens. Vous êtes à Dieu, & j'ai cette ferme confiance que vous ne lui échapperez jamais : ce ſera par ſa grace que vous demeurerez debout : mais ne vous laſſez point de lui demander tous

les

les jours le grand don de la perſévérance.

Je ſuis charmé, Madame, de la piété du Roi & de celle de nos Princes dans la perte douloureuſe que nous avons faite : ce ſont des preuves que votre travail n'eſt pas ſans fruit : c'eſt dans les coups imprévus de la Providence que l'on connoît mieux le fond du cœur. Hélas! que nos prévoyances ſont incertaines ! nous ne ſavons ce qu'il faut demander touchant les événements de cette vie ; & le parti le plus ſage & le plus ſûr pour nous eſt de charger Dieu de nos intérêts, en nous déchargeant, avec une vraie foi, de toutes nos inquiétudes, dans ſon ſein paternel : par-là il eſt comme engagé à prendre ſoin de nous. Ne ceſſez de lui demander la paix générale, le ſalut du Roi, & de nos Princes. Un ſeul homme juſte a obtenu de Dieu les beſoins de tout un peuple : les ſaints Rois ont obtenu de pareilles graces : Elie n'étoit qu'un homme : à ſa priere, le Ciel s'eſt fermé, & s'eſt r'ouvert pour tout Iſraël. Il faut inſinuer ces vérités au Roi, ſa foi le met à portée de les entendre, & ſa piété, de les goûter. Il ne peut rien faire ſans J. C. : ſa ſageſſe eſt vaine, ſes efforts ſont inutiles, ſes armes ne donneroient que des coups d'enfant : tout eſt perdu ſi Dieu ne

le ſoutient. Il veut que les Rois faſſent comme David, comme Salomon, & tous les autres qui lui ont été agréables, qu'ils ayent recours à lui avec une perſévérance fidelle. Voilà, Madame, le ſalut des Empires : car Dieu choiſit ceux par qui il veut les ſauver ; mais il faut qu'ils ſoient fideles, & qu'ils ſoutiennent la conduite de l'inviſible, comme s'ils le voyoient. Vous êtes vous-même du nombre de ceux par qui le ſalut doit venir en Iſraël : ſoyez donc, Madame, toujours pour la foi ſous la toute-puiſſante main de Dieu, qui ſeul perd & ſauve, condamne aux portes de la mort, & en rappelle, non-ſeulement les prophéties, mais encore les peuples entiers.

Je vous enverrai tous les Livres de l'Ecriture ſainte : vous pourrez tout lire : il n'y a nul danger pour vous; je connois votre ſimplicité dans la Foi, & votre reſpect pour la parole de Dieu, dont vous révérez les profondeurs : je ſais que vous n'en voulez ſonder les obſcurités que par l'interprétation de l'Egliſe. Vous trouverez dans les manuſcrits de M. de Meaux des réflexions importantes ſur les Prophetes & ſur l'enchaînement miraculeux qu'ils ont avec J. C. & avec la Loi nouvelle, pour la confirmation de laquelle Dieu les

a ſuſcités : *Il falloit que tout ce qui eſt écrit de moi dans Moïſe & dans les Pſeaumes, & dans tous les Prophetes, fut entiérement accompli*, dit N. S. lui-même dans l'Evangile. Les libertins ſont bien à plaindre, d'ignorer les démonſtrations que Dieu lui-même nous a données de notre nouvelle Religion! Elle contient de grands myſteres : ils deviennent évidemment croyables par tout ce que Dieu a fait pour les rendre certains. Ce qui fait dire à St. Paul ces paroles profondes qui renferment toute l'économie des preuves de notre Religion : *Il eſt manifeſte que le myſtere de la piété eſt grand.* Notre Dieu a été manifeſté dans une chair ſemblable à la nôtre : il a été juſtifié par le St. Eſprit, qui a rempli les peuples : il s'eſt fait voir aux Anges, & ils ont rendu témoignage : il a été prêché aux nations idolâtres & incrédules : & ce qui eſt le plus grand des miracles, il a été cru dans le monde. Il faut ajouter que les témoins de ſa Réſurrection & de ſon Aſcenſion, n'ont ceſſé de rendre témoignage, au milieu même des plus cruels ſupplices, ſans qu'aucun d'eux ſe ſoit démenti, malgré les tourments de la plus ingénieuſe cruauté. Ce qui dicte à St. Auguſtin cette réflexion, pleine de vérité & de ſageſſe ; ou le mon-

de idolâtre a vu des prodiges de la part des Apôtres, qui l'ont obligé à embraſſer la Foi, prêchée par les Apôtres : Dieu donc a établi la Religion pour laquelle il a tant fait de miracles ; ou bien le monde a cru ſans miracles, & c'eſt-là des miracles le plus grand, que Dieu, par le pouvoir ſuprême qu'il a ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, ait obligé le monde incrédule à embraſſer une Religion qui lui paroiſſoit ſi difficile à croire & à pratiquer. Dieu, par une profonde ſageſſe, a répandu & conſervé les Juifs par toute la terre, en prédiſant que cette nation demeureroit diſperſée juſqu'à la conſommation des ſiecles, afin de rendre témoignage aux prophéties anciennes, qu'elles ſont véritables, & que les Chrétiens ne les ont pas ſuppoſées. Evénement ſingulier : les autres peuples plus puiſſants, & qui dominoient même ſur tous les autres, ſe ſont confondus avec les peuples qui les ont ſubjugués ; en ſorte qu'on n'en voit pas aujourd'hui la moindre trace : des Medes, des Perſes, des Grecs, des Romains, qui ſe ſont ſuccédés, des Goths, des Viſigots, qui ont dominé autrefois dans nos contrées, qu'en reſte-t-il ? ils ont été abſorbés, dès que leur Monarchie a été renverſée : les Juifs, ſans Tem-

ple, ſans autorité, chaſſés de leur Judée, haïs de tous les peuples, en dépit de toutes les révolutions humaines, ſe conſervent par pelotons, en toutes les diverſes contrées où le ſouffle de Dieu les a diſperſés, & rendent malgré eux témoignage aux prophéties. Les Nations idolâtres diſent, ſelon la penſée de St. Auguſtin, ſi ces prophéties ſont véritables, elles doivent s'entendre de J. C.: les Juifs diſent : Elles ſont vraies, mais elles ne s'entendent pas de J. C. Les Chrétiens en concluent qu'elles ſont vraies, & doivent s'entendre de celui qui les a accomplies juſqu'aux plus petites circonſtances. Ne pleurez point, Madame, votre état n'eſt ni une tentation, ni une biſarrerie, mais un choix & une deſtination de Dieu. Moïſe quitte pour la Foi, le palais de la fille de Pharaon, préférant l'opprobre du peuple de Dieu aux délices du péché. Dieu veut que vous ſoyez dans les palais des Princes, & que vous y ſouffriez l'opprobre de J. C., aimant mieux par la Foi ſouffrir pour les peuples l'affliction de travailler pour eux ſans fruit, que d'être complice des iniquités & des plaiſirs de la Cour.

LETTRE XLV.

Exhortations & Prieres.

NE ſouffrir jamais de peine au-dedans, ni de contradictions au-dehors, n'eſt pas de la vie préſente, mais le privilege de la vie future.

Je vous conjure inſtamment, ô mon Dieu! de me préſerver de l'accablement des embarras du ſiecle, des néceſſités trop preſſantes de mon corps, des attraits dangereux de la volupté, & de tous les obſtacles à mon ſalut, afin que je ne tombe pas abattue ſous un poids ſi peſant & ſi difficile : délivrez-moi, Seigneur, de ces miſeres qui m'empêchent de voler librement vers vous. O unique conſolation de mon cœur! tournez en amertumes tous les plaiſirs, & modérez par l'onction de votre grace toutes les peines qui pourroient m'arrêter : que la chair & le ſang ne me tourmentent point! que le monde & ſa gloire ſi courte, ne me ſéduiſent pas! que le Diable & tous ſes artifices ne me trompent point! donnez-moi la force pour réſiſter, la patience pour ſouffrir, la conſtance pour perſévérer!

boire, manger, dormir, &c. c'eſt un peſant fardeau pour une ame fervente : donnez-moi d'être ſobre, & modérée dans les choſes innocentes, de m'abſtenir des criminelles, de garder les bienſéances de mon état, ſans excéder ni d'un côté ni d'un autre, & de ne m'écarter jamais de vos préceptes ni de vos conſeils, & d'avoir la meſure de la juſtice.

Voilà cette meſure pleine & entaſſée, que Dieu veut mettre dans votre ſein. Il faut, outre cette pleine juſtice du dedans, une abondante & très-édifiante juſtice au-dehors. Dieu vous a miſe à la Cour pour y briller par votre piété & par vos bonnes œuvres : il ne ſuffit pas de payer la *dixme de la menthe & du cumin* : il faut obſerver exactement la loi, la juſtice, la miſéricorde. L'on ne voit preſque à la Cour des demi-Chrétiens, qui ont pour regle l'Evangile mitigé, ou plutôt corrompu par la coutume; Chrétiens qui veulent deux maîtres, vivre ſous la loi de l'eſprit & ſous celle de la chair, dans la vertu, mais avec molleſſe; gagner les biens du Ciel, en poſſédant ceux de la terre, plaire à Dieu, ſans déplaire aux hommes; en un mot, bâtir une nouvelle cité entre Jéruſalem & Babylone, où la charité regne de concert avec la cupidité.

Dieu vous éleve pour les édifier ou pour les confondre, pour leur montrer que le juſte vit de la foi au milieu du ſiecle, qu'il pratique l'Evangile dans le centre du relâchement, & que ſans quitter la voie droite, il ſait remplir les plus grandes places quand Dieu le veut. Qui obſerve aujourd'hui votre ſainte loi, ô mon Dieu! vos élus qui la méditent jour & nuit, qui en font leurs délices, leur conſeil, leur regle, qui l'eſtiment plus que tous les tréſors du monde, & qui, pleins de vos maximes, regardent comme une folle la ſageſſe mondaine. Rien ne preſcrira contre la loi de Dieu, ni les opinions des hommes, ni les privileges de la coutume, ni la contagion des mauvais exemples, ni les fauſſes bienſéances, ni les impoſſibilités prétendues du ſiecle. Ne faites pas comme les Scribes & les Phariſiens, Madame; ſoyez fidelle aux plus grandes choſes, donnez votre principale attention à vos principales obligations, & n'omettez pas les plus petites. Servez l'Egliſe & l'Etat : ſervez & ſanctifiez le Roi : ſoutenez St. Cyr : ne négligez pas les bonnes œuvres particulieres que Dieu attend de vous. Quand vous faites de petites choſes, dites à Dieu que vous voudriez en faire davantage : & quand vous

ferez les plus grandes, avouez-lui que vous êtes une ſervante inutile. Qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon de ce que Dieu a fait pour vous, & de ce qu'il paroît réſolu de faire encore ? il vous comble de biens, il vous en prépare d'immenſes, & vous ne lui donnez que la dixme de la menthe & du cumin. Les grandes occaſions vous manquent ſouvent : quand elles ſe préſenteront, ne les laiſſez pas échapper : préparez-les, ménagez-les ; priez pour cela, rendez-vous ſainte pour faire l'œuvre de Dieu ; attirez ſur vous ſans ceſſe la divine ſageſſe qui deſcend du Pere des lumieres : & quand le moment ſera venu de ſervir au bien public, pratiquez la miſéricorde & la foi. Enfin, Madame, que tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt pur, tout ce qui eſt aimable devant Dieu, tout ce qui eſt bon & parfait dans votre état, devienne l'occupation de votre eſprit.

Vous m'avez demandé ſi vous devez faire les communions qu'on vous a permiſes : vous craignez qu'il n'y paroiſſe de l'affectation : faites-les ; vous avez beſoin de nourriture, & vous n'êtes pas hypocrite : il ne faut pas que nous ceſſions d'être bons, parce que le monde eſt mauvais : il ſera fâché de votre régula-

rité, mais ce n'eſt pas à lui que vous voulez plaire : le Roi n'en eſt pas bleſſé, cela vous ſuffit.

Je ne ſais pas, dites-vous, *à quel point j'offenſe Dieu dans mes impatiences intérieures, lorſque les autres me déplaiſent.* Accuſez-vous-en dans vos doutes : votre Confeſſeur vous éclaircira ſelon les circonſtances particulieres. Lorſque ces dégoûts & ces impatiences ſont un dépit contre le peu de piété, de droiture, de bonne foi de ceux avec qui vous avez à traiter, & dont il eſt bon que vous connoiſſiez le caractere, à cauſe de votre place, pour pouvoir, dans les occaſions, procurer le bien public, il eſt difficile que le mal ſoit grand, & il arrivera ſouvent qu'il n'y en aura aucun, quand il eſt ſûr que vous ne voudriez faire de mal à perſonne, que vous voudriez ſervir chacun ſelon ce qu'il convient au bien public, & ſur-tout quand cette impatience & ces dégoûts ne vous font rien dire ni faire au-dehors qui ſoit contre la charité ou la juſtice. Vous devez cependant toujours tâcher de vous exciter à la compaſſion pour eux, & de vous humilier vous-même par la penſée, que peut-être ceux qui vous paroiſſent ſi mauvais, vous précéderont au Royaume de Dieu. Je vous

mets au rang de ceux qui gouvernent, puiſque par votre place vous avez tant de part aux plus grandes affaires. St. Auguſtin dit que les ſoupçons de ceux qui gouvernent, ſont des ſoupçons de charité, & que ceux des autres ſont des ſoupçons calomnieux. Comment pourroit-on gouverner, s'il n'étoit pas permis d'examiner la conduite des gens avec qui on a affaire, & ſi toutes les penſées qui viennent avec fondement à leur déſavantage, étoient à rejetter comme contraires à la charité? Il faut prendre garde de ne pas ſoupçonner légérement : il faut encore moins juger abſolument ſans une dépoſition certaine de deux ou trois témoins irréprochables, ou une autorité de fait, ou l'aveu du coupable.

Vous me dites être toujours diſtraite dans vos prieres, & unie à Dieu dans vos occupations. Tâchez de vous mettre dans la préſence de Dieu, en commençant vos prieres; éloignez-en tout ce qui vous diſtrait, ſi vous le pouvez, en vous défaiſant de plus en plus des affections trop grandes aux choſes innocentes qui vous occupent. Servez-vous des ſujets d'Oraiſon qui vous ſont les plus propres, & qui vous touchent davantage : retournez ſouvent & fidélement à Dieu, quand

vous vous appercevez de vos diſtractions : & quelque peine que vous ayez, ne quittez pas l'Oraiſon : ſouvenez-vous de cette parole de St. Auguſtin : *Celui-là ſait bien vivre, qui ſait bien prier.* Je ne puis finir ſans vous réitérer que je ſuis en Notre-Seigneur tout à vous ſans réſerve, que je meurs d'envie de vous rendre quelque ſervice utile, que votre ame m'eſt plus chere que je ne puis l'exprimer, que je crois plus que jamais tous les gens de bien intéreſſés à prier pour vous, & à être de plus en plus à vous, parce que vous êtes à J. C., & par J. C. toute à Dieu.

LETTRE XLVI.

Sur l'état particulier de la dirigée.

IL eſt vrai, Madame, que votre état eſt une énigme : mais c'eſt Dieu qui l'a fait : il eſt ſi ſingulier, que vous ne l'auriez pas choiſi, pas même imaginé : il ne faut pas s'étonner s'il vous a caché des ſecrets que vous ne connoiſſez qu'à meſure qu'il ſe découvre à vous : il en cache bien auſſi au public, qui le ſurprendroient fort, ſi vous les lui diſiez comme à moi, c'eſt le myſtere de Dieu :

il eſt votre puiſſant Protecteur : il ne vous délaiſſera pas dans votre vieilleſſe : ces paroles de David me paroiſſent vous convenir. *J'ai paru comme un prodige à pluſieurs, mais vous êtes mon puiſſant Protecteur ; que ma bouche ſoit remplie de vos louanges, afin que je chante toujours votre gloire & votre grandeur ; ne me rejettez pas dans le temps de ma vieilleſſe ; & maintenant que ma force eſt affoiblie, ne ne m'abandonnez pas.* Il a fallu que vous fuſſiez élevée, aimée ; conſidérée, & dans l'état le plus grand, ſans en avoir les apparences, afin de ſanctifier ceux pour qui vous y êtes. Mais Dieu vous tient dénuée en effet, & abandonnée, afin de vous y ſanctifier vous-même. Je crois comme vous, Madame, que tout ce que vous me marquez eſt une diſpoſition de la Providence : c'eſt une grande grace de pénétrer ce myſtere de Dieu : l'élévation de votre état vous donneroit la mort : les privations où Dieu vous met, vous donneront l'abondance de ſa vie. Dieu conduit tous ceux qu'il aime à cet état de mort ſpirituelle, par des routes différentes : la vôtre eſt difficile à comprendre : c'eſt Dieu qui l'a faite : elle eſt ſi rare que vous êtes peut-être aujourd'hui l'unique. Qu'une Carmélite

trouve dans ſon état cette mort ſanctifiante qui produit beaucoup de fruits : cela ſe comprend ſans peine. Mais qu'on trouve cette contrainte, cette privation, & cette mort évangelique au comble du crédit, de l'élévation, de l'abondance, & de l'empreſſement de la Cour, c'eſt le ſecret de Dieu. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous comprendrez bientôt que par vous-même, vous n'auriez jamais pu vous élever à ce point de perfection : il falloit un ſecours particulier, & une Providence continuelle : c'eſt Dieu qui a commencé, en vous donnant cette bonne volonté : mais elle ſe laſſeroit & n'atteindroit pas à tous les biens où Dieu vous conduit par la continuité de ſa protection. Courage donc, Madame! vous êtes appellée à une grande ſainteté & à une grande gloire : efforcez-vous d'aſſurer votre vocation & votre élection par une abondance de bonnes œuvres. Vous êtes appellée à un autre Royaume que celui où vous régnez : ne perdez pas de vue le lieu où vous allez, & le Roi qui vous attend : marchez dans le chemin qui vous y conduit. Vos impatiences ne vous nuiront pas : elles vous échappent ſouvent : quand elles ſeroient volontaires, ce qui eſt aiſé, elles ſont lége-

res : & il eſt de l'homme de ne pouvoir faire quelquefois la correction aux ſubalternes ſans en ſentir quelque mouvement. Il faut bien que vous parliez à vos femmes, & que vous grondiez même celles qui vous ſervent mal : quand il y a quelque choſe de trop fort, un retour humble vers Dieu, une parole plus douce guérit aiſément cette foibleſſe : vous ne ceſſez pas d'aimer ceux que vous grondez ; cette charité eſt un grand préſervatif.

Prenez vos commodités dans la priere : Dieu le veut bien, puiſqu'il vous rend infirme : il faut vous préſenter en eſprit au Trône de Dieu, & de ſa miſéricorde avec confiance & avec amour : c'eſt-là la poſture religieuſe d'une ame fidelle. Les bonnes œuvres de votre état ſont différentes de celles des autres : vous les pouvez faire étant infirme : une parole de ſageſſe ſuffit quelquefois pour l'Égliſe, pour l'Etat, pour la correction des mauvaiſes mœurs & des ſcandales Il faut le faire ſagement : mais la ſageſſe de l'Evangile eſt ſouvent fort oppoſée à celle du monde : elle prend les moyens doux, humbles : elle évite les contre-temps : elle donne peu pour avoir beaucoup : elle eſt patiente, mais elle eſt courageuſe, & tend par-là efficacement au but. Je ſuis

honteux, en vérité, Madame, de vous écrire ceci : car je me ſens affoibli par les contradictions. Je comprends que l'amour de la vérité doit faire prendre les moyens de l'inſinuer : quiconque aime le bien doit aimer à étudier les moyens d'y réuſſir, la paix, la concorde, la patience, la douceur : mais auſſi il faut quelquefois du courage pour ſacrifier la douceur de cette paix & de cette concorde au bien même. La maxime des Saints eſt certaine, qu'il vaut mieux qu'il arrive des ſcandales que de laiſſer la vérité en péril. Que nous ſerons heureux, quand nous ſerons dans l'état parfait ! nous ne voyons à préſent qu'à travers un nuage ; mais nous verrons alors à découvert : nous connoiſſons aujourd'hui imparfaitement ; mais alors nous connoîtrons, comme nous ſommes connus. Il faut pourtant marcher à cette lumiere obſcure qui nous eſt donnée, & nous contenter de ſuivre les regles. Quand je penſe à ce que vous êtes, Madame, je ne puis m'empêcher de vous appliquer les paroles de l'Apocalypſe : *Nous ſommes devenus un ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes.* Songez que Dieu a les yeux ſur vous, & que votre capital eſt de lui plaire. Vous devez réjouir les Anges, &

édifier les hommes malins & corrompus qui vous environnent, & consoler les gens de bien qui sont autour de vous: vous les fortifierez par votre ferveur, & par votre courage. Vous devez plaire à Dieu, au-dedans par la pureté de votre intention, & par l'ardeur de votre sincere piété : & vous devez luire au-dehors par vos bonnes œuvres, comme un astre au milieu d'une nation corrompue. Dieu ne vous a mise où vous êtes, que pour y faire glorifier son Nom : vous y devez être *la lumiere du monde, & le sel de la terre ;* c'est-à-dire, que votre vertu doit y être non-seulement sincere, intérieure, profondément enracinée en votre ame, mais encore éclatante, incorruptible. Si c'est à moi à vous demander compte de votre administration au nom du grand Pere de famille, je vous déclare que je ne vous demanderai rien moins qu'une abondante justice, une vertu édifiante, une foi courageuse, robuste, qui soutienne les foibles, & qui produise dans les autres une telle espérance des biens du Ciel, qu'on soit porté par votre exemple à mépriser ceux de la terre. C'est à vous à montrer à ces Courtisans, pleins de convoitises, le bonheur inestimable d'une charité patiente, douce, bienfaisan-

te, ſans envie, ſans agitation, ſans intérêt, ſans aigreur, ſans faux empreſſement, ſans mauvais ſoupçons, ſans joie maligne. O! que vous avez beſoin d'être fidele à vos anciennes pratiques, prieres, lectures, examens, préſence de Dieu, ſacrifice de la Meſſe, autant que les occupations dont Dieu vous a chargée, vous le permettent! Que vous devez être fidelle aux bonnes œuvres de votre état! que ſera-ce, ſi Dieu vous juge ſur cette regle : *Qu'avez-vous pu faire à ma vigne, & qu'avez-vous fait?*

Quelle reconnoiſſance ne devez-vous pas à Dieu de vous avoir fait digne d'un tel miniſtere! quelle marque de confiance & de prédilection! Dieu met entre vos mains les intérêts de l'Egliſe, de l'Etat, le ſalut d'un grand Roi qui tient à tout, celui des Princes qui doivent régner après lui, & une infinité d'autres œuvres importantes : le Roi ne vous traite pas ſeulement comme ſa premiere ſujette, mais comme ſon amie, ſa confidente, & ſon épouſe, puiſqu'il vous confie les choſes les plus précieuſes de ſon Royaume..... *Fille de Sion! réjouiſſez-vous, ſoyez ravie au Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le Docteur de la juſtice.*

Béniſſez le Seigneur qui a fait pour

vous tant de choſes admirables. Si vous doutiez des victoires que l'obéiſſance vous a fait remporter, vous ſeriez ingrate au don de Dieu. Tenez-vous, Madame, ſous le joug de l'obéiſſance : vous la devez au Roi : vous la devez aux Miniſtres de J. C. auxquels la Providence vous a ſoumiſe : au premier, comme à votre Seigneur & Maître ; aux autres, comme à vos guides, & aux Envoyés de Dieu qui tiennent ſa place pour vous conduire aux chemin du Ciel. Quand ils vous parlent au nom de J. C., ſi vous les écoutez, vous écoutez J. C. : ſi vous leur obéiſſez, vous obéiſſez à J. C. Quand je vous exhorte à cette vertu, je ſais que je parle ſelon votre cœur, & je n'ignore pas que c'eſt-là toujours votre attrait. Dieu, voulant vous faire mere d'une grande communauté, vous a fait goûter & ſentir les tréſors immenſes de l'obéiſſance, afin que vous fuſſiez en état de la recommander plus fortement à vos filles, & que vous en fiſſiez comme le fondement de votre inſtitut. Soyez donc toujours une fille obéiſſante, vous que la Providence a fait comme la mere & la maîtreſſe des autres. Tant que vous ſerez ſincere à dire toutes vos peines, elles ſe tourneront à la fin à votre profit : c'eſt ce qui fait que

je ne ſuis point embarraſſé ſur vous, lors même que je vous vois triſte & embarraſſée : car je ſuis toujours ſûr que le fond ne change pas : vous avez été un moment triſte & découragée, mais je ne crains point que vous échappiez à l'obéiſſance : il me ſemble que Notre-Seigneur vous a liée, & que vous ne pouvez plus aller ailleurs. Je ſens en vous une ſi grande docilité, que vos petites peines & triſteſſes ne la ſauroient affoiblir : je ne crains pas que vous me déſobéiſſez, tant que je ne vous demanderai rien que pour votre ſalut : je ne veux pourtant pas abuſer de mon pouvoir ; je ſerai plus réſervé : je vous demande auſſi, Madame, de ne me plus épargner dans vos beſoins. *Paul Cephas eſt à vous, vous êtes à J. C., & par J. C. à Dieu.* Je voudrois que vous connuſſiez à quel point je deſirerois me ſacrifier pour votre ſalut, & combien tous vos intérêts, petits & grands, me ſont chers devant N. S. Allez donc avec un nouveau courage & de nouvelles forces travailler à la vigne du Seigneur qui vous eſt confiée : donnez-vous toutes aux peines, aux fatigues, aux embarras de votre état. Non-ſeulement votre ame eſt votre vigne ; mais le Roi eſt votre vigne : la paix de l'E-

tat eſt votre vigne : l'intérêt de l'Egliſe eſt votre vigne : la France eſt une vigne : St. Cyr eſt une vigne : allez donc avec courage *porter le poids du jour & de la chaleur* : le Maître de la vigne vous promet une récompenſe. Je vous enverrai un de ces jours, Madame, l'inſtruction que vous demandez ſur la Confeſſion. Plus vous purifierez votre ame, plus vous concevrez de douleur des fautes journalieres que votre fragilité & la contagion du monde vous feront commettre comme malgré vous : vous gémirez de vous voir encore ſi ſenſible & ſi attachée à la terre, ſi peu maîtreſſe de votre vivacité & de vos paſſions, ſi aiſée à vous laiſſer entraîner par les objets ſenſibles, ſi ſouvent amuſée par des imaginations, ſi diſſipée dans vos prieres, ſi dure dans la réception des Sacrements, trop orgueilleuſe dans la proſpérité, trop abattue dans l'adverſité, bien féconde en pieuſes réſolutions, pas aſſez courageuſe quand il en faut venir aux effets.

Après avoir humblement confeſſé de ſemblables fautes, quoiqu'avec une douleur qui ne vous paroît pas encore aſſez parfaite, comme je ſuppoſe qu'il n'y aura jamais en tout cela, rien d'important ou de pleinement volontaire, ajoutez quel-

que choſe de la vie paſſée dont vous ayez une véritable contrition ; ce qui ſera la matiere du Sacrement : vous verrez que votre contrition croiſſant s'étendra à la fin ſur les moindres choſes, & que vous vous trouverez bientôt dans l'état de Ste. Paule, qui, au rapport de St. Jérôme, verſoit tant de larmes ſur les moindres fautes qu'elle avoit faites, qu'on l'eût crue coupable des plus grands crimes : quand il l'avertiſſoit de ne pas ſe livrer ainſi à la douleur & aux larmes, elle lui répondoit : » Il faut réparer les » ris immodérés de ma vie paſſée par des » larmes abondantes ; il faut expier les » joies exceſſives du temps paſſé par des » afflictions ſenſibles ; il faut détruire ce » viſage que j'ai pris tant de plaiſir » à parer contre le commandement de » Dieu. " Uſez ſobrement, Madame, de ce que je vous écris ici : que cela ſerve à exciter la tendreſſe de votre contrition & de votre amour ; mais nullement à aller au-delà des choſes dont nous ſommes convenus. Quand il me paroîtra que Dieu demandera de vous de plus grandes auſtérités, je vous le dirai tout ſimplement comme à un enfant de grace dont Dieu me charge. Il n'eſt pas temps de détruire votre ſanté : conſervez-la pour

la gloire de Dieu & pour le ſalut de de celui à qui il vous a donnée.

LETTRE XLVII.

Sur l'état & les ſentiments de la dirigée.

IL faut bien, Madame, que votre état ſoit de Dieu; car il y a tous les jours un étrange combat à ſoutenir, & il vous y protege & fortifie viſiblement. Vous êtes au milieu d'hommes & de femmes qui ne ſongent qu'à la vie préſente : & votre cœur n'eſt porté que vers les choſes du Ciel, juſqu'à demander ſouvent de mourir. Les pécheurs vous environnent, & les meilleurs hommes qui vous appochent, ſont pleins d'imperfections. Vous voudriez ſouvent de tout votre cœur être attachée à Dieu intimement, & devenir un même eſprit avec lui : & vous êtes tiraillée de toutes parts; & le bien même que Dieu vous donne en partage, vous refuſe cette douce conſolation, & vous expoſe à mille diſtractions. Vous voudriez que J. C. vécût en vous : & les objets de la Cour excitent ſouvent en vous votre propre vivacité, & ralentiſſent cette vie de Dieu. Vous

voudriez ſervir l'Egliſe & l'Etat : & vous trouvez des obſtacles qui paroiſſent invincibles. Vous aimez quelqu'un que vous devez aimer, & il devient ſouvent votre plus rude croix, & vos ſentiments ſont toujours différents.... Vous êtes dans un âge & d'une ſanté où le repos vous conviendroit, & vous avez toujours à agir : vous êtes infirme & ſouvent malade, & vous avez à faire ce que vous faiſiez il y a vingt ans. Vous êtes à la place des Reines, & vous n'avez pas la liberté d'une petite bourgeoiſe.

Je vous avouerai, Madame, que vous m'êtes une preuve bien ſenſible de la ſinguliere providence de Dieu ſur les hommes & ſur les juſtes dans les Etats les plus difficiles de la vie Chrétienne. Tâchez de poſſéder votre ame par la patience : partagez ce que vous pouvez remettre : ce qu'on fait pour Dieu doit être fait ſans trouble : Dieu eſt le Dieu de paix, & il ne demande pas que nous faſſions tout à la fois : au contraire, il nous dit par ſon Apôtre : *Que tout ſe faſſe parmi vous avec ordre.*

Le bien de l'Egliſe, de l'Etat, le ſalut du Roi, celui de la Princeſſe que la Providence vous a livrés, celui des autres Princes que vous ſeule pouvez ramener

mener à la piété, voilà votre tâche, voilà les œuvres que Dieu vous a préparées, & dans leſquelles il veut que vous marchiez : on ne vous demande pas le ſuccès, mais le ſoin. Les contre-temps, les mécomptes paſſés ne doivent pas vous rebuter : ſi vous pouvez, prenez mieux votre temps : ſi vous vous êtes trompée en quelques points, profitez de votre expérience. Les obſcurités de la vie ne doivent pas décourager, & réduire à l'inaction les ames que Dieu appelle à de grandes œuvres : il faut demander la lumiere, & la ſuivre quand elle paroît. Je ſuis ravi que Dieu vous faſſe connoître les mouvements ſecrets de votre cœur : il vous éclaire ſur vos fautes, il ſe montre à vous, & vous enflamme ſouvent de reconnoiſſance, de confiance, & d'amour. Malgré les obſcurités dont vous vous plaignez ſouvent, je vois que l'eſprit de Dieu, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants, *pénetre en vous, juſqu'à la diviſion de la chair & de l'eſprit*, & vous fait connoître les mouvements de l'une & de l'autre. J'ai lu, avec plaiſir, cet endroit de vos redditions d'Octobre. *Je crois pouvoir vous dire, que je n'ai jamais été plus occupée de Dieu, que je le ſuis ; je ſonge toujours à ne le point offen-*

ſer, & je n'en ſuis pas plus contrainte. Vous m'écrivez ailleurs que j'excite ſouvent votre amour-propre par des louanges : que d'un côté, elles vous font voir toute votre foibleſſe que je veux ſoutenir, & de l'autre, votre vanité par le goût que vous y prenez, & que vous renvoyez le tout à Dieu. Demeurez en paix, pourvu que je ſache tout : c'eſt en effet, Madame, tout ce que vous avez à faire : ce qui vient de Dieu & qui eſt pour Dieu doit retourner à lui : quand je vous loue, j'excite votre reconnoiſſance & votre ferveur, en vous remettant devant les yeux, ce que vous avez reçu de Dieu, & ce que vous lui devez : le St. Eſprit n'avoit-il pas appris à St. Paul ce qu'il étoit par la grace, & que cette grace n'avoit pas été vuide en lui, mais qu'elle y demeureroit toujours ? Il eſt vrai, Madame, que je ſuis très-content de vous : je vous vois ferme dans la voie du ſalut : vous l'écrivez vous-même, pour me faire connoître tout ce qui ſe paſſe en vous. *J'aime Dieu de tout mon cœur*, me dites-vous quelquefois, *je n'aime que lui* : & dans un autre endroit : *Je me trouve plus de bonne volonté que jamais, & toujours dans la ferveur ; je perſiſte dans cette bonne volonté, quoique ſans goût ſenſible ; mais le tirail-*

lement de ma place, ma mauvaiſe ſanté, & la multitude des diſtractions, me font bien manquer des prieres & des communions..... Je vois votre cœur, toujours en la préſence de Dieu, & un grand ſoin de purifier votre intention dans ce que vous faites. Soyez libre, ſoyez en paix, demeurez ferme & inébranlable dans la profeſſion de votre eſpérance : car *celui qui a promis eſt fidele.* J'ai bien envie de le voir, de le bénir, de le louer éternellement avec vous.

LETTRE XLVIII.

Sur St. Cyr & ſur la Cour.

UNe mere écoute ſes enfants : il eſt naturel qu'ils aillent à elle : votre Supérieure n'en ſera pas jalouſe : vous les lui renverrez, pour les choſes ordinaires : je ſais combien vous voulez qu'elles lui ſoient ſoumiſes. Quand l'intérêt ou des vues humaines les conduiront à vous, vous les recevrez en les inſtruiſant ſimplement avec la ſageſſe & la piété que Dieu vous a donnée. N'êtes-vous pas chargée d'une véritable miſſion ? ne voulez-vous pas en remplir les devoirs ? n'eſt-

il pas à desirer que vos filles renferment la conduite de leur ame dans le confessionnal, & tout le reste dans le sein des Supérieurs du dedans? ne savez-vous pas que l'Eglise vous a chargée de cette maison, aussi-bien que le Roi son fondateur, & que vous avez un pouvoir spirituel de fortifier les foibles, de consoler les pusillanimes, de corriger les inquietes, & d'exercer avec bonté & avec patience un ministere de salut envers toutes? Allez avec confiance: Dieu sera avec vous: vous n'irez point seul en Paradis: & vous direz à Dieu: *Me voici, Seigneur, avec les enfants que vous m'avez donnés.* La seule réserve que j'établis, Madame, s'il vous plaît pour toujours, dans l'exercice de vos fonctions à St. Cyr, c'est que vous ne fassiez point aujourd'hui, aux dépens de votre santé, ce que vous pouvez faire également bien un autre jour de la semaine, ou du mois que vous sachiez renvoyer vos filles avec un mot, & qu'enfin vous vous ménagiez pour ceux à qui vous vous devez. Les impressions que vous jettez dans l'esprit du Roi en faveur de l'Eglise, vous donneront part à tout le bien qui se fera. Je compterois pour peu les affections que la grace excite en vous, si je ne voyois des œuvres.

Dieu en demande de vous de grandes, de grands ſervices à l'Egliſe, & de grands ſoins des pauvres. Haſardez quelquefois des avis dans les affaires importantes : & abſtenez-vous-en dans les petites par l'incertitude du ſuccès : repréſentez avez force les inconvénients des mauvais conſeils. N'autoriſez jamais ces ſenſualités, ce luxe, cette molleſſe qui regnent où vous êtes : c'eſt à vous, Madame, à réformer le monde : ne vous conformez donc jamais à lui par une lâche condeſcendance : mais fuyez les ſingularités. Vos commodités ſont la ſuite de votre place, & non l'effet de vos recherches : comment pourriez-vous quitter les unes ſans l'autre ? ne vous en troublez pas : votre cœur n'eſt point dans ces choſes : uſez-en ſelon les beſoins de votre ſanté. Continuez à dire à Dieu : *Vous ſavez, Seigneur, que mon cœur n'eſt point dans la vanité, ni dans les ſuperfluités de l'état où vous m'avez miſe.* Mortifiez quelquefois un peu votre vue, une autre fois votre goût : mettez un moment votre corps en quelque contrainte, ſelon que la grace vous l'inſpirera, ſans ſcrupule, ſans embarras, & ſans ſuite. Ne craignez point, Madame, de répéter nos anciennes plaintes : je ne craindrai point de vous redire ce que vous avez

déja entendu, non pour vous apprendre quelque choſe de nouveau, mais pour vous exciter de plus en plus : l'Egliſe nous redit toutes les années ce que nous avons appris les années précédentes, pour nous remettre dans les ſentiments qui s'effacent par le malheur de notre fragilité.

Ne vous mirez jamais dans vos perfections, pour vous complaire en vous-même, & pour vous préférer aux autres : quel progrès que Dieu accorde à votre piété, ayez toujours une charité patiente & compatiſſante pour les autres : ſoyez bien éloignée de ces Saints & de ces Saintes qui ſe préferent en ſecret à toute la terre, qui ſe piquent de ſavoir les ſecrets de la vie ſpirituelle, & qui croyent qu'on ne peut s'écarter de leur conduite ſans s'égarer : quand ces perſonnes auroient converſé avec les Anges, & ſeroient arrivées au plus haut degré de la contemplation, je ne vous ſouhaiterois point leur prétendue ſainteté : *Je ne veux point de conſolation*, dit Thomas à Kempis, *qui ôte la componction.*

LETTRE XLIX.

Sur la douleur.

ON me dit hier au ſoir, Madame, que vous ſouffriez beaucoup d'un mal de dents : Dieu ſoit béni ! il afflige ce qu'il aime : la douleur eſt le partage de ſes enfants chéris, & je me réjouis de ce que vous êtes du nombre : ils ont la paix dans la douleur, & ſont heureux de ſouffrir, pendant que le monde eſt véritablement malheureux dans la joie. Le temps de la douleur eſt bon pour édifier le Roi, qui n'eſt pas accoutumé à ſouffrir, & qui ſera plus touché de vous voir patiente, que de tous les ſentiments de perfection, en pleine ſanté, qui lui paroîtroient peut-être des raffinements : montrez-lui donc ce que c'eſt que de ſe nourrir de la volonté de Dieu & de l'aimer paiſiblement au milieu des peines : la douleur eſt la meilleure des auſtérités. Si je ne voyois en vous que la crainte des châtiments, ou un amour apparent, tel que celui des gens du ſiecle, qui ne gardent point les Commandements de Dieu, je vous intimiderois, au-lieu de vous con-

ſoler : mais je ne puis douter que vous n'aimiez Dieu par préférence à tout, puiſque vous gardez ſa parole, & que non-ſeulement vous voulez être fidelle à ſes Commandements, mais encore à ſes conſeils. Je vois en vous du courage, de la fermeté, une vraie crainte d'offenſer Dieu. Je vous ſus un ſi bon gré derniérement, de ce que vous conſeillant de réparer le matin le défaut du ſommeil, à cauſe de vos migraines, vous m'objectâtes d'abord vos pénitences de néceſſité! Dieu pourroit-il abandonner une ame qui ne le veut point quitter, quoiqu'il lui en coûte, & qui donneroit ſa vie plutôt que de l'offenſer jamais? je vous l'ai déja dit, & je vous le répete avec plaiſir, (car je vois bien que vous ne vous laſſez point d'en recevoir les aſſurances) il m'a paru une grande prédilection de Dieu ſur vous: j'ai vu le bras du Tout-Puiſſant étendu ſur vous, & je ne doute point que Dieu n'ait ſur vous quelque grand deſſein.

LETTRE L.

Sur le nom de Jeſus.

L'Amitié que vous avez pour le Roi, doit ſe purifier par la douleur : c'eſt peu de n'avoir aucune attache : il faut renoncer à toute conſolation, & ſupporter les choſes les plus humiliantes avec le même courage que les plus heureuſes. Vous ne ſauriez devenir trop petite ſous votre croix : & vous n'aurez jamais tant de liberté, d'autorité, & d'efficace dans vos paroles, que lorſque vous ſerez bien humiliée, & petite par le renoncement à toute votre ſenſibilité : il faut devenir pauvre & foible ſelon le monde, pour mourir à ſa propre force & pour être revêtu de celle de Dieu, qui eſt jaloux de ne prendre que le néant pour inſtrument de ſes ouvrages, & qui choiſit les choſes les plus foibles, comme dit St. Paul, pour confondre les plus fortes. Si la pratique qu'on vous a donnée de vous contraindre dans la converſation, tend à éviter le mal où l'on a connu que vous tombiez pas trop de liberté, elle vous devient néceſſaire : ſi c'eſt comme un

moyen de plus grande perfection qu'on vous a cru propre, nous verrons enſemble, Madame, comme vous vous en trouverez pour vous, & pour les autres : car votre état & votre perfection n'eſt pas l'état & la perfection d'un ſolitaire : & il faut bien ſe donner de garde, dit St. Bernard, ou de donner aux autres ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir pour nous ce que nous ayons reçu pour les autres. Pourquoi dites-vous, que vous n'avancez point du tout? Ne reconnoiſſez-vous pas que toute chair eſt comme l'herbe, qu'elle tombe & ſe ſeche le ſoir? ne voulez-vous pas de tout votre cœur, que Dieu ſeul ſoit glorifié en vous, par vous, & aux dépens de vous? O que cette vertu eſt rare dans le ſiecle où nous ſommes! l'on ne voit qu'amour-propre & cupidité. Aimez, je vous le dirois toujours, ſi je pouvois ; car tout eſt compris en ce grand mot, aimez, aimez ſouverainement Jeſus notre aimable Sauveur, qui ne s'eſt fait homme & Sauveur que pour ſe faire aimer de nous, & nous faire aimer Dieu par lui. Tout eſt ſec & inſipide ſans lui, ſelon St. Bernard : *Un livre n'a point de goût pour moi*, dit ce Pere, *ſi je ne trouve le nom de Jeſus ; une conférence ne me*

ſatisfait point, ſi l'on n'y parle de Jeſus. Jeſus eſt une mélodie aux oreilles, du miel en la bouche, un chant d'allégreſſe au cœur. Devant ce Nom ſalutaire, qui a jamais perſiſté dans ſon endurciſſement, ou dans ſa pareſſe, ou dans ſa langueur ? Qui, étant ſaiſi de frayeur dans un péril éminent, n'a pas reçu de la force & du courage ? Qui, étant flottant & irréſolu, n'a pas été déterminé par la clarté & la lumiere que l'invocation de ce Nom porte dans l'ame ? Qui, dans l'adverſité, dans la défiance, n'a pas repris une nouvelle vigueur au ſeul ſon de ce Nom ſecourable ? Il n'eſt rien de plus propre à écraſer l'impétuoſité de l'orgueil, de la colere, & à bannir tous les mauvais deſirs : car quand je nomme Jeſus, je me repréſente un homme doux & humble de cœur, bon, ſobre, patient, chaſte, doux, plein de miſéricorde, enfin, orné de toutes les vertus : je conçois toutes choſes en celui qui me tient lieu de toutes choſes.

Il me ſemble que vous l'aimez : car vous êtes ravie de le recevoir : vous ſerez véritablement hors de vous-même, quand vous le verrez face à face, & que vous en jouirez purement. A quoi pen-

ſons-nous, ſi nous ne penſons à ce ſouverain bonheur ?

LETTRE LI.

Sur la ſouffrance.

MAlgré les afflictions qui vous accablent, j'ai cru juſqu'ici me devoir renfermer dans des deſirs & des prieres. Je ne puis plus m'empêcher de vous dire, Madame, que ſi d'un côté je vous ai plaint dans votre double ſouffrance, j'ai penſé de l'autre que Dieu, vous réduiſant à lui tout ſeul pour vous conſoler, il vous feroit trouver en lui tout le ſoutien & toute la force que vous ne pouviez tirer de la part des hommes. On eſt, en vérité, bien heureux, quand Dieu nous eſt toutes choſes : c'étoit le bonheur de St. François, que vous aimez tant, quand il diſoit : *Mon Dieu eſt mon tout.* C'eſt déja un grand bonheur, ſelon l'Evangile, qui eſt une regle infaillible, de paſſer par les afflictions, qui ſont le partage des juſtes : c'en eſt un plus grand de croire bien ſincérement qu'on eſt vraiment heureux quand on pleure avec J. C., & qu'on porte avec lui ſa Croix :

mais le plus grand de tous, eſt de ſouffrir ſans autre conſolation que celle du Ciel, & dans la préparation d'eſprit, & d'en demeurer encore privé, s'il plaît à Dieu de nous l'ôter.

Il eſt d'une haute vertu & d'un grand mérite de ne rien laiſſer échapper de ſes triſteſſes, par des manieres chagrines, qui puiſſent affliger le prochain : ainſi on peut être à la fois plein d'amertume pour ſoi-même, & remplie de douceur pour les autres : & l'on trouve le moyen d'être tout enſemble crucifié au-dedans de ſoi, ſans être, pour ainſi dire, crucifiant à l'égard de perſonne.

Que perſonne ne ſoit attriſté de vos paroles & de vos airs : ſi vous n'en êtes pas encore-là, vous deſirez du moins d'y parvenir, & vous y parviendrez, puiſque vous reconnoiſſez humblement que vous en êtes bien éloignée, & que vous gémiſſez en ſecret de n'y être pas parvenue. Pour y arriver, je ne ſerois pas d'avis que vous priſſiez la réſolution de vous faire toute la violence dont vous êtes capable : mais je voudrois que, de temps en temps, vous repréſentaſſiez doucement à Dieu dans le fond de votre cœur votre foibleſſe naturelle. Ne faites point difficulté, Madame, dans les moments

que vous avez à vous, de vous enfermer ſeule, non-ſeulement pour y reſpirer un peu de la contrainte que vous avez ailleurs, mais même pour y répandre avec plus de liberté quelques larmes aux pieds de N. S. dans votre petit Oratoire. Il y a ſouvent de l'orgueil & de l'eſprit philoſophe à vouloir être trop ferme: il eſt quelquefois plus humble de ſe permettre d'être foible: & c'étoit-là la pratique de David, de répandre ſon cœur devant Dieu dans la priere, de lui expoſer ſa ſouffrance, & de pleurer comme un enfant devant ſon pere. Après ce petit affoibliſſement volontaire, dont J. C. même nous a donné l'exemple, dans le jardin & ſur la croix, repréſentez au Pere éternel l'extrémité de vos maux, & relevez-vous avec un nouveau courage, pour aller au-devant de ceux qui vous attendent par-tout, & qui vous ſont néceſſaires pour empêcher que le monde ne vous gâte.

LETTRE LII.

Sur les découragements de la dirigée.

JE ſuis accablée de ſoins, de peines, & d'affaires temporelles : je ſuis inveſtie de tout ce qui me déplait, & de tout ce à quoi je ne ſuis pas propre. Quand ma converſation ſera-t-elle dans le Ciel? je ne communie que par obéiſſance : je n'acquiers aucune vertu : je ne me fais aucune violence pour l'amour de Dieu, & je ne connois point l'union avec lui. La priere m'ennuye : je ne ſais ni la continuer ni la reprendre. Sous prétexte d'obéiſſance, je ſuis toujours occupée de ma ſanté : j'ai une continuelle application à éviter ce qui pourroit me laſſer & m'incommoder : mon eſprit ne peut ſe ſoumettre à la contrainte des exercices de piété : je médite mal : en un mot, je ne puis comprendre ſur quoi eſt fondé l'eſpérance que j'ai de mon ſalut. Cependant je prie continuellement, ſi gémir devant Dieu eſt une priere : du reſte, je ſuis comme hébétée par l'accablement de mes peines & de ma triſteſſe.

Voilà, Madame, ce que vous m'écrivez : je voulois y répondre à loiſir : mais

j'ai eu tant d'affaires depuis ce temps-là, que je ne ſais ſi j'aurois le courage de travailler à votre guériſon, ſuppoſé que vous fuſſiez auſſi malade que vous l'expoſez. Mon état me fait mieux comprendre le vôtre : je n'ai que des affaires ſpirituelles : & par leur multitude & le commerce où elles m'engagent, elles me rendent temporel & diſſipé : mais je ſais les graces que Dieu vous fait, & je ne crains point de vous encourager à une plus ferme confiance que jamais. L'eſpérance de votre ſalut eſt bien fondée : elle eſt fondée ſur une miſéricorde ſinguliere de N. S. J. C. ſur vous, à laquelle je vous vois correſpondre, depuis bien des années, avec un nouvel accroiſſement de bonne volonté & de ferveur : il n'y auroit à craindre pour vous que le découragement & l'infidélité : & je vois que ceſt-là tout ce que vous craignez ſouverainement vous-même! les premieres approches du relâchement vous allarment. Si vous ceſſiez d'être dans ces diſpoſitions, je ceſſerois d'eſpérer ſi fort pour vous, & votre confiance me paroîtroit haſardée. Craignez votre foibleſſe, mais eſpérez davantage au ſecours d'en-haut. St. Grégoire remarque que la conduite ordinaire de Dieu ſur les juſtes, eſt de leur laiſſer quelques

imperfections, afin qu'au milieu de l'éclat des vertus, qui les rend l'édification de tout le monde, l'ennui que leur cauſent ces imperfections, les tienne dans l'abaiſſement, & que les difficultés qu'ils éprouvent à réſiſter au mal, en de petites occaſions, leur apprennent à ne ſe point enorgueillir de la victoire qu'ils remportent dans les grandes. Si votre cœur ne converſoit pas dans le Ciel, vous prendriez plus de plaiſir aux converſations de la terre. Il eſt très-bon de communier par obéiſſance, même ſans attrait ſenſible. Quand on eſt dans les diſpoſitions où vous êtes, il ne dépend pas de vous de le faire toujours avec goût: je ſais que vous faites de grandes violences pour Dieu: mais il n'eſt pas à propos que vous ſoyez dans une continuelle contrainte.

Vous devez, ſans aucun ſcrupule, vous occuper de votre ſanté: elle n'eſt pas à vous, & vous en rendrez compte à Iſraël; à qui elle appartient.

C'eſt à J. C. que vous devez le pur amour qui vous domine, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, cette ſcience de la foi qui vous éleve au-deſſus des ſages du ſiecle, cette crainte filiale, qui vous donne tant d'horreur du péché, cette

eſpérance dont vous cherchez le fondement : c'eſt le partage des ames qui deſirent J. C. avec ardeur, & qui ſe conſacrent entiérement à lui : *Paſſez à moi, vous tous qui me deſirez ardemment.* O bonheur ineſtimable ! vous l'avez cherché avec ardeur, vous l'avez trouvé : vous vous êtes portée vers ce Dieu des vertus & de toute conſolation : vous n'êtes plus à vous, vous êtes à J. C. ſans réſerve & ſans retour, par la préparation de votre cœur : vous avez déja quitté le monde, quoique vous ſoyez encore au milieu du monde ; vous avez paſſé dans le monde nouveau de la grace & de la ſainteté, où l'on trouve J. C., où l'on reçoit les biens de J. C., où l'on goûte J. C. & ſes délices. Il eſt vrai que vous deſirez encore, que vous cherchez encore, que vous êtes encore plus affamée, plus altérée qu'auparavant : je vois par toutes vos redditions, où vous m'expoſez l'état de votre intérieur ; je vois, dis-je, que vous gémiſſez toujours de n'être pas aſſez unie à Dieu, & que vous aſpirez à une plus grande perfection : ce ſont-là les marques du ſalut ; voilà le caractere de ceux que Dieu aime : *Ceux qui me mangent auront encore faim, & ceux qui me boivent auront encore ſoif.*

Les perſonnes, qui ont quelque expérience de la conduite de Dieu à l'égard des bonnes ames, ne trouveront rien de nouveau ni d'extraordinaire dans vos viciſſitudes de tiédeur & de ferveur ; car on a vu de tout temps cette alternative de paix & de trouble dans les plus grands Saints : de-là vient qu'un d'eux diſoit dans ſon abondance : *Je ne ſerai jamais ébranlé* ; & il ajoute auſſi-tôt : *Vous avez détourné votre viſage de moi, & je ſuis tombé dans le trouble. Le ſoir*, dit le même David : *nous ſerons dans les larmes, & le matin dans la joie.*

Après vous avoir fait obſerver ce que J. C. eſt pour vous, voyons ce que vous devez être pour lui. L'Epître du Dimanche de cette Octave vous l'apprend en peu de mots ; 1°. *Celui qui m'écoute ne ſera pas confondu.* 2°. *Ceux qui agiſſent en moi ne pécheront pas.* 3°. *Ceux qui apprennent aux autres à me connoître, auront la vie éternelle.*

Voilà ce que vous devez faire pour plaire à J. C., & la récompenſe de votre fidélité. 1°. Il faut écouter avec une ſouveraine ſoumiſſion cette Sageſſe incarnée, qui eſt pour vous l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie. Marie-Magdeleine étoit aux pieds de Jeſus, & l'écoutoit :

la ſainte Vierge, dit l'Evangile, *conſervoit toutes ſes paroles* : heureux moments dans leſquels Dieu parle à notre cœur! quand il ſe tait, il faut nous rappeller ce qu'il nous a dit. Quel beſoin n'avez-vous pas de recourir aux conſeils de la ſageſſe dans l'état où elle vous à miſe, & dans le temps où nous ſommes ?

Elle vous mettra au cœur des paroles de paix pour ſon peuple, des paroles de ſanctification pour les Princes & les Grands de la terre, des paroles de ſageſſe & de vérité pour vous-même : une ſeule de ſes paroles peut vous éclairer pour le reſte de votre vie : *Le Seigneur a parlé une fois, & j'ai entendu ces deux choſes, que la puiſſance eſt à Dieu, & que la miſéricorde eſt à vous, Seigneur, & que vous rendez à chacun ſelon ſes œuvres.*

2°. *Ceux qui agiſſent en moi ne pécheront pas.* Une ame, qui prête l'oreille aux paroles de la Sageſſe, eſt féconde en bonnes œuvres : les bonnes œuvres ſont l'aiman de la charité. Dieu demande de vous les œuvres que vous ſeule pouvez faire : elles vous ſuivront dans l'éternité. La plupart des Chrétiens paſſent leur vie à ne rien faire, ou à faire du mal, ou à faire toute autre choſe que ce qu'ils devroient : graces à Dieu, je vous vois

occupée des œuvres de votre état : vous les faites en Dieu, & pour Dieu : j'en eſpere pour vous une grande récompenſe : je les regarde comme un gage plus certain de votre ſalut, que ſi vous faiſiez des miracles, & que ſi vous prophétiſiez ; parce que l'Evangile m'apprend qu'il y aura des faiſeurs de miracles, & des prophetes qui ſeront rejettés ſur ce qu'il n'ont pas fait la volonté de Dieu.

3°. *Ceux qui apprennent aux autres à me connoître auront la vie éternelle.* Voilà, Madame, un des fondements ſur leſquels l'eſpérance de votre ſalut eſt appuyée : vous avez travaillé à St. Cyr, à la Cour, & ailleurs, à faire connoître & aimer celui de qui vous tenez tout : je ſais mieux qu'un autre que vous ne voulez perdre aucune occaſion de continuer, tant que vous vivrez ; vous aurez la vie éternelle : *ceux qui inſtruiront les autres à la juſtice, ſeront éclatants comme des étoiles dans l'éternité*, dit un Prophete : on ſauve ſon ame en ſauvant les autres, ou du moins en travaillant pour leur ſalut. Dieu vous a formée, comme il forme tous ceux qu'il deſtine aux grandes œuvres : voyez avec une profonde reconnoiſſance, la différence de votre perſonnage à celui de tant de femmes vaines, frivoles, occupées à

la Cour du ſoin de perdre les hommes, & de ſe perdre avec eux, traînant dans le vice une vieilleſſe honteuſe, ambitieuſes juſques ſur les bords du tombeau : vous pouvez bien dire avec un ſaint Roi : *Un meilleur héritage m'eſt échu par le ſort.*

LETTRE LIII.

Sur l'inquiétude dans les affaires.

IL eſt, Madame, une inquiétude criminelle, qui vient d'un défaut de Religion, & d'un amour exceſſif pour les biens de la terre ; une inquiétude que les paſſions du ſiecle excitent dans les mondains. Je ne la touche ici en paſſant, que pour bénir Dieu de vous en avoir préſervée : cette inquiétude eſt très-mortelle dans ſon principe & dans ſes effets. Les hommes ſans foi s'abandonnent plus ou moins, ſelon les divers événements de la vie, à la triſteſſe, au murmure contre la Providence, à la vengeance, à toutes ſortes d'injuſtices : ils attribuent leur diſgrace aux cauſes qui en ſont les plus innocentes : leur langue n'épargne perſonne ſur la terre : & elle profere des blaſphêmes contre le Ciel : leur politi-

que, pouſſée à bout, s'épuiſe inutilement en nouveaux projets, qui enfantent de nouveaux tourments. Ce mot de J. C. : *Un ſeul de vos cheveux ne tombera pas ſans l'ordre de votre Pere Céleſte*, leur paroît une folie, un problême : il ne faut pas s'étonner, ſi leur fauſſe ſageſſe, qui oſe s'élever contre Dieu, ſe trouve engloutie dans les flots de l'adverſité.

Vous êtes, Madame, bien loin de ce triſte état. Les *enfants de lumiere* n'ont rien de commun *avec des enfants de ténebres* : mais il y a une autre inquiétude pour les beſoins de la vie préſente : quoique ſon objet ſoit permis, elle doit cependant être ſubordonnée aux ſoins du ſalut, & modérée par la confiance en Dieu, ſuivant cette parole de l'Evangile : *Ne vous mettez point en peine des néceſſités de la vie : car votre Pere Céleſte ſait de quoi vous avez beſoin.* Il eſt encore une autre inquiétude, qui a un très-bon objet ; telle étoit celle de Marthe, laquelle s'empreſſoit un peu trop : elle craignoit de ne pas aſſez bien régaler N. S. : elle ne penſoit pas aſſez au repas ſpirituel que J. C. vouloit donner à ſon ame : & ce repas occupoit ſa ſœur Marie toute entiere. Le ſoin de Marthe étoit bon : ſon ſeul défaut étoit d'être trop occupée

de l'acceſſoire, & de négliger le principal.

Telle eſt, Madame, votre inquiétude: elle a pour objet la charité même, le bien de l'Etat, le ſalut du Roi, ſon repos, ſa ſanté, la paix, le ſoulagement des peuples: Dieu vous garde de l'indifférence pour de tels objets! j'aimerois mieux vous abſoudre pour toujours de vos ſollicitudes, que de vous permettre une telle indolence. Je connois votre ſoumiſſion à Dieu au milieu de vos ſenſibilités, & que c'eſt le ſeul Roi qui regne dans votre cœur, même dans vos plus grandes agitations. Il y a néanmoins du défaut dans cette inquiétude, qui vous abat, qui trouble votre repos, & qui nuit à votre ſanté: mais il faut avouer que ſouvent vous n'en êtes pas entiérement la maîtreſſe: ces mouvements ſont naturels, ils ne laiſſent pas d'exciter de grands troubles dans la partie inférieure. St. Paul ſe plaignoit qu'il n'en étoit pas totalement le maître.

Une marque que ces mouvements ne ſont pas volontaires, c'eſt qu'on ne les approuve pas, & qu'on veut ſe ſoumettre à Dieu, aux dépens de toutes ſes répugnances: ainſi raiſonne l'Apôtre: *Je n'approuve point ce que je fais: ainſi ce n'eſt*

n'eſt plus moi qui fais cela : mais c'eſt la concupiſcence. Voilà tout le myſtere dont vous m'avez demandé l'éclairciſſement : vos répugnances ſont involontaires, & dans l'homme du dehors, qui eſt très-déraiſonnable ; & que vous ne gouvernez pas abſolument comme vous voulez : elles ne ſont pas dans l'homme intérieur & véritable, que je ſais être abſolument & aveuglément dévoué à l'ordre de Dieu. Quelle conſolation, Madame, d'être en J. C., & d'y être ſolidement établie & enracinée ! ces combats ſe tournent en mérite : on ſouffre, on s'humilie, on ſe purifie, on aime plus fortement : car les combats fortifient celles qui peuvent dire, comme l'épouſe : *Mon bien-aimé eſt à moi : & je ſuis à lui.* Il faut que vous ſoyez humble, plus charitable, plus zélée, plus patiente, & plus unie à Dieu, par le fond de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel eſt, Madame, votre appui, votre eſpoir, votre conſolation, votre deſir ? n'eſt-ce pas Dieu, le Dieu de votre cœur, celui qui ſera votre partage pour toujours ? où pouvez-vous être bien ſans lui ? où pouvez-vous être mal avec lui ? il eſt à St. Cyr, au milieu de ſes épouſes, avec une bonté par-

ticuliere : mais il eſt à la Cour, à Fontainebleau, & en tous lieux, plein d'une miſéricorde ſans limites pour ceux qui l'aiment. Ce qui vous reſte de vie doit être tout à lui : il aura ſoin de votre mort. Un grand ſerviteur de Dieu que vous connoiſſez bien, (St. François de Sales) diſoit à Dieu : » Quand je jette » les yeux hors de vous, je n'y découvre rien de ſolide : je n'y vois ni amitié qui me puiſſe ſervir, ni puiſſance » capable de me ſoutenir, ni conſeil qui » me puiſſe aider : je n'y trouve ni livre, ni diſcours qui me conſole, ni » or, ni argent qui me délivre de mes » peines, ni retraite qui m'aſſure & qui » me défende : il faut que vous-même, » ô mon Dieu ! daignez me ſecourir, comme étant le ſeul qui puiſſiez me conſoler, m'inſtruire & me défendre ".

Portez courageuſement les tribulations du Roi & de l'Etat : notre ſageſſe eſt bien courte dans les adverſités. Si Dieu, qui abaiſſe & qui releve à ſon gré, ne nous ſecouroit particuliérement, notre politique ſeroit à bout ; & pour parler le langage de l'Ecriture, *la prudence des prudents ſeroit engloutie dans les flots de notre tribulation :* mais il faut eſpérer au Seigneur qui ſoutient, & non en la créature

qui tombe, & jetter ſouvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, & ne nous point attacher à celui qui paſſe : *O ſainte Sion!* s'écrie St. Auguſtin, *où tout ſubſiſte & rien ne change.* Faites, Madame, ce que votre place demande, pour conſoler les affligés, & pour redreſſer les politiques, en leur apprenant à ne pas tenter Dieu, à eſpérer en lui, à faire ce que la néceſſité requiert, & non ce que l'orgueil ou la précipitation ſuggerent; conſolez-vous vous-même des afflictions qui naiſſent du mauvais état des affaires publiques. C'eſt principalement dans l'adverſité que le juſte doit vivre de la foi : banniſſez les autres ſujets qui pourroient vous attriſter : amuſez les autres dans les moments deſtinés à cela : car une abondante triſteſſe ſeroit une abondante tentation pour vous.

LETTRE LIV.

Sur l'utilité des redditions de compte.

JE vous conſeille la pratique de vos redditions avec plus de zele que jamais, parce que j'ai connu par expérience combien elle vous eſt avantageuſe. Vous y

pratiquez la vigilance tant recommandée dans l'Ecriture : vous rendez compte au Miniſtre de J. C. de votre adminiſtration : c'eſt auſſi un acte d'humilité & d'obéiſſance, vertus que Dieu aime ſinguliérement, & dont il vous a inſpiré le goût. Si vous n'étiez pas devenue comme un petit enfant, vous ſeriez bien loin de la perfection, & vous n'auriez ni la paix, ni la ſûreté où vous êtes arrivée. C'eſt encore un acte de grande ſageſſe & de prévoyance : vous trouvez dans le tréſor du miniſtere que J. C. a établi, des lumieres que votre eſprit naturel, tout bon qu'il eſt, ne vous donneroit pas. Dieu répand par le canal de la conſultation, des lumieres céleſtes, des déciſions ſalutaires dans les doutes de la vie, que les perſonnes qui ne conſultent qu'elles-mêmes, ne reçoivent pas : vous prenez des conſeils ſur l'avenir, en diſant journellement dans vos redditions ce qui vous eſt arrivé : & toute la prudence humaine ne vous feroit pas prévoir ce que le ſouverain Directeur de nos ames vous découvrira par ſon Miniſtre. *Allez à Ananias*, c'eſt par lui que Dieu vous dira ce que vous aurez à faire. Rien n'eſt plus aveugle que de vouloir ſe conduire ſoi-même : vous prévenez par votre ſoumiſ-

ſion votre jugement : vos comptes ſeront rendus, & vous n'aurez plus de jugement à ſubir : *Si nous nous jugions nous-mêmes*, dit St. Paul, *nous ne ſerions pas jugés*. Enfin, Madame c'eſt-là le point le plus eſſentiel que les plus ſaints & les plus ſages Peres de la vie ſpirituelle ont le plus recommandé pour éviter les pieges du Diable, pour ſe ſoutenir dans les tentations, pour avancer à grands pas dans la vertu, pour ſe rélever promptement dans les fautes, pour perſévérer dans le bien. St. Dorothée, réfutant les raiſons auxquelles on attribue ſouvent le relâchement & la chûte de certaines ames, dit que le mal vient uniquement de ce qu'on s'eſt caché à ſon Pere ſpirituel, & qu'on ne lui a pas découvert le fond de ſon cœur : le Médecin ne guérit point les maux qu'on lui diſſimule, & le St. Eſprit nous avertit que celui qui cache ſes fautes ne ſauroit être bien conduit.

C'eſt principalement dans la Religion qu'on trouve le tréſor d'un fidele ami : les Grands du monde, qui ne cherchent que des flatteurs, n'auront que des trompeurs pour amis : ils ne méritent pas d'être bien ſervis : ils veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas, & ne veulent jamais qu'on voye ce qu'ils ſont : il faut leur

mettre des couſſins ſous leurs coudes & des oreillers ſous leur tête : Dites-nous des choſes agréables, diſent-ils à ceux qui les approchent : ils reſſemblent à ce Roi d'Iſraël, environné de faux Prophetes, & qui craignoit d'en trouver un véritable : *Cet homme*, diſoit-il, *ne m'annonce jamais que du mal* : il appelloit mal ce qui étoit l'unique bien pour lui : il eut le ſort qu'il méritoit, il périt par la ſéduction.

Pour vous, Madame, qui avez cherché avec une ſimplicité parfaite à être bien conduite, Dieu ne permettra pas qu'on vous flatte : continuez à demander à Dieu l'humilité, la douceur, la patience dans les ſouffrances : ſoyez fidelle à votre pratique de la préſence de Dieu : demandez auſſi avec inſtance l'eſprit de priere & les vertus dont vous ſentez le preſſant beſoin en différentes occaſions : frappez ſouvent à la porte du Pere des miſéricordes & de lumiere : demandez la perſévéranee, c'eſt le fruit de la priere : que ſeroit-ce ſi vous ne perſévériez pas juſqu'à la fin ? Excitez-vous, le mieux que vous pouvez, au commencement de la priere, pour offrir le ſacrifice de louanges : portez-y un cœur affamé de la juſtice. Dieu ſaura bien réunir les parties

de votre Oraiſon qui paroiſſent ſéparées. Ayez bon courage ; ſoyez un homme dans votre piété : ſoutenez le combat : ne vous laſſez point : défendez toujours la vérité contre les nouveautés : elle en a un très-grand beſoin, & c'eſt-là une de vos obligations : les déciſions de l'Egliſe vous donnent droit de parler en toute ſûreté contre le Janſéniſme & le Calviniſme : ſuggérez les moyens convenables pour détruire ces Sectes : & dites avec le prophete : *Conduiſez-moi, Seigneur, dans le chemin de la vérité.*

LETTRE LV.

Sur les bienfaits de Dieu.

VOus êtes, Madame, de ces ames fortunées, c'eſt-à-dire, prévenues de graces. Je craignis, je vous l'avoue, de trouver en vous les inégalités des perſonnes du monde, lorſqu'il fut queſtion de me charger de votre ame : votre conſtance, votre affermiſſement, votre amour pour N. S., votre progrès, & vos deſirs ardents pour l'humilité & la dépendance, me font croire que vous n'êtes plus du monde, quoique vous ſoyez dans le

centre du monde même : vous êtes du nombre des brebis, des enfants, des épouſes, des favorites : tenez bien ce que vous avez : ne le laiſſez pas donner à un autre : & pour demeurer fidelle à votre état, ſoyez fidelle, s'il ſe peut, aux moindres graces : profitez de l'avis du St. Eſprit ; que la moindre portion des dons de Dieu ne ſoit pas perdue en vous, & de ce mot : *Celui qui ſera fidele dans les petites choſes ſera fidele dans les plus grandes.* Celle-là eſt bien éloignée de quitter Dieu dans les choſes eſſentielles, qui craint de ne lui pas obéir ponctuellement juſques dans les conſeils..... Vous ne pouvez, Madame, ne vous pas être apperçue en votre particulier de cette bonté infinie de Dieu envers vous : il vous enrichit tous les jours, & vous détache de tout : *Il met au loin ce qui vous eſt le plus proche :* il fait que tout vous porte à Dieu : il vous recueille au milieu de la plus grande diſſipation : il met en leur place les amis, les parents, le bien, &c. Il ſemble qu'il vous ſépare inſenſiblement de vous-même, pour vous préparer à tout quitter ſans peine, quand il le voudra. O qu'il a fallu qu'il vous ait aimée pour ſurmonter tant d'obſtacles, & pour ſe communiquer à vous avec tant d'effuſion ! il vous avoit

donné un riche naturel, parce qu'il vous aimoit : il vous a retirée du malheur de votre naiſſance, parce qu'il vous aimoit : il vous a fait depuis mille graces différentes, parce qu'il vous aimoit; mais que cette charité de Dieu a été peut-être longtemps exercée par la diſſipation, la tiédeur & l'éloignement que le monde inſpire! combien de temps paſſé inutilement, ne daignant pas écouter Dieu! combien de délibérations avant de ſe rendre à ſes preſſantes & amoureuſes ſollicitations! & lorſque vous avez été perſuadée que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner toute à lui, combien a-t-il fallu encore de combats à votre cœur pour l'obliger de ſuivre la ferveur où Dieu vous appelloit!...

LETTRE LVI.

J'Ai lu, Madame, vos quatre redditions. *Il me ſemble*, dites-vous, *qu'il ne me manque rien, & que je reçois toutes ſortes de graces : mais je crains de n'y pas répondre.* Cela eſt très-vrai. Dieu vous en a enrichie en toutes manieres, & pour vous & pour les autres : il eſt auſſi vrai que la ſeule choſe à crain-

dre eſt qu'on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Il faut faire valoir votre place, votre crédit, vos talents, les dons que Dieu vous a faits : il faut en retirer l'uſure. Se retirer par crainte, tomber dans la faute du ſerviteur pareſſeux, qui craignoit de perdre ſon bien & qui l'enfouiſſoit, c'eſt s'expoſer au même châtiment, & vous ſavez qu'il fut terrible. La vie préſente eſt expoſée à de grandes viciſſitudes, & vous les éprouvez. Voilà ce qui nous doit toujours tenir dans une humble crainte. Vous éprouvez les changements attachés à notre foibleſſe : vos jours & vos mois ne ſont pas toujours les mêmes : ici, vous dites : *Je n'ai jamais ſenti plus d'amour pour Dieu, ni plus d'envie de lui plaire : je brûle du deſir de le ſervir mieux que je l'ai encore fait : ma ferveur eſt au point que je ne puis la contenir* : vous écrivez ailleurs : *Je ne veux que Dieu, que croître dans ſon amour, que procurer ſa gloire, que lui attirer des ſerviteurs, que mourir & aller jouir de lui.* Dans un autre endroit, vous gémiſſez de la contradiction de vos deſirs & de vos journées. Au mois de Novembre, vous vous plaigniez non-ſeulement de ne pas avancer, mais même de reculer : vos communions &

vos méditations ſont ſuperficielles, & vous font ſi peu d'impreſſion, que vous les oubliez dans la journée ſans pouvoir vous rappeller vos bonnes réſolutions : vous trouvez que la grande dévotion eſt triſte, & que vous faites moins de bonnes œuvres : le lendemain, vous êtes remiſe. En voilà aſſez pour vous faire ſentir vos foibleſſes, & combien vous avez beſoin de la grace dans les fâcheuſes ſaiſons de la vie, pour vous ſoutenir.

Ce qui me conſole, Madame, c'eſt que votre volonté ne change pas : vous êtes troublée, tentée, agitée, mais vous n'y conſentez pas : vous roulez toujours ſur le même pivot, ou pour parler ſelon le langage de l'Ecriture, Dieu vous fait la grace d'être *toujours enracinée en lui* : c'eſt-là le fruit des bonnes œuvres : elles donnent à l'ame de la ſtabilité. Le fond de votre cœur, au milieu de tous les vents, des orages, des tempêtes, eſt toujours d'aimer Dieu, de ne vous départir jamais de la réſolution que vous avez priſe de le ſervir. Quel bonheur, Madame, de n'être point de ces ames légeres & inconſtantes, qui paſſent, en un moment, de la vie à la mort ! un objet, un plaiſir, une peine d'un inſtant leur fait oublier les plus ſaintes promeſ-

ſes, & violer l'alliance qu'elles avoient faite avec Dieu. Si le repentir ſuccede à la rechûte, bientôt après la rechûte ſuccede au repentir : mais le repentir eſt foible, ſuperficiel, ſouvent contrefait, & plus capable de cauſer des ſacrileges que d'attirer des graces, au-lieu que la rechûte eſt énorme, & conduit ſouvent à l'endurciſſement & à la réprobation. Graces à Dieu, vous n'éprouvez point ces dangereuſes & mortelles alternatives : vos viciſſitudes ſont comme celles des perſonnes d'une bonne complexion : leurs jours & leurs mois ne ſe reſſemblent pas, il y en a de beaux & de fâcheux : l'été eſt ſuivi de l'hyver : ils en ſentent, comme les autres, les incommodités : mais le fond de leur ſanté eſt toujours le même : ils réſiſtent aux froids les plus rigoureux : les foibles tombent avec les feuilles. Vous vous plaignez des affaires qui vous accablent : mais Dieu que vous cherchez, en fera votre joie : c'eſt votre état : Dieu lui-même vous l'a formé ; il vous charge de veiller à ſa gloire dans ces affaires qui ſe traitent devant vous ; où eſt le négociant, qui s'afflige de l'étendue de ſon négoce ? Vous en ſouffrez, mais c'eſt-là votre pénitence : vous craignez que cet accablement

ne vous diſſipe trop : tant que votre intention ſera droite, ce n'eſt pas diſſipation, ce ſont de bonnes œuvres. *La vie*, dites-vous, *ſe paſſe en affaires & en amuſements ; les affaires m'ont éloignée de Dieu à Verſailles, & les amuſements m'en ont éloignée à Fontainebleau* : ces plaiſirs vous ſont néceſſaires : vous avez vu que vos maladies venoient d'ennui & de contrainte : ils ne vous éloigneront pas de Dieu : il eſt plus près de vous que vous ne penſez : amuſez-vous donc encore, Madame, vous en avez beſoin : & ceux qui ſont autour de vous, à qui vous ſervez d'aſyle, pourroient-ils ſupporter une vie ſérieuſe ? vous ne pouvez arriver à l'unique néceſſaire dans la région que vous habitez, que par ces amuſements & par ces inutilités : voilà les filets & l'hameçon pour la pêche que vous avez à faire ; il faut que dans le lieu des plaiſirs on apprenne par vous comment on doit les régler, & quels ſont les jeux innocents compatibles avec la vertu. Vous vous plaignez de vous y attacher ; mais en faites-vous votre paſſion ?

Fréquentez la Communion : c'eſt le pain des élus, la force, la conſolation, la tranſformation, la vie, le Paradis des enfants de Dieu. Songez, Madame, que ce Sa-

crement eſt J. C. même. Vous ne ſcandaliſez perſonne : votre vie eſt la bonne odeur de J. C. : je vous en aſſure, Madame : les plus grands libertins réverent vos communions, & les bonnes ames en ſont encouragées.

Mépriſez, plus que jamais, la fauſſe prudence du ſiecle, qui s'appuye ſur des maximes contraires à la Religion : confondez-la, détruiſez-la : du moins, ne vous laſſez pas de la combattre, ne la laiſſez pas dominer dans le Conſeil du Roi, chargez-la, ſi vous pouvez, d'une telle ignominie, qu'elle n'oſe y paroître devant vous. C'eſt elle qui ruine les Etats, & détruit la Religion : Dieu l'a dit : *Je perdrai la ſageſſe & la prudence des prudents* : je parle de la prudence criminelle qui combat les maximes de la Morale, laquelle, chez les Chrétiens, doit être la ſuprême loi. Faites un grand uſage de la ſageſſe véritable, qui eſt ſelon la droite raiſon : qu'elle aſſaiſonne tous vos conſeils, qu'elle conduiſe tous vos pas, qu'elle travaille tous les jours avec vous, qu'elle vous apprenne ce qui eſt agréable à Dieu : quand vous l'aurez connue, ſoyez hardie, courageuſe, magnanime à ſupporter le travail & les contre-temps : ménagements, ſollicitations, prieres, employez

tout pour faire triompher la vérité, & abandonnez le ſuccès à la Providence. N'eſpérez dans les affaires publiques, & ſur-tout dans celles de la Religion, que lorſque vous aurez pour appui la juſtice.

Vous pourrez,... au Roi ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de lui..... qui nuiroit au prochain, s'il étoit dit : ce n'eſt pas un.... & votre intention doit être, en lui diſant, ... nous vous avons autrefois décidé cette queſtion : c'eſt une ..... permiſe, & non un.... il ſeroit aiſé de le prouver par l'exemple & le ſentiment des Saints, auſſi-bien que par la doctrine de St. Thomas.

Je m'apperçois que vous avancez : vous avez cette crainte filiale qui abhorre le péché : c'eſt le don qui conſerve en nous tous les autres dons, comme il en eſt le fondement. Vos filles s'apperçoivent de votre progrès dans la ſageſſe, dans la douceur, dans une réſignation en Dieu, qui ſe fait ſentir dans la compaſſion, dans la patience, dans l'amour divin qui eſt la voie parfaite. Que le grand Dieu de gloire en ſoit béni à jamais ! Je vais prier pour vous du meilleur de mon cœur. Notre Seigneur promit aux Apôtres nos dévanciers, & en leur perſonne à tous les Evêques, de leur accorder tout ce qu'ils de-

manderont. J'eſpere qu'il m'exaucera pour vous. Je me plains de ne vous voir que deux heures en ſix mois touchant votre grande affaire. Je craignois de trouver en vous les inconſtances des femmes de la Cour, & je n'y ai trouvé que la fidélité des épouſes de J. C.; mais certainement je ne vous vois pas aſſez.

LETTRE LVII.

Sur ſes progrès.

J'Ai reçu, Madame, le dernier paquet que vous m'avez envoyé : il m'a donné une conſolation ſinguliere : je vois & j'admire la conduite paternelle de Dieu ſur vous : votre état n'eſt pas naturel : il devroit faire couler ſur vous une abondance de conſolation ſenſible, & vous ôter le repos & la joie de la conſcience : la jouiſſance des biens temporels, qui s'offrent à vous, devroit vous faire perdre les biens éternels : car telle eſt la loi que Dieu a établie : l'on perd les biens & la paix de la conſcience, quand on ceſſe de chercher premiérement le Royaume de Dieu & ſa juſtice : & il en coûte beaucoup à la nature quand on veut tout

ſacrifier à la gloire de Dieu & à ſon ſalut. Votre place, Madame, devroit naturellement faire une réprouvée, & Dieu veut y avoir une Sainte & une prédeſtinée : vous lui ſacrifiez un Royaume temporel ; & en échange, il vous en prépare un éternel. Je veux, Madame, m'étendre davantage ſur le ſujet de votre derniere : celle-ci n'eſt que pour en accuſer la réception, & pour vous dire en un mot que les penſées de Dieu ſont bien éloignées de celles des pauvres hommes comme nous. Si Dieu ne contrebalançoit pas la félicité temporelle de votre état, vous ſeriez, Madame, comme tant de femmes vaines qui vous ont dévancée, idolâtre de vous-même, livrée aux paſſions mondaines, flattée des pécheurs, recherchée par ceux qui n'aiment rien, improuvée par les gens de bien, haïe de Dieu & de ſes Saints, & l'affliction de l'Egliſe, dont vous êtes aujourd'hui le ſoutien & la conſolation. Je ne puis m'empêcher de vous dire, Madame, que Dieu vous fait une meilleure condition par ſa grace, & que vous devez bien vous garder de changer jamais, quelle promeſſe ou quelle menace que le monde puiſſe vous faire : eſpérez tout de Dieu, qui tient en ſa main le ſort des hommes &

des Empires : vous êtes bien, & vous ne ſerez jamais délaiſſée du Tout-Puiſſant.

LETTRE LVIII.

Sur la patience.

Dieu demande de vous une grande patience : j'ai fortement dans l'eſprit qu'il veut faire quelque choſe de grand par vous : tout ce que je vois eſt contre l'ordre naturel des choſes, & rien n'arrive ici-bas par haſard. Le Seigneur vous conduit, rien ne vous manquera : votre état eſt de lui : il n'eſt point médiocre, & j'ai plus d'eſpérance que jamais de voir vos deſirs accomplis. Vous ne connoiſſez pas l'avantage de la ſouffrance : c'eſt un temps de nuage & d'obſcurité : la foi doit vous y conduire, & la confiance en Dieu doit vous y rendre inébranlable.

Vous croyez quelquefois être anéantie : la ſouffrance vous accable : le dépit vous environne : c'eſt un chien qui aboye, il ne vous mordra jamais, que vous ne le vouliez. N'examinez point, dans le temps de la peine, ni vos ſouffrances, ni vos impatiences : elles ſont

plus hors de votre cœur, que vous ne penſez : vous vous connoîtrez mieux après la tribulation : l'Ecriture nous apprend que l'homme patient vaut mieux que l'homme fort, & que celui qui devient le maître de lui-même, eſt bien au-deſſus de celui qui étend ſes conquêtes ſur des villes fortes. *Vous pouvez être martyr ſans paſſer par le glaive*, dit St. Bernard, *ſi vous gardez la patience.* Vous voyez, Madame, combien votre état préſent vous éleve dans la piété ſans y penſer. St. Jacques nous aſſure que la patience fait un Chrétien parfait : *Conſidérez*, dit-il, *comme le ſujet d'une extrême joie, les diverſes afflictions qui vous arrivent, ſachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience fait un ouvrage parfait.* Pourquoi donc vous affligez-vous, Madame ? Pourquoi regardez-vous votre état, comme un état de baſſeſſe & de médiocrité ?

Glorifions-nous, dit St. Paul, *dans nos afflictions, ſachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'eſpérance, & l'eſpérance ne nous trompe point.* Vous ſouffrez, mais Dieu vous prépare par-là à ſes deſſeins : vous ſouffrez de vos impatiences, mais elles ſont légeres, & vous gagnez plus que vous

ne perdez : vous ſouffrez de ne plus faire tant de bonnes œuvres, mais la ſouffrance eſt une œuvre parfaite, & vous méritez la grace des bonnes œuvres auxquelles Dieu vous deſtine. Vous ſouffrez d'attendre ſans voir d'avancement, mais qu'importe, pourvu que Dieu le voye ? Vous ſouffrez d'être abattue, de vous voir dans les larmes, dans le danger d'offenſer Dieu : mais Dieu vous ſanctifie, & éloigne de vous par la ſouffrance, l'orgueil, l'hypocriſie, la préſomption, l'amour du ſiecle, l'attachement à la vie : vous ne diſcernez pas que Dieu vous conduit par la main dans l'école des vertus, compagnes inſéparables de la patience, & qui menent à la perfection, à l'humilité, à la douceur, à la confiance en Dieu, à la ſoumiſſion, à la Providence, à la pénitence, à la faim & ſoif de la juſtice, à la priere, à l'amour de Dieu que vous ſentez être l'unique reſſource ſolide dans les miſeres de ce déplorable pélérinage. Tout ce que je vois aujourd'hui en vous me montre la main inviſible du Tout-Puiſſant qui vous conduit. Pourquoi êtes-vous à la Cour, au faîte des grandeurs ? pourquoi tant de goût pour Dieu ? pourquoi tant de deſirs d'une vie parfaitement chrétienne ? pourquoi le Prince, amuſé

innocemment, & comme lié par la main de Dieu? c'eſt qu'il le veut hors des pieges du Diable, il veut l'affranchir & enſuite le ſanctifier : *il le lie, & il vous lie*, car c'eſt par vous qu'il veut le ſauver : s'il vous échappoit, & ſi vous lui échappiez, ſon deſſein ne s'accompliroit pas. La contrainte eſt donc dans l'ordre de Dieu : les jours paroiſſent vuides aujourd'hui pour en fournir à l'avenir de pleins; quoiqu'il y ait, ce ſemble, encore tant de choſes à faire, il faut aujourd'hui ne rien faire pour attendre le temps de faire tout. C'eſt beaucoup que les liens de l'iniquité ſoient rompus & qu'il ſoit délivré! votre chambre eſt ſon aſyle : Dieu l'y conduit hors des pieges du ſiecle : ſans vous, hélas! où ne ſeroit-il pas pris, parmi tant d'embûches qu'on lui tendoit? c'eſt beaucoup qu'il s'accoutume à ne plus donner les jours de la vie à la malignité du ſiecle : c'eſt déja les racheter dans un ſens : & l'on peut eſpérer qu'il ſera conduit juſqu'à les remplir de bonnes œuvres. Ecriez-vous avec St. Paul : *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu! que ſes jugements ſont incompréhenſibles, & ſes voies impénétrables! car qui a connu les deſſeins de Dieu, ou*

qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils : tout eſt de lui, tout eſt par lui, &c.

Offrez-vous à lui dans toutes vos peines, & offrez-les pour le Roi & pour ſon état. Conſidérez les exemples de Job, de Tobie, & de tous les Saints que Dieu a purifiés par la patience : imitez leur égalité & leur conſtance : Dieu vous veut dans l'eſclavage, quoique vous ſoyez née libre, afin que vous retiriez du véritable eſclavage, qui eſt celui du péché, *la perſonne que vous aimez le plus.*

Je ſuis bien content de votre amour pour Dieu, de votre zele pour les bonnes œuvres, de votre crainte de l'offenſer, de la haine que vous avez contre le monde, de votre détachement de la vie, de votre joie au ſouvenir de la mort & de l'éternité. Mais faites vos efforts pour avancer dans la patience : les ennuis & les mortifications de votre état vous tiendront lieu de pénitence. Gerſon dit, qu'il faut cultiver notre ame comme un jardinier cultive ſon jardin : quand il fait ſec, il l'arroſe : quand il pleut, il ceſſe d'arroſer : il ſeme en certains temps les fruits de la ſaiſon : c'eſt à préſent le fruit de la patience qu'il faut cultiver, c'eſt la ſaiſon de cette vertu. Je verrai, Madame, à votre retour de Fontaine-

bleau, ſi votre jardin eſt bien fertile.

Ne penſez guere aux ſujets qui pourroient vous attriſter : Dieu eſt près de vous : que vous faut-il de plus, pour vous donner une joie ſolide ? il faut que vous faſſiez voir la vertu aimable, & qu'on voye en vous que le poids de l'Evangile n'accable point ; qu'il eſt au contraire ſi doux & ſi léger, quand on le prend véritablement ſur ſoi, qu'il devient le véritable ſoulagement d'une ame : c'eſt à vous à mettre la piété en réputation & à faire ſentir la vérité de cette parole du St. Eſprit : *Que la bonne conſcience eſt un banquet continuel*, douce, gaye, complaiſante en tout, hors dans le mal, qu'il ne faut ni faire, ni approuver, ni permettre ; mais que vous devez réprimer fortement, à moins que la ſageſſe chrétienne ne vous engage à ſupprimer des avis qui ne feroient qu'aigrir & rebuter.

LETTRE LIX.

Sur l'orgueil.

ANimez-vous, Madame, contre l'orgueil par ces motifs. 1°. L'orgueil eſt l'ennemi de toutes les vertus : il nous ravit en un moment le fruit de nos bonnes œuvres : *En vérité, je vous le dis, ils ont déja reçu leur récompenſe.* Les vertus les plus éminentes deviennent un péché par la contagion de ce vice : imitez la Sainte Vierge : écraſez, comme elle, la tête de ce ſerpent. 2°. Motif. Cette paſſion eſt la ſource & la racine de tout péché ; *la ſuperbe ſépare Dieu, & conduit à l'apoſtaſie*, dit le St. Eſprit dans les proverbes. Conſidérez en détail l'étendue de ce grand mal, pour en recevoir tous les jours une plus grande horreur : ſelon St. Grégoire & les Théologiens, il mene à ſon cortege l'amour des pompes & vanités du ſiecle auxquelles vous avez renoncé, l'attachement à ſon ſens, le deſir de commander par-tout, l'horreur de l'obéiſſance, une recherche continuelle de ſa propre gloire juſqu'aux pieds des Autels & dans les choſes les plus ſaintes, & devant

vant le ſouverain Roi devant lequel toute créature doit être anéantie, l'opiniâtreté, la colere, la mauvaiſe joie, dans la proſpérité, la triſteſſe ennemie du ſalut, la haine continuelle de ceux qui nous ſont préférés, ou qui nous mépriſent. Quel vice! que ſes racines ſont profondes & étendues! puiſque le corps du péché eſt mort en vous par la grace du Sauveur, travaillez à en arracher juſqu'aux plus petites racines. 3°. Motif. *Dieu a en abomination le ſuperbe.* L'abomination n'eſt pas une haine commune : c'eſt une averſion exceſſive : de-là vient que Dieu le punit avec tant de ſévérité, & quelquefois ſi ſoudainement, parce qu'il ne le peut ſouffrir long-temps. *Dieu a renverſé*, dit l'Eccléſiaſte, *les Trônes des Puiſſances orgueilleuſes, il a mis à leur place des perſonnes humbles.* Il n'a pas épargné les nations entieres, à cauſe de leur orgueil : il les a deſſéchées juſques à la racine, il a anéanti leur mémoire. L'unique gloire de l'homme, du pauvre & du riche, c'eſt de craindre Dieu & de ne mépriſer perſonne : l'Ange ſuperbe eſt précipité du haut de ſa gloire, & changé en Démon auſſi-tôt après ſon péché : Dathan & Abiran ſont enſévelis tout vivants dans l'Enfer, à cauſe de leur ambition : Nabuchodonoſor, Roi

de Babylone, dans l'inſtant même de ſa vaine complaiſance, eſt chaſſé de ſon Trône, & réduit à vivre en bête pendant ſept ans, juſqu'à ce qu'il confeſſe lui-même que Dieu ſait humilier les orgueilleux : Hérode, Roi de Judée, écoute avec plaiſir une flatterie du peuple, qui s'écrie après ſa harangue, qu'il a parlé divinement, & à l'inſtant il ſe ſent frappé par l'Ange du Seigneur, & devient la pâture des vers. O que la miſéricorde de Dieu a été grande ſur vous, de ne vous avoir pas frappée, lorſque vous étiez orgueilleuſe ! qu'il eſt bon de vous avoir inſpiré un amour ſincere pour l'humilité ! quel puiſſant motif de vous animer contre la ſuperbe, puiſque vous voyez Dieu, que vous aimez préſentement de tout votre cœur, ſi fort animé contre ce monſtre !

Ne retournez jamais volontairement ſur vous-même pour vous y complaire un inſtant, encore moins pour vous y arrêter. Penſez, au contraire, à ce qui vous doit humilier, aux péchés de votre vie paſſée, *ſuppoſé que vous en ayez commis quelques-uns d'humiliants.* Penſez à ceux que vous pouvez commettre, environnée comme vous êtes de mille dangers : vous portez la grace dans un vaſe bien fragile : vous pouvez devenir un Démon en peu

de temps : vous n'avez qu'à vous remplir de bonne opinion de vous-même. St. Auguſtin dit que la vaine complaiſance en ſoi-même eſt un des plus dangereux effets de l'orgueil. Appliquez-vous particuliérement pendant ce mois à vous humilier profondément devant Dieu. Réduiſez-vous à rien, ſi vous pouvez, dans votre penſée, à la priere, au ſacrifice de la Meſſe, à la Confeſſion, à la Communion, ſur-tout à la priere : dites-y comme Abraham : *Je parlerai au Seigneur, moi qui ne ſuis que cendre & que pouſſiere ;* ou comme David, & avec le même ſentiment : *Je ne ſuis devant vous que comme un néant* : au Sacrifice, anéantie aux pieds de l'Autel, deſirez de ſacrifier ſans réſerve vos biens, votre gloire, votre vie, pour l'honneur de votre ſouverain Maître : à la Confeſſion, frappant votre poitrine, confeſſez très-humblement que vous êtes coupable & très-coupable. Reſſouvenez-vous qu'être pénitente, c'eſt *avoir un cœur contrit & humilié.* A la Communion, répétez trois fois les paroles humbles du Centenier, que le Prêtre lui-même, dit à l'Autel, quoique bien plus digne des ſaints myſteres que vous, à cauſe de ſon caractere : *Seigneur, je ne ſuis pas digne que vous entriez en moi.* Liſez tous les jours

quelqu'un des motifs ci-deſſus, dont vous tranſcrirez en abrégé ce qui vous touchera le plus : dites enſuite cette courte priere, ou autre ſemblable : *Jeſus, anéanti pour l'amour de moi, & humble de cœur ! donnez-moi l'humilité, & achevez de détruire mon orgueil. Marie, la plus humble des Vierges ! obtenez-moi l'humilité.* Faites une communion pendant cette Octave de la Nativité, ou quelqu'autre jour de ce mois, ſi les contre-temps vous obligeoient de la remettre pour demander à Dieu particuliérement l'humilité, ſous la protection de la Sainte Vierge, que vous tâcherez de mettre ce jour-là dans vos intérêts. Je vous conjure, Madame de ne point mourir, que votre meſure ne ſoit pleine, & de ne montrer de triſteſſe au Roi, que pour réprimer le vice, ou pour compatir à la ſienne.

LETTRE LX.

Conſeils divers.

VOus deſirez toujours votre avancement, Madame : de-là je conclus que vous avancez. Si vous diſiez, je ſuis riche, je n'ai beſoin de rien, je me contente de ce que j'ai, je n'en veux pas

davantage, je vous dirois avec assurance que vous êtes arrêtée, que la tiédeur a pris possession de votre ame, & que vous allez reculer. Le desir continuel d'avancer & l'effort que l'on fait vers la perfection sans se lasser, est, dit St. Bernard, la perfection de cette vie. Je me réjouis, Madame, de ne vous avoir jamais vue, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, sans ce desir sincere: & je me rejouis encore plus de voir cette inclination dominante dans votre âge plus avancé. Ne dois-je pas espérer que Dieu comblera vos vœux & vos prieres? permettra-t-il que nous ignorions ce qu'il faut encore à votre mesure? Je lui ai demandé, ce matin, de tout mon cœur, de me le faire connoître, puisque j'en suis chargé avec vous; & puisqu'il vous inspire la confiance de me croire sur un article si important. Demandez-le avec moi, Madame, dans ce saint temps, afin que Dieu me donne son Esprit. *Il pénetre & fait pénétrer les profondeurs de Dieu*, dit St. Paul: *or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, afin que nous sachions les dons qu'il nous a faits*, & par conséquent les obligations ou les devoirs de reconnoissance qu'ils nous imposent. J'espere que dans ce temps de plénitude, il me

donnera ce qu'il vous faut, ou qu'il vous donnera directement ce que mes péchés & l'abus que je fais de ſes lumieres empêcheroient que je ne reçuſſe pour vous. En attendant, je vous exhorte aux bonnes œuvres de votre état, à ſouffrir davantage, ſi Dieu le demande de vous. Je vous conſeille l'humilité de cœur dans le rang & dans la place où la Providence veut que vous ſoyez, un amour immenſe pour Dieu, une reconnoiſſance ſans bornes, un cœur plus charitable & plus miſéricordieux que vos œuvres, une confiance, une paix profonde, la liberté des enfants de Dieu : ſoyez ſimple dans la fuite de tout ce qui eſt vraiment mal, prudente dans la pourſuite de tout ce qui eſt vraiment bien, & dans le choix de celui qu'on vous propoſe de faire, patiente, bonne, courageuſe, gaye, ferme, indulgente, & ſi pieuſe, que tout tende à la gloire de Dieu & au ſalut, toujours prête à mourir & à aller avec J. C. quand l'heure ſera venue. Vôtre converſion eſt ſincere : vous acheteriez au prix de tout, ce que Dieu veut ; & ſi l'on vous pouſſoit, vous ſeriez extrême dans vos pratiques : vos prieres ſont bonnes, mais vous n'êtes pas impeccable : quand quelque négligence vous y prend, relevez-vous au

plus vîte, demandez pardon, & ne croyez pas tout perdu, quand vous n'êtes pas contente de vous-même. Combattez votre opinion ſans ſcrupule : vous n'en êtes pas eſclave : & vous ſavez que tout vient de Dieu : je ſais que vous lui renvoyez la gloire de tout, le plus que vous pouvez. La pénitence & les bonnes œuvres lavent les fautes légeres dans leſquelles vous tombez. Les flatteries & l'amitié qui vous trouvent par-tout, ſont le piege ordinaire de votre place : vous y êtes attentive : vous les craignez : j'eſpere que vous n'y ferez pas de chûtes conſidérables : détournez les yeux de la vanité, des commodités, & des richeſſes de la Maiſon du Roi : *comment y renoncer, ſi ce n'eſt de cœur ?* acceptez, en compenſation, les incommodités & les ſouffrances que Dieu y a inviſiblement attachées. Je ſais que la meſure en eſt bonne, & que Dieu ſait quelquefois vous faire un partage que vous ne choiſiriez pas ſans lui, quoique vous y trouviez tant de plaiſirs. Si Dieu n'avoit pas placé & enraciné la piété dans votre cœur, vous ne la rappelleriez pas ſi aiſément au temps de votre beſoin. Je ſuis aſſuré, Madame, qu'elle n'eſt pas ſuperficielle : faites qu'elle croiſſe encore ; & aimez de tout votre cœur l'E-

gliſe, l'Etat, & le Roi, & tout le reſte dans l'ordre de Dieu.

Je ne puis douter, Madame que Dieu ne veuille faire par vous de très-grands biens à notre pieux Monarque, au Royaume, & à l'Egliſe : conſervez-vous donc : & pour cela, ſuivez les leçons de M. Fagon. Tenez-vous dans une grande liberté d'eſprit & de cœur : l'innocence de votre vie & de vos intentions doit vous la donner. Un enfant, qui eſt aimé ſinguliérement de ſon pere, qui l'aime uniquement, qui eſt toujours ſous ſes yeux, qui ne cherche qu'à le ſervir & à augmenter ſa gloire & ſa joie, vit auſſi lui-même dans une joie & une liberté continuelle : voilà votre état : vous êtes chérie dans la maiſon : vous n'en ſortirez jamais : perſonne ne vous ravira à un ſi bon pere : vous êtes continuellement ſous ſes yeux : il a un grand ſoin de tout ce qui vous regarde : un cheveu ne tombera pas de votre tête ſans ſon ordre : il vous éclaire, d'en-haut, des lumieres d'une ſageſſe que le monde ne peut donner : il vous a déja donné ſon Eſprit, & il vous le donnera encore : il vous nourrit avec plaiſir de ſa ſubſtance : il vous donne le pain des Anges, le pain de l'immortalité dans une terre de mort

& pleine d'hommes méchants & infideles. Enfin, Madame, pour parler le langage de l'Ecriture, il me ſemble que Dieu vous garde comme *la prunelle de ſon œil.* Ayez donc une grande confiance : marchez dans la joie du St. Eſprit en la répandant ſur le Roi ; car il a beſoin de goûter la douceur & la liberté de la bonne conſcience. Il regarde encore trop la vertu & la perfection de ſon état, par ce qu'il y a de plus auſtere & de plus rebutant pour la nature : quand il verra la perſonne qu'il aime & qu'il eſtime le plus, dans une joie & une liberté d'eſprit continuelle, dans une continuelle innocence, & dans un amour ardent des bonnes œuvres, Dieu lui fera la grace d'aſpirer au même bonheur : LA FEMME FIDELLE *ſanctifiera* L'HOMME INFIDELE, dit St. Paul : *combien plus* LE MARI *Chrétien.* Courage donc, Madame : Dieu a ſes moments : les cœurs des Princes ſont entre ſes mains : quand il commence à les renouveller, on doit tout attendre : il acheve à la fin ſon ouvrage : quelle joie pour vous de voir un jour ce Roi, que vous aimez tant, de le voir comblé de bonnes œuvres, partager avec vous dans le Ciel la même gloire & le même bonheur.

Comme Dieu mêle dans la contrainte de votre état une abondance de peines & de ſervitude, il y répand auſſi une abondance de graces & de conſolations. Je ne crains point d'être ſéducteur en vous prêchant la liberté innocente de votre état : & je n'ai pas craint d'être auſtere en vous aſſujettiſſant à certains exercices, quand j'ai cru que vous aviez beſoin d'y être ſoutenue ou ramenée : ces deux leçons ne ſont pas contraires, & ont beſoin d'être unies : votre regle particuliere ne vous oblige que dans les choſes de commandement : tout le reſte doit céder aux biens de votre état. Je n'ai garde d'abandonner les fonctions ſaintes de mon miniſtere, dont je vous ſuis redevable : je ne céderai jamais ma place à un autre, que quand cette ceſſion vous ſera plus avantageuſe.

LETTRE LXI.

Sur les motifs de tendre à la perfection, & ſur les moyens d'y arriver.

JE vais répondre d'abord à votre lettre, & enſuite à votre reddition. Je ne puis m'empêcher d'approuver votre

ambition pour la plus haute perfection. Mais il faut vous rappeller les principaux moyens d'y parvenir. Je ſuis ravi de ces mots : *Je ne mets point de bornes à mes deſirs.* Je ſuis perſuadé que Dieu vous appelle à la perfection ; car vous avez beaucoup reçu, & il eſt certain qu'on vous demandera beaucoup : & y a-t-il un Maître qui mérite d'être ſervi avec plus d'attention & d'amour, que celui qui vous a gagnée & attachée à ſon ſervice ? La reconnoiſſance que vous lui devez, ne devroit-elle pas porter aux choſes les plus hautes & les plus difficiles ? C'eſt pour vous rendre parfaite, qu'il vous donne la pureté de conſcience, la paix, ce grand mépris des choſes du monde, & l'attrait pour le recueillement au milieu de la plus grande diſſipation. Comptez qu'il vous dit comme à Abraham : *Marchez en ma préſence, & vous ſerez parfaite.* De plus, votre état demande une grande perfection : dans les conditions médiocres, une vertu médiocre ſuffit : mais dans les conditions élévées comme la vôtre, il faut une grande foi, une grande confiance en Dieu, un amour ardent, une grande Religion, un grand zele pour ſa gloire, une grande fidélité à éviter toute ſorte de mal, une incli-

nation ardente pour le bien, jointe à une profonde humilité de cœur. La perfection de cette vie en chaque condition conſiſte à deſirer toujours d'avancer vers le terme où Jeſus-Chriſt nous appelle. *Je ne penſe point*, dit Saint Paul aux Philippiens, *avoir atteint où je tends : mais mon unique ſoin, c'eſt qu'oubliant ce qui eſt derriere moi, & m'avançant vers ce qui eſt devant, je cours inceſſamment vers le but de ma carriere, pour remporter le prix de la félicité du Ciel à laquelle Dieu nous appelle par J. C.* Oubliez donc, Madame, ce que vous avez déja fait : ne vous contentez pas de marcher : courez, c'eſt-à-dire, agiſſez avec ferveur d'eſprit : vous avez une vraie ſoif de la juſtice : ayez pour le prix de la félicité du Ciel, la même ambition que les courtiſans ont pour les hautes fortunes, ſans vous rebuter jamais ni des difficultés du dehors, ni des oppoſitions du dedans.

Voici d'excellents moyens pour arriver à la perfection. 1°. Le recueillement fréquent au milieu du monde 2°. La paix & la pureté de la conſcience dans vos pratiques de piété. 3°. Un détachement entier de tout ce qui n'a point de rapport à la volonté de Dieu. Il veut que vous ne teniez à rien que par amour

pour lui : ſouvenez-vous qu'il vous dit en St. Mathieu : *Je ſuis venu apporter le glaive & ſéparer le fils d'avec le pere.* 4°. Une fidélité non-ſeulement de ſerviteur à ſon maître, ou d'un ami à ſon ami, d'un enfant à ſon pere, mais d'une épouſe à ſon époux, dont tous les intérêts ſont communs, qui n'ont qu'un cœur, & qui ſont inſéparables. 5°. Une humilité qui vous faſſe oublier le bien que vous faites, & remercier Dieu du mal que vous ne faites pas. 6°. Un grand courage à vous faire violence quand Dieu le demandera pour ſa gloire & pour votre avancement. 7°. Enfin, le moyen le plus excellent de tous, & bien conforme à l'attrait de votre grace, c'eſt la charité, ſelon cette parole de St. Paul : *La charité eſt la plus excellente voie.* Dieu, ce me ſemble, élargit votre cœur, & lui donne plus d'étendue qu'aux autres, pour y placer une plus abondante charité. Qu'on n'approche jamais de vous ſans en reſſentir les effets : que les Dames que vous voyez apprennent cette vertu qui conduit à tout : on devient efféminé avec les femmes du monde : qu'on devienne charitable avec vous : que les feux de votre amour en allument d'autres.

Les obſtacles que vous ſentez dans vo-

tre état à la perfection ne vous arrêteront pas. L'orgueil eſt abjuré, il y a longtemps ; c'eſt un ennemi vaincu, déſarmé & ſans force : vous criez, parce qu'il vous fait peur : mais quelle bleſſure vous a-t-il fait depuis ſa déroute ? un nom l'écraſe & l'anéantit, lui qui écraſe les plus puiſſants du ſiecle ! Vous ne ſentez pas la force de la grace, n'importe : j'aime mieux qu'elle vous défende ſans ſe faire ſentir. La vanité pouvoit autrefois beaucoup : mais elle ne peut plus rien contre une ame fidelle : ſouvenez-vous de ces paroles conſolantes de St. Paul : après s'être plaint pour tous les hommes du déſordre des paſſions, après avoir dit : *Je me plais dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur ; mais je ſens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon eſprit ;* il ajoute : *Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui ſont en J. C. & qui ne marchent point ſelon la chair.* L'orgueil eſt avec vous, il vous ſuit par-tout, il vous environne, mais il ne vous dominera plus : vous aimerez à jamais la gloire de J. C. au-deſſus de la vôtre & aux dépens de la vôtre : je veux être votre caution, ſoyez en paix là-deſſus, & mé-

priſez un ennemi ſi mépriſable, quelque importunité qu'il vous cauſe.

Il faut vous diſſiper ſouvent pour vous délaſſer : vous ne pouvez pas toujours être recueillie : mais rentrez ſouvent chez vous quand vous ſortez hors de vous, & cherchez en tout la gloire de celui que votre cœur aime. Votre état & votre ſanté ne vous permettent pas les auſtérités de la ſolitude : mais tâchez de vous faire violence tous les jours en quelque choſe. Refuſez à vos ſens quelquefois ce qu'ils demandent, quoique innocent, afin de tenir toujours la chair ſoumiſe à l'eſprit. O Madame! que les maximes des enfants de Dieu ſont oppoſées à la molleſſe & à la ſenſualité du ſiècle! Acceptez de bon cœur les ſouffrances que Dieu vous envoye : refuſez quelque choſe tantôt à la vue, quelquefois à l'odorat, d'autres fois à l'ouïe, quand vous le pouvez, ſans être remarquée : ſoyez ingénieuſe à crucifier votre chair en de petites choſes. Cette application journaliere que vous aurez à ne la pas laiſſer toujours en repos ſera une vraie croix pour elle. Vous ſavez, Madame, que les grandes auſtérités vous ſont défendues : vous êtes ſage, & j'eſpere que vous ne ferez jamais aucune indiſcrétion qui puiſſe dé-

truire votre ſanté. Je ne crains point la fauſſeté pour vous : je ne crains dans les affaires que la deſtruction de votre ſanté : vous ne vous y donnez point par paſſion, vous y cherchez la gloire de Dieu : & quoique votre attention diminue pour le recueillement & pour la priere dans ce temps-là, vous n'en êtes pas moins unie à Dieu. Ce que l'on fait pour lui ne nous ſépare point de lui, ſur-tout quand on a ſoin de rentrer en ſoi-même après s'être répandu au-dehors, & qu'on examine ce qu'on a fait d'après cette queſtion, qu'aurois-je du faire ? Je ne crains pour vous que l'épuiſement.

Au reſte, Madame, la confiance que vous avez pour votre ſalut, jointe à la crainte de déplaire à Dieu dans les moindres choſes, me charme & me ravit. Suivez la lumiere de Dieu, quand elle vous montrera un mal à éviter, ou un bien qui eſt de votre état. Dans le doute, attendez que vous ſoyez plus aſſurée de la volonté de Dieu, par le conſeil de la priere : dites comme Samuel : *Parlez, Seigneur, car votre ſervante vous écoute.* Le zele que vous ſentez pour le ſalut des ames, c'eſt la grace des Fondateurs & des Inſtitutrices. Vous en aurez, s'il plaît à Dieu, un jour la récompenſe : j'aurai

bien de la joie de vous voir placée auprès des Stes Thérefes. Ceux par qui les ames auront été inſtruites dans les voies & dans les devoirs de la juſtice, brilleront comme des étoiles durant toute l'éternité.

Je me ſuis déja bien apperçu de votre patience pour les perſonnes & pour les choſes dont vous vous mêlez. Vous ſavez que c'eſt-là le grand avis de St. Paul à ſon cher Timothée; le ſerviteur de Dieu doit être doux & modéré envers tout le monde, capable d'inſtruire, patient : il doit reprendre avec bonté & avec modeſtie ceux mêmes qui réſiſtent à la vérité, dans l'eſpérance que Dieu leur pourra donner un jour l'eſprit de pénitence, & les changera; & que revenant de leurs égarements, ils ſortiront des pieges du Diable qui les tient captifs.

Je ne puis finir, ſans vous témoigner combien je crains que les grandes affaires de cette ſaiſon ne faſſent une trop forte impreſſion ſur votre ſanté. Je ſais que votre ſenſibilité eſt involontaire & inévitable, à cauſe de la vivacité de votre tempérament, qui ne ſauroit rien perdre de tout ce qui peut mettre en peine, & à qui aucune prévoyance fâcheuſe n'échappe : mais je croirois qu'il ſeroit bon que vous acceptaſſiez le pis aller en ef-

prit de ſacrifice & d'abandon à Dieu. Pour la perſonne du Roi, au nom de Dieu, faites, Madame, que, ſans éclat, on ne néglige aucune précaution. Il y a ſur lui trop de marques d'une Providence miſéricordieuſe, pour croire que nous le perdions : Dieu a ſans doute ſes deſſeins ſur lui, & j'eſpere qu'il le conſervera; mais enfin, il faut prendre garde à tout ſans paroître craindre. Et pour vous, Madame, raſſurez-vous; Dieu paroît aimer trop le Roi *pour vous le prendre* ſans l'avoir auparavant rendu meilleur, & ſans lui avoir fait faire les biens qu'il ſemble préparer. Conſolez-vous donc, & ouvrez votre cœur à la paix de Dieu. Si Dieu l'éprouve, ce n'eſt que pour le purifier, & pour lui faire expier ce qu'il a laiſſé faire à ceux qui ne ſont plus; mais Dieu l'épargnera lui-même, & achevera ſon ouvrage : je l'eſpere, je le deſire, & je ſouhaite de tout mon cœur que vous l'eſpériez pour votre conſolation. Peut-être cette grace eſt-elle réſervée à vos prieres & à votre foi, à des prieres vives & à une foi perſévérante.

LETTRE LXII.

Déciſions ſur St. Cyr.

DEux perſonnes, Madame, dans une groſſe Communauté comme la vôtre, ne doivent point prévaloir dans une affaire comme celle en queſtion. Il ne ſeroit pas juſte de ſuivre leur inclination au préjudice de celle de toute la Communauté; car je regarde la Communauté dans les autres, & celles-ci ne doivent être comptées pour rien : elles ne font point un partage, mais une ſingularité. Il faut ſavoir dans les bonnes choſes ſe ranger au ſentiment commun. Céder à ces ſingularités en pareilles matieres, c'eſt autoriſer l'entêtement. On doit toujours croire qu'on n'a pas raiſon quand on eſt ſeul de ſon avis; & s'oppoſer fortement dans une délibération où les autres ont d'ailleurs, Madame, tant de bonnes raiſons, c'eſt ſe ſingulariſer très-mal-à propos. Je ſuis cependant, Madame, très-perſuadé que mes ſœurs n'ont point eu mauvaiſe intention; mais il eſt bon qu'elles apprennent dans cette occaſion quel parti elles auront toujours à prendre lorſqu'elles ſe-

ront ſeules de leur opinion. Vous voulez, Madame, que je décide : je le fais pour vous obéir, & avec confiance, que nos très-cheres filles ne me ſauront jamais mauvais gré que je leur parle en pere, & ſelon ce que je crois de meilleur pour elles.

J'eſpere, Madame, recevoir demain un mot de réponſe de votre part ſur la propoſition que M. L. de Briſacier m'a faite, d'être un des Evêques conſacrants au Sacre de M. l'Evêque de Sens qui ſe fera Dimanche prochain.

LETTRE LXIII.

Sur la maladie de ſon frere.

QUe je ſuis affligé, Madame, de l'état où ſe trouve M. d'Aubigné, & de ne pouvoir accompagner M. de.... pour vous marquer moi-même ma douleur! Dieu veut apparemment vous diſpoſer aujourd'hui, Madame, à lui faire ce ſacrifice. Vous lui avez prêté non-ſeulement les ſecours d'une excellente ſœur, mais vous êtes ſa mere par rapport à ſon ſalut, & vous avez la conſolation de le voir mourir dans les ſentiments d'un Chré-

tien pénitent. Vous lui avez donné un Ange Gardien qui l'a ſuivi par-tout, (l'Abbé Madot, depuis Evêque de Châlons) & qui le conduit encore viſiblement dans le paſſage de l'éternité. Il faut donc, Madame, de votre part achever ce que vous avez commencé, en l'abandonnant avec confiance à ſon fidele Créateur. Peut-il tomber en de meilleures mains? Le Paradis eſt fait pour les pénitents ſinceres: c'eſt-là qu'il leur donne l'étole premiere, les habits de leur parfaite innocence, un nouvel être qui ne s'altérera jamais. C'eſt-là qu'ils goûteront le feſtin délicieux, & les Cantiques de joie qu'aucun changement ni triſteſſe ne troublera jamais. Heureuſe pénitence qui efface le paſſé, & qui fait ſi aiſément trouver grace devant un Dieu ſi puiſſant & ſi outrageuſement offenſé! Heureuſe mille fois la religieuſe Sœur, qui a aimé ſi tendrement & ſi chrétiennement ſon frere, & qui lui a ouvert le chemin de la pénitence en le faiſant revenir de cette terre étrangere où il s'étoit perdu! Dieu veut de vous, Madame, que vous lui offriez une victime que vous lui avez préparée, & que vous avez par votre charité rendue digne de lui. Un Pere dit, que dans les Chrétiens, Dieu couronne la fin, & non les commence-

ments. C'eſt la fin qui décide de tout, ſelon cette parole de l'Evangile : *Celui qui aura perſévéré juſqu'à la fin ſera ſauvé.* Je vais dans mon impuiſſance joindre mes prieres aux vôtres, & demander à Dieu d'achever ſon ouvrage dans M. votre frere, & de vous fortifier encore pour tous les autres ſacrifices que vous avez à lui faire.

LETTRE LXIV.

Sur la mort de ſon frere.

QUe je ſuis conſolé, Madame, des diſpoſitions vraiment chrétiennes où Dieu vous met! C'eſt votre Pere céleſte qui vous a révélé une ſageſſe à laquelle la chair & le ſang ne peuvent atteindre. Continuez, Madame, à être ſoumiſe à un ſi bon Pere. Vous n'avez plus d'autre volonté que la volonté de Dieu, qui eſt bon à ceux qui le cherchent. Comme vous avez un cœur droit, humble & dépendant, je ſuis ſûr qu'il vous aime, & qu'il vous remplit de ſon eſprit. Tâchez, Madame, de le communiquer à vos filles, & s'il ſe peut, aux fideles de la Cour. Je donnerois ma vie pour augmenter en

vous le don de la grace & votre conſolation. Je fais dire des Meſſes à Chartres, & dans tout mon Dioceſe : il faut bien que le troupeau entre dans la reconnoiſſance du Paſteur. Les jeunes Clercs, les ames ferventes obtiendront quelque rafraîchiſſement pour celui que vous perdez, ou plutôt que vous achevez de ſauver. Si M. de N. ne veut pas officier à St. Cyr, je le ferai, Madame, en ſa place; & je vous promets que ma vive reconnoiſſance & tous les ſentiments que Dieu a gravés lui-même profondément dans mon cœur pour vous, n'auront d'autre terme que ma vie.

LETTRE LXV.

Sur la préſence de Dieu.

LA Reine de Saba étant venue des extrémités de la terre pour entendre Salomon, après avoir vu toute ſa ſageſſe, l'ordre de ſes Officiers, & la magnificence de ſa maiſon, s'écria : *Heureux ſont vos ſerviteurs, qui ſont ſans ceſſe devant vous, & qui écoutent votre ſageſſe!* Plus heureuſe celle qui eſt ſans ceſſe devant celui qui eſt plus que Salomon! heureuſe celle qui

entend la ſageſſe éternelle au milieu des folies du ſiecle ! Le Dieu fort, le Dieu terrible, le Dieu des vengeances, qui perdra bientôt le monde entier & les Puiſſances rebelles par le ſeul ſouffle de ſa bouche, vient vous chercher, Madame, du haut de ſa gloire : il veut être pour vous le *Dieu de miſéricorde & de toute conſolation :* faites conſiſter votre bonheur & un de vos principaux devoirs à profiter de ſes viſites, & à vivre en ſa préſence. *Courez* après lui, quand il s'en va : priez-le de vous *entraîner à l'odeur de ſes parfums.* Demandez à ceux qui peuvent vous l'apprendre, *où eſt votre bien-aimé ? où il ſe repoſe ? où il fait ſes banquets myſtérieux ?* il les fait avec les ames fidelles. Voici deux motifs pour vous exciter. 1. Vous y êtes appellée. 2. Par-là vous connoîtrez les deſſeins de Dieu ſur vous, & vous les accomplirez.

I. MOTIF. Oui, Madame, c'eſt votre grace : Dieu vous y attire : je l'ai remarqué il y a long-temps : & j'ai été ravi de voir dans votre derniere reddition : *La vue éloignée de Dieu m'eſt inſupportable :* voilà la peine des plus grands Saints. Qu'un St. Ignace ſoit uni à Dieu par un don particulier, lui qui allant au martyre dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, déclaroit

déclaroit ne rien craindre, & ſacrifioit volontiers toutes choſes pour jouir de J. C., l'on n'en doit pas être ſurpris. Que Dieu ſe communique intimement à tant d'autres Saints Martyrs & Confeſſeurs, aux Dominiques, aux Thereſes, aux Catherines, qui ont tout quitté pour jouir ſans interruption & ſans partage de leur bien-aimé, il y a plus de proportion. Mais que vous ayez le ſort des Solitaires au milieu du ſiecle, que l'héritage des favorites de Dieu vous ſoit donné, c'eſt ce qui doit exciter en vous une parfaite reconnoiſſance. N'avez-vous pas éprouvé, Madame, depuis long-temps ſon ſoin aſſidu à vous viſiter? combien de formes n'a-t-il pas emprunté ſelon vos beſoins? Je l'ai pu remarquer plus aiſément que vous : il vous a menée comme par la main où vous êtes aujourd'hui : comme un médecin, il vous a guérie des infirmités de votre ame : comme un bon pere, il vous inſtruit, il vous reprend, il vous exerce : comme l'époux fidele de votre ame, il la réjouit par ſa préſence, & prend plaiſir à l'orner de jour en jour des richeſſes de ſa grace : *Votre bien-aimé n'eſt-il pas choiſi entre mille? y a-t-il quelqu'autre ſemblable à lui?* Il eſt tout à vous : ſoyez auſſi toute à lui. Vous ne le ver-

rez point, juſqu'à ce que le rideau de la foi ſoit tiré : mais vous l'aurez préſent, & vous l'entendrez au fond du cœur. Il vous dira des choſes que vous ne comprenez pas encore, & que les ames étourdies par le bruit des paſſions, & attentives aux choſes du monde, n'entendront jamais : vous ne le verrez pas, dit St. Bernard : mais vous le ſentirez au fond de votre ame. Vous en ſerez pénétrée, & vous goûterez, mieux que vous ne l'avez encore fait, combien le Seigneur eſt doux à l'ame qui le cherche. Car, ou je ſuis trompé, ou votre attrait au recueillement eſt une grace d'état, & non un don paſſager : ſoyez donc fidele. L'on voit des amis qui ne ſe quittent point, des peres & des enfants qui ſont toujours enſemble, des époux & des épouſes ſi unis, que rien ne les peut ſéparer. Les liens de la grace ſont plus forts & plus tendres : qu'eſt-ce que Dieu ne fait pas pour vous remplir, non-ſeulement de ſes dons, mais par lui-même ? Ste Théreſe dit, que lorſque Dieu ſe montra à elle, elle en perdit toute connoiſſance : que ſera-ce quand vous le verrez dans tout cet éclat qui ravit les Anges ? Quoiqu'il ſe cache ici-bas ſous le voile de la foi, il eſt cependant tou-

jours avec ceux qui l'aiment : il vous fera entendre ſa voix, ſes conſeils : il écoutera vos plaintes : il ſe fera ſentir à vous d'une maniere ineffable dans l'oraiſon : & ces communications répandront une douceur & une force dans votre ame qui la rendra capable d'exécuter tous les deſſeins qu'il a ſur vous. Comptez, Madame, ſur l'expérience des Saints & ſur la fidélité de Dieu. Il y a encore des bonnes ames ſur la terre, qui ſont unies à Dieu, au milieu des embarras du ſiecle, qui languiſſent d'amour pour lui, qui ſe fondent en ſa préſence dès qu'elles l'entendent parler, à qui une de ſes paroles fait goûter plus de plaiſir que toutes les créatures enſemble n'en peuvent donner, avec leſquelles il entretient une ſi douce & ſi étroite union, qu'il n'eſt point de tourments qu'elles ne ſoient prêtes d'endurer. Ce ſont des énigmes pour les gens du monde, mais vous ſavez par expérience *combien le Seigneur eſt doux & aimable* ; dites donc avec le Prophete : *Mon ſouverain bien eſt de m'attacher au Seigneur.*

IIe. MOTIF. L'attention à la préſence de Dieu vous rendra fidele, non-ſeulement à vos plus étroites obligations, mais encore à tous les deſſeins de Dieu

ſur vous : n'en doutez pas, Madame, Dieu a des deſſeins ſur vous que vous ne connoiſſez pas encore : *on demandera beaucoup à celle qui aura beaucoup reçu.* Or, quoique cela ſoit fort étendu dans l'état où vous êtes, & que Dieu demande de vous de grandes choſes, le recueillement vous rendra fidele à tout au milieu de vos embarras. *Vous êtes*, diſoit le Pſalmiſte, *préſent à tous mes pas : avant que ma parole ſoit ſur ma langue, vous ſavez déja, Seigneur, ce que je penſe : où irai-je pour me cacher à vous ? ſi je monte dans le Ciel, vous y êtes : ſi je deſcends dans les Enfers, je vous y trouve : ſi je vole à l'extrémité de l'Orient, ou de l'Occident, ce ſera votre main même qui m'y conduira, & vous me tiendrez toujours de votre droite : que ſi je dis : Au moins les ténebres me cacheront à vos yeux, je trouve que pour me découvrir, la nuit même deviendra lumineuſe.* Comment une ame pourra-t-elle manquer à Dieu, pénétrée de ces ſentiments ? Comment, dit St. Bernard, pourroit-on négliger de plaire à Dieu, ſi l'on ne ceſſoit de le voir par-tout préſent & attentif ? Un ſujet chargé des bienfaits de ſon Prince, pourroit-il ſe réſoudre, je ne dis pas à le trahir en ſa préſence, mais à le contredire, & à réſiſter à ſes volon-

tés? Marchez donc, Madame, devant Dieu, & ſoyez parfaite : que vos yeux ſoient toujours attentifs au Seigneur comme ceux de David. Approchez-vous de Dieu : vous ſerez éclairée : il vous manifeſtera les ſecrets adorables de ſa volonté. Il vous donnera la force de les exécuter entiérement, purement, promptement, & comme il le veut. Que ce qu'il a déja fait en vous ſoit une aſſurance de ce qu'il fera à l'avenir, ſi vous perſévérez ; mais ſouvenez-vous qu'il demande des cœurs purs, détachés, fervents en deſirs, & dépendants de ſes Miniſtres. L'horreur du péché, les bonnes œuvres & la fréquentation des Sacrements vous rendront tous les jours plus pure & plus digne des communications avec Dieu. Vous aurez tous les jours à vous détacher de nouveau de ce que vous avez déja quitté. Croyez-moi, diſoit St. Bernard à ſes Religieux, la pratique du retranchement vous eſt encore néceſſaire. Il faut ſouvent couper ce qu'on avoit déja retranché, parce que la nature reprend aiſément ce que l'eſprit lui avoit fait quitter, & que les paſſions pouſſent malgré nous des rejettons de la même racine qui avoit déja été coupée. Ce ſaint Pere, ſi ſavant dans ces communications avec

Dieu, dit ſur les paſſages du Cantique des Cantiques, où il paroît que l'Epoux ne ſe montre à l'Epouſe qu'après une ardente recherche, que la jouiſſance pleine de Dieu, & l'abondance de ſes graces favorites ne s'accordent qu'aux ames qui ont des deſirs véhéments de s'unir à Dieu. Cherchez-le donc, Madame, avec ardeur, quand vous vous ſentez diſſipée : élevez votre eſprit au-deſſus des choſes qui vous environnent : ſoupirez après votre bien-aimé : vous ne ſerez point fruſtrée de votre attente. Faites comme l'Epouſe : demandez à ſes Miniſtres où il eſt : vous le trouverez ſûrement par le miniſtere des Prêtres : lorſqu'il ſe cache à vos yeux, il ſe montre à eux pour ſe donner a vous : ils ont même le pouvoir de vous réunir à lui, ſi vous l'aviez perdu entiérement : ſoyez donc humble & dépendante : il me ſemble que je vous parle ſans intérêt.

LETTRE LXVI.

Sur ſa conduite à l'égard du prochain.

JE ſuis ravi, Madame, que vous ayez eu le courage de vous faire la violence que vous vous fîtes à la chaſſe. Dieu vous comptera les larmes que vous y verſâtes, & l'obéiſſance aveugle que vous fûtes y pratiquer. La conſolation qu'il vous donna dans le moment même de l'exécution, n'eſt qu'un foible commencement des récompenſes qu'il prépare aux vrais obéiſſants. O qu'il eſt bon, de nous récompenſer ainſi de ſes propres dons, & de vous donner à vous tant de goût pour une vertu que ſa grace ſeule peut vous rendre agréable!

Ne penſez pas, Madame, que je prétende vous louer par-là : quand vous ne me l'auriez pas défendu, la crainte ſeule, que j'aurois de ternir par des louanges la perfection d'une ame dont les intérêts me touchent ſi ſincérement, me retiendroit : & je vous promets de bonne-foi que je ne vous louerai jamais. Je prétends donc uniquement bénir Dieu des graces qu'il vous fait, graces dont vous

devez vous eſtimer ſi indigne, graces dont vous devez craindre d'abuſer, graces qui ſont ſi élevées au-deſſus de l'état où ſa Providence vous a miſe dans le monde, graces enfin, qui viennent de ſa pure miſéricorde, & qui doit vous humilier profondément en même-temps qu'elles vous élevent au-deſſus de vous-même. Car enfin, n'eſt-il pas juſte que ce qui deſcend de lui juſqu'à nous, nous faſſe remonter juſqu'à lui?

Je le loue donc de tout mon cœur de ce que vous travaillez toujours ſérieuſement à avancer l'affaire de votre ſalut. Vous ne ſavez ce que vous êtes, me dites-vous: ne le démêlez-vous pas dans vos Confeſſions? Je crois avoir des marques ſuffiſantes, que vous avez l'amour de Dieu, que St. Paul dit être la fin de la loi de Dieu, qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conſcience, & d'une foi ſincere. Vous faites bien de vous détourner des examens ſur la ſincérité de votre piété: elle pouſſe des feuilles & des fruits au-dehors, parce qu'elle a de bonnes racines au-dedans: je n'en répondrois pas avec autant de confiance, ſi je ne voyois votre cœur & vos œuvres. Non, je n'ai guere vu de perſonne plus aiſée à connoître que vous par ceux qui vous

conduiſent : votre confiance ne vous permet pas de vivre cachée.

Que je ſuis aiſe que vous penſiez ſurtout à la mort, que vous vous y prépariez, que vous viviez dans l'attente de l'avénement de N. S. J. C. ! O quel plaiſir, quand nous lui entendrons dire dans cette gloire immenſe qui l'environnera : *Venez, les bien aimés de mon Pere, poſſéder le Royaume, &c. !* Concevez un peu quelquefois, autant qu'il eſt permis de le comprendre, quelle ſera votre joie, de vous voir au nombre de ce petit troupeau fortuné, dont Dieu ſera à jamais les délices.

Je ſuis étonnée, dites-vous, *de la grace de notre juſtification : & je ne puis jamais penſer ſans treſſaillement à la facilité avec laquelle Dieu m'a reçue : mais quelle ſera notre ſurpriſe à ce grand jour qui s'approche !* Je ſuis ravi que vous vous accoutumiez à vous mépriſer, & que vous aimiez Dieu de plus en plus. Je garde quelques-unes des dernieres feuilles de vos redditions, où vous me marquez vos diſpoſitions générales, pour vous les repréſenter, ſi jamais vous vous refroidiſſiez : ce que je ne crois point.

J'ai trois choſes principales à traiter aujourd'hui avec vous : les entretiens tou-

chant le prochain, le mépris du prochain, & l'impatience.

Vous ſouhaitez être inſtruite ſur le premier article dans un endroit de votre reddition de Juin : vous vous accuſez de cette liberté de parler, que vous n'avez pourtant que par complaiſance. Dans un autre article de votre reddition de Mai, vous me dites qu'il y a des occaſions de parler fortement contre votre prochain : que vous avez toujours quelques ſcrupules : que cependant rien ne vous y porte que la gloire de Dieu & vos obligations envers la perſonne dont vous voulez le ſalut. Ces deux choſes ſont fort différentes. St. Thomas traite cette queſtion : *Je réponds*, dit-il, *que les péchés de parole dépendent principalement de l'intention de celui qui parle ; & comme les diſcours particuliers contre le prochain tendent à noircir ſa réputation, celui-là eſt véritablement coupable de péché de médiſance qui a cette intention : ce qui eſt*, dit ce Saint, *un grand péché, parce que la réputation eſt plus précieuſe que les autres biens temporels, & qu'un homme flétri n'eſt plus propre à rien.* C'eſt pour cela que le St. Eſprit dans l'Eccléſiaſtique dit : *Ayez ſoin de votre renommée : car elle vaut mieux que les plus grandes richeſſes ;* ainſi, *en ſoi*

la médiſance eſt un péché mortel, conclut St. Thomas.

Cependant, continue-t-il, *il arrive quelquefois que l'on dit quelques paroles par leſquelles la réputation de quelqu'un eſt diminuée, mais ſans deſſein de nuire & même pour une bonne fin. Si c'eſt pour un bien néceſſaire, & qu'on obſerve les circonſtances qui ſont charitablement à obſerver, ce n'eſt point un péché, & ce n'eſt point une médiſance. Que ſi l'on dit ces choſes par légéreté ou pour une cauſe non néceſſaire, ce n'eſt pas un péché mortel, à moins que ce que l'on a dit ne ſoit grave & ne bleſſe conſidérablement la réputation du prochain, comme il arrive principalement de ce qui touche l'honneur & la probité : car ces paroles, d'elles mêmes, ſont mortelles, & l'on eſt obligé à reſtitution.*

Je n'ai fait juſqu'ici que traduire la déciſion de St. Thomas. Pour vous en faire l'application, il n'eſt pas néceſſaire de vous dire de ne point parler du prochain, ni écouter ce qu'on en dit, à mauvaiſe intention : il me ſemble voir bien clairement que votre cœur eſt fort éloigné de ces vues. Je crois que vous devez écouter ce que l'on vous en dit, parce que dans l'état où Dieu vous met, il eſt néceſſaire que vous connoiſſiez ceux

qui ont relation à la Cour. Si néanmoins vous voyez quelquefois qu'il n'y ait point de néceſſité, rompez la converſation, ſi vous le pouvez. Vous pouvez en parler pour vous inſtruire, pour éclaircir des faits, pour prendre des meſures, ou des conſeils néceſſaires. Il faut obſerver néanmoins de n'en parler qu'à ceux qui peuvent donner des lumieres utiles : mais pour écouter, vous pouvez tout entendre, à moins qu'il ne fût évident qu'il n'y a point de néceſſité. Si ce qu'on dit eſt douteux, ſuſpendez votre jugement : ſi après l'axamen que vous en aurez pu faire, vous n'avez rien de certain, dites au Roi l'incertitude comme incertitude, quand il eſt néceſſaire. Si l'on dit des choſes publiques ou ſecretes contre le prochain, que vous ſachiez déja, dès que vous verrez qu'il n'y a point de néceſſité d'en ſavoir davantage & d'en parler, ſouvenez-vous de cette parole de N. S. *Agiſſez vous-même envers les autres comme vous voudriez qu'ils agiſſent envers vous ; car c'eſt la Loi & les Prophetes.* St. Matthieu, Chap. 7.

Vous pouvez juger de vos doutes paſſés & futurs ſur ces principes ; & ſi vous avez omis de vous confeſſer de ceux dans leſquels vous aurez agi contre votre con-

ſcience, réparez vos omiſſions avant la premiere Communion, en diſant le nombre des perſonnes devant leſquelles vous auriez mal parlé, ſans néceſſité ou avec un doute.

Je reviens à une regle que j'ai déja touchée, & qui eſt d'un grand uſage pour vous, Madame : *Il y a deux temps*, dit St. Bazile, *dans leſquels on peut découvrir les vices & les défauts du prochain ſans aucun péché : le premier eſt quand il s'agit de la correction du coupable : alors on peut s'entretenir de ſes crimes avec ceux qui peuvent y apporter du remede. Le ſecond, lorſqu'on découvre ſes vices à ceux qui pourroient en recevoir quelque préjudice, s'ils n'étoient avertis :* ſi, par exemple, on connoiſſoit qu'il y eût du danger qu'il ne communiquât ſes vices à ceux qui le fréquenteroient : ainſi St. Paul avertit Timothée de ſe garder d'un certain Alexandre, ouvrier en cuivre : *Evitez-le*, lui écrit-il, *parce qu'il s'eſt fort oppoſé à la prédication de l'Evangile.* N. S. n'a-t-il pas découvert les artifices & la malignité des Scribes & des Phariſiens? ne diſoit-il pas à ſes Apôtres : *Laiſſez-les, ce ſont des aveugles qui conduiſent des aveugles ?* ne les a-t-il pas appellés *hypocrites, ſépulchres blanchis, remplis de pourriture,*

afin qu'on ne ſe laiſſât pas ſurprendre par leur fauſſe piété ?

Il eſt vrai que ſi l'on avoit lieu d'eſpérer qu'en faiſant avertir le coupable, il ſe corrigeroit, l'on devroit prendre cette voie ſans le décrier : mais s'il y a lieu de craindre de voir élevé aux charges un homme vicieux, il faut en avertir ſans ſcrupule le Maître, en lui diſant ſans exagération ce qu'on connoît.

Quant à ce qui regarde le mépris du prochain ; c'eſt lui faire injuſtice de le mépriſer pour les choſes que Dieu a miſes en lui : il n'y a que ce qui vient de l'homme pécheur qui ſoit mépriſable, c'eſt-à-dire, le péché : ainſi c'eſt une injuſtice de mépriſer ſon frere à cauſe de ſes défauts naturels, ou pour les diſgraces, que l'on appelle de la fortune : celui qui eſt déſagréable à nos yeux, qui a un eſprit ſimple & groſſier, dont l'entretien eſt ennuyeux, eſt peut-être plus agréable à Dieu que nous.

Nous devons conformer notre jugement à celui de Dieu : ainſi nous devons ſouverainement mépriſer le péché, quand il eſt évident : c'eſt pour cela que St. Pierre, dans ſa ſeconde Epître, appelle ces hommes de Sodome, qui perſécutoient Loth, des hommes abominables ; & les

faux Docteurs des Chrétiens, il les nomme des animaux ſans raiſon, & dit qu'ils ſont l'opprobre & la honte de la Religion. Je ne doute point, Madame, qu'il n'y ait des gens de ce caractere dans le pays où vous êtes. Si leur mauvaiſe vie étoit évidente, elle ſeroit conſtamment fort mépriſable : l'on ne peut pas eſtimer ce qui fait la honte de la Religion : mais dans l'incertitude, il faut ſuſpendre ſon jugement : quand le déréglement eſt conſtant, imitons le zele de Dieu & de ſes ſerviteurs : il hait le péché, & veut ſauver le pécheur : il lui prête la main, & le rappelle à la bonne vie.

Il faut encore prendre garde, en voyant les vices des autres, de ne nous pas laiſſer aller à la préſomption : *car qu'eſt-ce que vous avez, que vous n'ayez reçu ? & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous ?* dit St Paul. Voilà, Madame, le chemin que vous devez ſuivre : il eſt temps de vivre de la Foi.

Quand la prudence vous portera à omettre de petits biens, afin d'être plus en état d'en procurer de grands, cette prudence ſera elle-même une œuvre de grand mérite & digne de grande récompenſe. Quand le zele pour l'Egliſe ou pour l'Etat vous fera attendre les occa-

ſions favorables au bien public, cette attente & ce ménagement de votre zele ſera une grande œuvre bien récompenſée. Lorſque vous prendrez ſur vous dans les occaſions importantes, & que vous ſacrifierez à la gloire de Dieu votre temps, votre ſenſibilité, alors *réjouiſſez-vous : une grande récompenſe vous attend dans les Cieux*. Rien n'eſt perdu, Madame : tout eſt écrit au livre de vie : Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres : ayez donc bon courage, & ne vous laiſſez pas abattre par les travaux, ni même par les mauvais ſuccès : c'eſt le travail que Dieu vous demande, de ſemer, de planter, d'arroſer : l'accroiſſement eſt de lui, comme du ſouverain Maître de tous les événements.

Comme je vois votre journée pleine de bonnes œuvres & de travail, je ne crains point le relâchement, qui devroit naturellement ſuivre la diſſipation & la multiplicité accablante des affaires de votre état : ce que l'on fait pour Dieu conduit à Dieu : ce que l'on fait pour Dieu vaut bien mieux que ce que l'on projette de faire : & dans un bon ſens, les bonnes actions valent mieux que les bonnes oraiſons : elles ſont une meilleure préparation à la Communion : car elles ſont

non-ſeulement la preuve de l'amour de Dieu, mais l'exercice même de cet amour. Ne craignez pas que Dieu vous abandonne au péché par l'accablement & les ſurpriſes de votre état : la charité continuelle & les bonnes œuvres vous préſerveront de grandes fautes, & couvriront les petits péchés. Les bonnes œuvres ſont la ruine des vices, la deſtruction du péché, la purification de l'ame, & la paix de la conſcience, le ſoutien des vertus, la vie de la grace, le gage certain de l'éternité. Dieu ſe donne ſans réſerve à une Carmélite qui vit dans une priere & une auſtérité continuelles : vous la pouvez ſurpaſſer, en priant moins & en faiſant plus. O que la place que vous occupez dans le Royaume de Dieu eſt grande ! qu'il vous eſt certain & aiſé de vous avancer, ſi vous le voulez ! que vous êtes un grand ſpectacle aux Anges & aux hommes ! qu'il vous eſt facile de vous enrichir ſelon la grace, ſi vous êtes humble, patiente, courageuſe, zélée, fervente en tout, douce, charitable, prudente, fidelle à Dieu dans les bonnes œuvres de votre état, invincible aux rebuts, difficultés, & contradictions que vous y rencontrez ; ſi vous qui pouvez commander, vous êtes ravie d'obéir à vo-

tre Dieu ; ſi enfin, au milieu des biens & de la proſpérité mondaine, vous brûlez du deſir des biens éternels ! Communiez, Madame, communiez ſouvent, communiez avec une pleine confiance ; faites, dans la Communion, votre proviſion de force & de vertu, que vous prévoyez vous être le plus néceſſaire : que l'Autel & la Table de J. C. ſoient votre aſyle contre la diſſipation du ſiecle : parlez à J. C. dans le temps de la Meſſe & de la Communion, pour pouvoir enſuite parler au monde, ſelon ce que vous aurez entendu de votre divin Maître.

LETTRE LXVII.

Sur le ſalut du Roi.

VOtre place, Madame, eſt une place de foi & de patience. Le monde a attendu le Sauveur pendant quatre mille ans : le ſalut & la perfection des particuliers doivent être opérés avec une attente perſévérante. Vous recueillerez avec joie ce que vous ſemez avec triſteſſe. Ste. Monique pleura long-temps les égaremens de St. Auguſtin, dont elle obtint enfin

la converſion : il a fait la joie & la gloire de l'Egliſe par la ſainteté éminente de ſa vie, & par la perfection de ſa charité. Je ne puis croire, Madame, *qu'un homme de tant de prieres, à qui Dieu a donné une amie ſi fidelle & ſi Chrétienne, comme par un miracle*, ne devienne à la fin un homme nouveau, tel que vous ne le reconnoîtrez plus : ne vous découragez donc pas : travaillez en paix, avec circonſpection, mais ſans relâche, à cette excellente œuvre que Dieu vous a confiée : Dieu n'exige de vous, que ce qui dépend de vous : c'eſt à lui à donner le ſuccès. Vos prieres & vos ſouffrances ſont écrites dans le livre de vie. Quand vous êtes accablée, dites doucement à Dieu au fond de votre cœur, que vous êtes trop heureuſe de pouvoir offrir quelque choſe à celui qui vous a tout donné : je ne ceſſe, Madame, de le prier, que vous ayant ſanctifiée il ſanctifie enfin le Roi.

LETTRE LXVIII.

Exhortation à la confiance.

VOus me paroiſſez, Madame, dans la triſteſſe & dans la ſouffrance, mais ſoumiſe, & contente de vivre dans l'ordre de Dieu : c'eſt tout ce que je ſouhaite le plus : continuez à vous enrichir de bonnes œuvres, malgré vos réſolutions. La condition de l'homme eſt de vivre peu de temps, accablé de pluſieurs miſeres : il s'éleve & ſe flétrit comme une fleur, & il ne demeure jamais dans un même état : Dieu daigne cependant avoir les yeux ouverts ſur lui, pour le récompenſer de ſes œuvres. La bonté de Dieu eſt admirable : il a voulu que le temps de nos peines fût très-court, & que celui de notre récompenſe fût éternel : le temps s'approche, & l'Evangile de ce jour nous dit que ceux qui auront fait de bonnes œuvres reſſuſciteront à la vie éternelle, & les autres, à leur condamnation. Tous les Saints que l'Egliſe nous repréſentoit hier dans l'Epître, les palmes à la main, auprès du trône de Dieu, ont tous paſſé par les tribulations

de leur état : quelques-uns en ont eſſuyé d'extrêmes : aujourd'hui ils regnent dans la gloire. Je ſuis perſuadé que Dieu lui-même vous a révélé les diſpoſitions où vous êtes : il vous a inſpiré la foi, la patience, l'eſpérance qui vous ſoutient, afin que vous en ſouteniez d'autres, auxquels il vous a unie. Peut-être, Madame, Dieu veut-il mettre bientôt fin à nos malheurs ; il faut le lui demander ſans intermiſſion : vos prieres, jointes à celles du Roi dans un eſprit de confiance & d'une humble ſoumiſſion, nous attireront peut-être bientôt le ſecours d'en-haut, dont nous avons beſoin. Théodoret rapporte dans ſon Hiſtoire, que Théodoſe, dont les troupes avoient été défaites le jour précédent, réſolut néanmoins de donner bataille le lendemain avec ce qui lui reſtoit de gens, quoique foibles & battus ; il ne voulut pas que l'étendard de la Croix qui brilloit à leur tête, ſe retirât devant les ſtatues de Jupiter & d'Hercule, que les ennemis faiſoient porter devant eux : voyant le beſoin qu'il avoit d'un ſecours extraordinaire du Dieu des armées, il paſſa la nuit dans une Chapelle, proſterné en oraiſon ; s'étant aſſoupi, il vit deux Cavaliers vêtus de blanc, ſur des chevaux blancs, qui l'aſſurerent qu'ils étoient en-

voyés pour combattre avec lui, & qu'ils lui répondoient de la victoire. L'événement juſtifia peu d'heures après la vérité de cette promeſſe. Quand Dieu tarderoit encore à nous exaucer, il ne faut pas ſe laſſer de le demander. Je ne puis croire, Madame, qu'un Roi ſi plein de foi, & un Royaume ſi plein de bons Chrétiens, deviennent la proie des hérétiques, ſi nous perſiſtons à recourir à Dieu avec ferveur.

LETTRE LXIX.

Conſeils généraux.

POurquoi croyez-vous, Madame, que vos redditions me donnent une idée de vous, bien différente de vous-même? elles ſont, je vous aſſure, très-bien : je vous y vois à découvert : vous y marquez ſincérement les différents états de votre ame. Je ſuis ravi de voir croître tous les jours votre bonne volonté, qu'elle ſe fortifie, qu'elle s'étend de plus en plus. Dieu veuille qu'elle ſoit bientôt ſans bornes & ſans aucune meſure! Il faut que vous vouliez très-ſincérement tout ce que Dieu veut, comme il le veut, &

autant qu'il le veut, ce qui eſt bon, ce qui eſt le meilleur, ce qui eſt parfait devant ſes yeux, par rapport à vous. Mais il ne faudra cependant rien faire qu'avec ſoumiſſion, & ſelon la meſure qui vous ſera donnée. Au nom de Dieu, Madame, ne vous laſſez pas de renouveller ſans ceſſe les offres de votre bonne volonté & de votre abandon. Je vous l'ai déja dit, vous êtes dans le temps de beaucoup offrir, & dans l'âge de deſirer beaucoup, quoiqu'il vous ſemble que vous ayez peu de choſe à faire : *Celui-là fait beaucoup*, dit l'Imitation, *qui fait bien tout ce qu'il a à faire.* J'eſpere que Dieu fera par vous des biens que vous ne connoîtrez que dans l'éternité. Vous me ferez plaiſir de marquer dans vos redditions ce que vous faites au-delà de ce qui vous eſt preſcrit. Mangez le pain vivifiant ; ne craignez point, il ne ſe changera pas en poiſon, il vous changera en lui : & comptez que vous n'avancerez jamais ſans ce puiſſant ſecours : vous ne deviendrez pas forte, ſans le pain des forts : c'eſt l'uſage de l'Egliſe, de fréquenter plus ſouvent cet incompable Sacrement dans le temps du Carême : dites-moi ſur cela ſimplement vos deſirs.

Aidez, Madame, tout franchement

les ames droites & ſinceres, ſans prendre trop ſur vous ; ne laiſſez pas d'écouter celles que votre faveur pourroit un peu porter à la piété, pourvu que vous remarquiez à travers de cette imperfection un vrai deſir de ſalut : l'on ne paſſe point tout d'un coup aux pratiques pures du renoncement à ſoi-même : Dieu veut peut-être ſe ſervir de votre exemple & de vos conſeils, à l'égard de celle dont vous m'écrivez, & de beaucoup d'autres femmes que Dieu veut rendre Chrétiennes ; & que la bonne odeur de J. C. attirera par vous. Prêtez-vous à elles, quand vous le pourrez ; haſardez même quelquefois hardiment certaine ſemences dans des terres ingrates, lorſque l'occaſion s'en préſentera, pour voir ſi elles n'y prendront pas racine. Un bon avis, une parole de piété, une pratique inſpirée à propos, ont été ſouvent le commencement d'une converſion exemplaire. Non, vous n'êtes point à la Cour pour vous ſeule : gagnez, ſi vous pouvez, Madame de * *. : puiſqu'elle s'avance, recevez-la : le coup de filet ſeroit heureux.

Vous ne pouvez fournir à tout, & vous devez, préférablement au reſte, ſonger à vous, au Roi, & à St. Cyr.

Vos

Vos craintes me raſſurent, ſur-tout lorſque je les vois ſe perdre dans une admirable confiance en Dieu. Je comprends tout ce que vous me mandez du danger de l'amour-propre & de l'aſcendant que vous avez par-tout : mais le Seigneur eſt votre protecteur, votre ſoutien, votre guide : vous n'en aurez plus d'autre juſqu'à la mort & dans les ſiecles des ſiecles. Vous ſerez dorénavant un peu plus de mon troupeau, qu'au temps paſſé : mais mon zele ne ſauroit augmenter pour votre ſalut : & je prie Dieu qu'il m'en donne toujours autant pour le mien, que j'en ſens pour le vôtre. Je vous regarde comme le ſoutien, non-ſeulement de St. Cyr, qui eſt la principale maiſon du Dioceſe de Chartres, & qui tient à tout le Royaume, mais comme l'appui de l'Evêque que vous avez donné à ce Dioceſe : vous ſerez ma couronne & ma joie au jour de l'avénement de J. C. Je me tiens très-fort chargé de votre ame : & par-là j'eſpere que Dieu me récompenſera, ſi je ſuis fidele à vous conduire à lui, & à lui donner en vous la conſolation qu'il attend. Je me ſervirai de tout ; je ne vous écouterai pas ſeulement, mais encore le public : & je profiterai de ce qui me reviendra, pour faire juſ-

qu'à la fin mon devoir auprès de vous. Souvenez-vous *que vous êtes poudre, & que vous retournerez en poudre :* portez en vous ce ſentiment qui convient à la pénitence : priez, offrez-vous : attendez le moment de faire : recevez les mortifications de providence : pratiquez la charité, ſauvez les ames, aimez Dieu ſans meſure, abandonnez-vous à lui ; ne ceſſez point de vous humilier intérieurement ; communiez avec confiance, & avec épanchement de cœur ; dites tout au grand Paſteur, quoiqu'il ſache déja tout, & qu'il ſonde les cœurs & les reins. Je crois que St. Cyr doit entrer par préférence dans vos bonnes œuvres : St. Cyr doit être votre Carême, votre mortification, votre mérite, votre ſanctification, comme j'eſpere qu'il ſera votre couronne dans l'éternité.

LETTRE LXX.

A l'occaſion des malheurs de l'Etat.

J'Écrirai, Madame, à M. le Nonce ce que vous me chargez de lui faire ſavoir. Je ſuis ravi de la dévotion que vous

avez pour la précieuſe relique de la Ste. Croix, où J. C. a opéré notre ſalut : elle vient de l'amour & de la reconnoiſſance que vous avez pour celui qui eſt notre unique eſpérance. Humilions-nous, Madame, ſous la puiſſante main de Dieu, afin qu'il vous releve au temps de ſa viſite : déchargeons-nous ſur lui de toutes nos inquiétudes, parce qu'il aura ſoin de nous après un peu de ſouffrance : le Dieu de toute grace qui nous a appellés à ſon éternelle gloire par J. C., nous perfectionnera, & nous rendra fermes & inébranlables. Que ſavons-nous, s'il ne dirige pas les grands événements qui nous abattent, afin de nous rendre plus Chrétiens, plus amis de la paix, plus équitables ? nous ſerons moins puiſſants, mais nous ſerons moins enviés & plus tranquilles : nous ſerons plus humbles, plus modérés, plus enclins à prier : nous ne dirons pas : *C'eſt la force de notre bras qui a fait cette merveille qui nous a ſauvés* : nous dirons : *C'eſt le bras du Tout-Puiſſant qui nous a délivrés de nos ennemis.* Je voudrois comme vous, Madame, un Jubilé univerſel : je le marquerai à M. le Nonce. Dieu ſeul peut retirer l'Europe des maux extrêmes où elle eſt réduite : il eſt bien juſte de recourir à lui, comme

à l'unique reſſource qui peut légitimement fonder notre eſpérance. Au nom de Dieu, ne vous enfoncez pas dans l'abyme de triſteſſe où vous êtes : vous craignez vos péchés, & la colere d'un Dieu juſtement irrité qui nous punit : mais il faut eſpérer davantage, dès que nous nous humilions & que nous recourons à lui. Dieu a ſouvent puni tout un peuple pour les péchés de ſon Roi : il a auſſi quelquefois ſauvé tout un peuple pour la piété, & le retour d'un ſeul : *Je ne détruirai pas tout votre Royaume*, dit Dieu à Salomon, contre lequel il étoit irrité depuis ſa chûte, *à cauſe de David mon ſerviteur.* Il eſt donc eſſentiel, Madame, que vous continuiiez à ſoutenir la piété du Roi : notre ſalut dépend de ſa Religion, de ſa confiance en Dieu, de ſa modération, de ſon humilité, de ſon équité. Quand Dieu voudroit changer les bornes de ce Royaume, ne vaut-il pas mieux ſacrifier quelque choſe à la paix, que d'expoſer tout le reſte ? Du moins, il eſt bon de conſulter Dieu ſur cela, & de lui expoſer un cœur ſoumis & préparé à toutes ſes volontés. Quoi qu'en diſent les faux Sages & les politiques du ſiecle, c'eſt Dieu qui perd & qui ſauve. Que nos ennemis ſe *confient dans*

la multitude de leurs chevaux & de leurs armées, qu'ils s'appuyent ſur les alliances honteuſes qu'ils ont faites avec l'héréſie ; pour nous, nous nous *confierons au Seigneur qui a fait le Ciel & la Terre*, & qui connoît le zele de notre Monarque pour la Religion. L'heure eſt venue, Madame, à laquelle il vous prépare depuis long-temps : il faut lui être fidelle ; il faut lui demander cette ſageſſe qui vient d'en-haut, qu'elle ſoit avec vous, qu'elle vous conduiſe dans tout ce qui regarde le bien public : il faut partager avec le Roi ſes peines & ſes douleurs : il faudroit prier avec lui, & lui faire dire ces paroles de *David* : *Mon cœur eſt préparé, Seigneur, mon cœur eſt préparé.* Cette préparation de cœur dans un Roi religieux, qui ſe remet entre les mains du Tout-Puiſſant, eſt la plus excellente de toutes les prieres : cette priere monte juſqu'au Trône de Dieu, & n'en revient pas ſans être exaucée.

Dans les grandes triſteſſes, on n'eſt pas maître des facultés inférieures de l'ame : mais quand vous vous ſentez, Madame, toute abſorbée par l'affliction, faites comme on fait dans les grands ſieges : lorſque l'ennemi s'empare des dehors des Places fortes, on ſe retire au-dedans, & en-

ſuite dans la citadelle : l'avantage que vous aurez, c'eſt que cette partie ſupérieure de votre ame eſt parfaitement ſoumiſe à Dieu : il y a mis une forte garniſon : cette partie de la Place eſt imprenable : Dieu eſt au milieu, pour la défendre ; elle ne ſera donc jamais ébranlée : il eſt vrai que c'eſt une grande peine que le dehors de la volonté ſoit ainſi au pillage : mais tant que vous tiendrez bon dans le fort, dans cette cime que Dieu vous ordonne de ne rendre jamais à l'ennemi, à quelle compoſition que ce ſoit, vous ſerez bien heureuſe, parce que vous ſerez fidelle : le reſte ne dépend pas abſolument de vous : mais cette partie principale ne peut être priſe par l'ennemi, ſi vous-même ne lui en donnez les clefs. Retirez-vous donc ſouvent dans ce temps de trouble en cette cime de votre ame : & au-lieu de vous enfoncer dans la triſteſſe, recourez à cet aſyle de ſûreté où Dieu vous attend, où il vous fortifiera, conſolera, conſeillera, & ſanctifiera : c'eſt ainſi que le Prophete *David*, dans l'abyme d'une profonde humiliation, où il expoſe à Dieu que ſa vie ſe conſume par la douleur, & dans de continuels gémiſſements : *Toute ma force*, lui dit-il, *eſt affoiblie, & je ſens*

le trouble juſques dans mes os : je ſuis devenu ſemblable à un vaſe briſé ; car j'ai entendu les reproches injurieux de pluſieurs de ceux qui m'environnent : il ajoute auſſi-tôt : *Mais j'ai eſpéré en vous, Seigneur : j'ai dit : Vous êtes mon Dieu : tous les événements de ma vie ſont entre vos mains : arrachez-moi des mains de mes ennemis, qui proferent des paroles d'iniquité contre le juſte avec un orgueil plein de mépris :* Il finit enfin par ces paroles, qui marquent qu'il a été exaucé : *Combien eſt grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée & réſervée pour ceux qui vous craignent ! vous les retirerez dans le ſecret de votre face, afin qu'ils ſoient à couvert du trouble des hommes ; vous les défendrez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent : que le Seigneur ſoit béni, parce qu'il a fait paroître envers moi ſa miſéricorde d'une maniere admirable !*

LETTRE LXXI.

Sur le choix d'un Directeur.

JE vous ai bien recommandée à N. S. aux ſaints Autels où je viens d'offrir le Sacrifice. Plus je penſe à ce que vous m'avez propoſé, plus je crois Monſieur.... (vraiſemblablement M. de la Chetardie) propre à cette fonction : il ne changera rien à ce que nous avons réglé, il vous conduira par la même voie : il connoît le monde : il eſt ſavant, expérimenté, plein de douceur & de zele pour vous, & de l'eſprit de Dieu : il vous faut un homme très-prudent : je ſuis conſolé quand j'y penſe : ce ſaint Paſteur eſt très-ſage, & très-ſobre dans ſa ſageſſe : il n'eſt pas de ceux qui n'approuvent que ce qu'ils ont fait ou conſeillé : il ne vous ſurchargera pas de nouvelles pratiques : il n'aura point un empreſſement à vous ſuivre par un zele exceſſif, & avec une contrainte qui ne vous convient pas : il vous conſolera dans vos peines, il vous ranimera dans vos langueurs, il vous conſeillera dans vos doutes : vous avez beſoin d'un tel ſoutien, & je crois que vous ne devez,

ni vous en priver par eſprit de ſacrifice, ni préſumer aſſez de vos forces pour vous en paſſer. Si dans la ſuite, Madame, ceux dont nous parlâmes hier ſe trouvent plus propres, ſi de nouvelles découvertes nous engagent à la confiance, nous en parlerons. J'eſpere que Dieu ne me retirera pas ſitôt : en tout cas, je ne crois pas à préſent vous expoſer à aucun repentir, ni à aucun mécompte, en vous propoſant le ſucceſſeur dont je viens de vous faire le portrait en abrégé. Vous lui donnerez vos redditions, & vous lui montrerez les écrits qu'on vous a donnés pour votre conduite ; VOUS LUI DIREZ VOS LIENS, vous marcherez toujours en confiance, & dans la ſainte liberté qui convient à votre caractere & à votre état. J'ai tâché de vous ſuggérer les pratiques communs du Chriſtianiſme, & de vous recommander toujours la fidélité à vos dévotions particulieres, l'éloignement des nouveautés, une vertu aimable, la tolérance de bien des choſes, l'habitude d'attirer ſur vous par la priere la ſageſſe d'en-haut, la peur d'être ſurpriſe par la ſageſſe du ſiecle, qui domine au-lieu où vous êtes. J'ai cultivé, le plus qu'il m'a été poſſible, l'attrait que vous avez à la préſence de Dieu, & le recours fréquent

à N. S., dans l'amour duquel vous devez être affermie, fondée, enracinée, inébranlable : c'eſt pour cela que je vous ai conſeillé la fréquentation des Sacrements, & une grande dévotion à la ſainte Meſſe. J'ai eſpéré que dans cette vie édifiante, toute Chrétienne, qui n'avoit rien de ſingulier au-dehors, vous gagneriez plus d'ames à la Cour, & que Dieu répandroit au-dedans de vous ſes dons & cette beauté ſinguliere, que le Pſalmiſte nous repréſente au-dedans & dans le ſecret du cœur de la fille du Roi : & je n'ai point douté que par ces obſervances communes du Chriſtianiſme, par la fidélité aux pratiques particulieres des devoirs de votre état, par l'abondance de vos bonnes œuvres, & par cet amour pour N. S. J. C., vous ne vous élevaſſiez, de vertu en vertu, à une très-haute perfection, d'autant plus ſûre pour vous, qu'elle ſeroit moins connue du monde, & plus éloignée de toute ſingularité. Perſévérez, Madame ; achevez l'œuvre que votre Dieu vous a confiée, & pour laquelle il vous a appellée à la Cour : il vous fortifiera dans vos tentations : il ſera avec vous dans vos peines : allez toujours confidemment au Trône de ſa grace par J. C. Vous êtes dans la voie du ſalut éternel,

tandis que vous êtes environnée de Chrétiens ſuperficiels, qui ſuivent *des routes qui leur paroiſſent droites, & dont l'iſſue eſt la voie de la mort.* Votre mort pourra être ſubite, elle ne ſera jamais imprévue : Dieu nous cache notre dernier jour, afin que nous veillons tous les jours de notre vie. Dans le temps de ſéchereſſe, deſirez le deſir ; c'eſt-là cette bonne volonté à laquelle une grande paix eſt promiſe : c'eſt-là le gémiſſement qui plaît à Dieu, & qui vaut mieux que les prieres vocales. Je connois le fond de votre cœur : vous vous repentez de vos péchés : vous avez une haine irréconciliable contre les ennemis de notre ſouverain Maître. J'ai plus d'envie de vous aider que jamais. Que ne voudrois-je pas faire pour celle qui eſt vraiment ma ſœur, ma fille, ma mere ?

LETTRE LXXII.

Sur la Fête de Noël.

J'Eſpere, Madame, me rendre à St. Cyr, Lundi au ſoir. Je reçois une excellente nouvelle en apprenant que votre ſanté ſe rétablit : chargez-moi bien,

Madame : ce ſera un grand ſurcroît de joie pour moi ! je porterai ce fardeau de bon cœur : ne craignez donc pas de m'accabler ; trop heureux, ſi je puis vous ſoulager en vous aidant à porter ce qui vous accable. J'ai une grande eſpérance que N. S. vous rendra cette charge plus légere, ou qu'il vous fortifiera pour la bien porter. Allez, Madame, allez ſouvent dans ce ſaint temps lui faire en eſprit votre Cour à Bethléem, & dites comme les pieux Bergers : *Allons juſqu'à Bethléem : voyons cette merveille qui eſt arrivée, que le Seigneur nous a découverte.* Que cette crêche eſt admirable ! les palais des Rois ſont-ils comparables à ce ſaint lieu ? c'eſt le ſéjour de la paix : c'eſt le Sanctuaire de Dieu : c'eſt le Paradis terreſtre : les Anges y accourent en foule, ſelon l'ordre de Dieu le Pere, pour y adorer ſon fils unique entrant en ce monde : car l'Epître aux Hébreux nous apprend, que lorſqu'il envoya dans le monde ſon fils premier né, il dit : *Que tous les Anges l'adorent !* N'eſt-ce pas-là cette multitude de la milice du Ciel, qui, ſelon St. Luc, fit entendre aux Bergers le Cantique de la joie : *Gloire ſoit à Dieu au plus haut des Cieux, &c.* ? Ils admirent la ſageſſe de Dieu qui commence à éclater dans ce

profond myſtere, lequel eſt, par excellence, le myſtere de la Religion.

JESUS-CHRIST promis, & J. C. donné, voilà toute la Religion : il étoit hier, il eſt aujourd'hui, il ſera demain : c'eſt un enfant qui eſt Dieu & Sauveur : il eſt enveloppé de langes, & couché dans une crêche : ce myſtere eſt devenu manifeſte à notre foi : Dieu a pris ſoin d'en démontrer la vérité : il a été annoncé par les Anges, juſtifié par l'accompliſſement des prophéties, confirmé par un nombre infini de prodiges, par la converſion du monde incrédule, & par la gloire ſuprême dont Dieu a enfin couronné ſon Fils unique au jour de ſa réſurrection : événement atteſté par des témoins oculaires, irréprochables, tous morts pour le ſoutien de cette merveille. *Ce qui a été dès le commencement, ce que que nous avons ouï, ce que nous avons conſidéré, ce que nos mains ont manié touchant le Verbe de vie, nous vous l'annonçons : car la vie s'eſt manifeſtée, & nous l'avons vue : nous en rendons témoignage : nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le Pere, & qui s'eſt découverte à nous : ce que nous avons vu, & ce que nous avons ouï, c'eſt ce que nous vous annonçons, afin que vous entriez en ſo-*

eiété avec nous, avec le Pere, & avec J. C. ſon Fils. Ainſi parloient, prêchoient, écrivoient ces hommes pleins de ſageſſe & de vérité, témoins des merveilles de J. C. : voilà ce que la ſainte Vierge conſervoit dans ſon cœur, à meſure que le myſtere de J. C. ſe développoit. O! qu'il fait bon pour vous, Madame, à Bethléem! allez-y montrer votre foi, relever votre eſpérance, enflammer votre charité & votre gratitude : dites-lui ces paroles d'un grand ſerviteur de Dieu : » Seigneur! ſi ce que nous » croyons eſt une erreur, c'eſt vous-» même qui nous avez trompés, puiſque » vous avez fait tant de miracles en fa-» veur du myſtere de J. C: qu'il eſt im-» poſſible de ne pas le croire ". Allez, Madame, vous conſoler à Bethléem : allez-vous-y décharger de vos peines : allez entendre ces paroles de la bouche ſacrée de J. C. : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, & je vous ſoulagerai.* Je ne doute point que ces paroles ne ſoient plus particuliérement pour vous. Quoi! celle que Dieu a envoyée au milieu du monde pour y ſoutenir ſa gloire, & qui deſire de tout ſacrifier à ſa Religion, ſeroit délaiſſée! elle ſouffre, parce qu'elle eſt fidelle, & Dieu l'abandonneroit! ſa

volonté eſt prompte, ſon corps eſt infirme, & le Dieu fort ne la ſoutiendroit pas ! elle demande ſans ceſſe la ſageſſe, & le Conſeiller des hommes l'abandonneroit à l'incertitude des temps où nous ſommes! elle ne veut que remplir les devoirs d'une place pénible, importante, qu'elle n'a pas choiſie, qu'elle ne demanderoit pas, qu'elle occupe par ſoumiſſion à la Providence, & le Dieu de miſéricorde ne ſeroit pas touché de ſes vœux ardents pour le bien public! & il ſeroit inexorable aux prieres que le St. Eſprit excite dans ſon cœur! Non, Madame, je ne le ſaurois penſer, & j'oſe au contraire aſſurer qu'elle ſera ſecourue à Bethléem, ſi elle perſévere avec l'Egliſe d'y faire ſa cour au ſouverain Seigneur de l'Univers : car il a dit : *Bienheureux ſont ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, parce qu'ils ſeront raſſaſiés !*

LETTRE LXXIII.

Sur les malheurs de l'Etat.

IL me paroît que Dieu eſt avec vous; je le bénis de la droiture avec laquelle par ſa grace vous allez en toute choſe au bien. Perſévérez, Madame : que ne devons-nous pas à Dieu & à la Religion dont il nous a éclairés ? Dieu ne vous a point donné une Religion de femme mondaine, ou de ces ames occupées de petites pratiques, & fort ignorantes dans les grandes : vous avez reçu la couronne de quelque Prélat, de quelque grand perſonnage qui n'a pas ſu garder ce qu'il avoit : & Dieu vous a donné ſa portion, afin que vous en rapportiez des fruits. Gardez mieux que ce pauvre diſgracié, qui nous eſt inconnu, ce qu'il a perdu & qui vous a été donné, ſelon cette parole de l'Apocalypſe : *Gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne.* Vous ſouffrez, Madame, par bien des endroits, & ſouvent avec ennui, triſteſſe & répugnance : mais ces ſouffrances acceptées avec ſoumiſſion aux

ordres de Dieu, que vous ne pouvez détourner, lui ſont agréables.

Hélas! Madame, je ſuis honteux de vous en parler : car je ſens une langueur qui me fait fort deſirer ma guériſon, & qui me réduit à une acceptation auſſi languiſſante, quoique je deſire bien ſincérement de parvenir à ce degré : car, quoi de meilleur ici-bas, que d'obéir à un ſi bon Maître & à un tel Pere, qui, pour une légere ſouffrance, nous prépare une paix éternelle d'une incomparable gloire qui ſurpaſſera toute meſure?

Comment pourriez-vous, Madame, être inſenſible à ces peines, qui ſont dans les foibles & dans les mondains la ſource de tant de péchés? Vous croyez quelquefois être trop ſenſible aux choſes qu'il faut quitter, & froide pour ce que vous allez trouver : c'eſt ce que vous me marquez en un endroit. Mais vous ne ſerez pas inſenſible à ce qui ſe paſſe ici-bas, quand même vous l'auriez quitté. La charité qui vous preſſe ſur les beſoins de l'Etat ne vous laiſſera pas indifférente ni oiſive : mais elle ſera plus pure. L'état parfait de l'autre vie vous délivrera des imperfections qui ſe mêlent ici-bas à vos vertus. Vous aimez à préſent comme un enfant : là-haut, vous aimerez comme les

parfaits. Vous marchez ici-bas dans l'obſcurité, & vous ne voyez qu'à demi & à travers un nuage : là-haut, vous verrez à découvert toutes choſes dans la clarté de Dieu. Ici-bas, l'eſprit eſt prompt & la chair eſt foible : là-haut, tout ſera ſain & plein de force. Le capital dans ce pélérinage eſt de faire tout dans la vue de plaire à Dieu, & de mériter la perfection conſommée de l'amour qui nous unira à lui. On vous maudit, mais ce ſont les méchants : vous êtes haïe de ceux qui haïſſent Dieu, & que Dieu hait ; de ceux qui ſeront couvert de honte & d'une éternelle confuſion ; de ceux qui n'aiment ni le Roi ni l'Etat ; de ceux qui n'oſeroient paroître que ſous les déguiſements des libelles anonymes : mais vous êtes chérie de Dieu. Vous devez donc vous réjouir d'avoir part aux malédictions que l'Evangile prédit aux amis de Dieu, qui ſouffrent pour la juſtice. Plus je vous approfondis, Madame, dans l'état préſent des affaires & de l'humiliation du Roi, plus j'admire les vues de Dieu ſur vous. Il éleve les uns pour les perdre, à cauſe des maux infinis qu'ils font dans les grandes places où ils ne devroient faire que du bien : il vous a élevée pour vous ſanctifier par la voie de la ſouffrance & de la

croix, & par l'abondance des bonnes œuvres dans le lieu des plaiſirs. Que ſeroit le Roi, s'il étoit livré à une perſonne flatteuſe & mondaine? Tant que l'averſion pour ſes défauts ſera jointe à *l'amour tendre* que vous avez pour lui, & à la compaſſion qui vous fait partager avec charité, aux dépens de votre repos, ſes malheurs, ſes douleurs, & ſon accablement, il n'y a rien à craindre pour vous : *Dieu a formé le lien qui vous unit.* Soyez ſeulement attentive à ne vous pas rebuter : il a beſoin de vous, & nous avons grand beſoin de lui, comme j'avois l'honneur de vous le dire hier : il faut le préparer aux vérités qu'il n'aime pas, par la joie qu'il aime beaucoup : il faut l'encourager, le réveiller, l'attriſter quelquefois, & le conſoler ſouvent. Si je ne ſavois que Dieu eſt en vous avec une grande abondance de graces, je ne pourrois, Madame, me réſoudre ſans peine à vous donner de tels conſeils; car je ſais les épreuves par où vous avez à paſſer pour en venir là : quel moyen de réjouir les autres, quand on eſt ſoi-même accablé de triſteſſe! Ayez confiance en Dieu, qui unit ſi tendrement deux perſonnes ſi différentes dans leurs ſentiments.

LETTRE LXXIV.

JE crains pour vous, Madame, l'impreſſion de la miſere publique, quoique je ne puiſſe m'empêcher d'être ravi de votre charité tendre pour les pauvres. *Il n'eſt pas en mon pouvoir*, dites-vous, *de n'être pas triſte au milieu de tant de ſujets d'affliction & d'inquiétude. Peut-on voir autour de ſoi le ſcandale du ſiecle, la déſolation de la guerre, les miſeres de ſes freres qui ſont dans d'extrêmes ſouffrances, ſans être affligée?* C'eſt-là ſans doute le caractere de la charité, le ſentiment des élus, de pleurer ſur les ſcandales, de gémir ſur les playes de l'Egliſe, de compatir à ſes freres : c'eſt même un des ſujets des plus légitimes d'affliction. Mais il faut cependant la modérer par la conformité à la volonté de Dieu.

Vous avez part, Madame, à la béatitude de ceux qui pleurent, quand vous gémiſſez des miſeres de la guerre, & des ſouffrances du peuple. Vous participez auſſi à ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, en deſirant avec empreſſement la paix générale qui eſt l'unique remede à tant de maux. Que je ſuis ravi de voir

que vous ne tenez plus au monde que par la ſenſibilité à la miſere publique! Cependant, au milieu de la joie que j'ai eue en vous allant marquer toute ma reconnoiſſance du ſucceſſeur que vous m'avez donné, vous m'avez fait une très-grande compaſſion : ſouvenons-nous de ce que les Apôtres diſoient à leurs Diſciples : *C'eſt par beaucoup de peines & d'afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.* Je touche à la fin de ma carriere, & je vois que je n'ai pas aſſez ſouffert : le temps du ſalut, Madame, approche pour vous, comme pour moi. Mettons à profit nos ſouffrances : avançons à grands pas, à meſure que le jour finit : je le demanderai à Dieu pour vous, Madame, & pour moi, juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Perſonne ne vous eſt plus acquis, parce que perſonne ne vous a mieux connue.

LETTRE LXXV.

Sur divers ſujets.

ABandonnez, Madame, tout ſimplement ce qui vous fatigue trop : il y en aura toujours aſſez, pourvu que vous

rempliſſiez la meſure de votre état. Vous ne devez pas reprendre les ſoins que vous dites avoir quittés depuis vingt ans. Ne vous fatiguez point tant du ſoin des autres : mais ne vous négligez point, de maniere à faire décrier les Saints vos bons amis, qu'on rendroit reſponſables de tout ce qui feroit de la peine en vous. Donnez peu pour avoir beaucoup : vous avez à gagner une ame par les choſes innocentes, par des manieres faciles, par une dévotion gaie : ne lui laiſſez donc rien voir qui puiſſe l'effaroucher. Souvenez vous que, ſelon St. Paul, les auſtérités corporelles ne ſont pas eſſentielles, mais que la piété ſanctifie tout ce qui eſt permis & innocent. Ne vous contentez donc pas d'être gaye au-dedans, faites part de votre joie à ceux qui ont droit de vous en demander.

Craignez votre choix même dans le bien quand il peut y avoir quelque inconvénient. L'on fait beaucoup, quand on fait ce que Dieu demande avec perſévérance & avec amour. Je crois que vous avez, quant à préſent, votre meſure : tâchez de la remplir avec joie, ſimplicité, humilité. Je ne vois point ſans une grande conſolation le penchant où la grace vous porte touchant l'humi-

lité : je ſais qu'il y a des combats en vous : la vanité vous attaque ſouvent : vos redditions en font mention : mais l'humilité vous défend mieux que jamais. Que le Dieu de paix, qui apprend ſi bien aux ſuperbes à s'anéantir, ſoit à jamais béni d'un ſi grand don !

Si les bains dont vous me parlez, ſont modeſte, vous pouvez vous en ſervir. Changez librement & hardiment votre ceinture en bracelet, quand cela vous convient. Il n'eſt point néceſſaire, Madame, que la demi-heure de votre méditation ſoit de ſuite : Dieu en recueillera toutes les parties : ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'elle ſoit humble & fervente, & qu'elle ſoit du fond du cœur. Ce ſeroit bien un vrai ſcrupule, ſi étant toute la matinée à l'Egliſe les Dimanches, vous doutiez ſi votre oraiſon eſt faite. La priere n'eſt point une interruption à la priere : ce n'eſt pas quitter Dieu que d'être toujours avec lui. Je n'ai garde, Madame, de vous ôter le pain des enfants ! je vous le conſeille, cette année, auſſi fréquemment que l'année paſſée, pourvu que vous ſoyez fidelle à ne faire ſur cela aucune contrainte à votre ſanté. Après cela, communiez ſouvent : ce ſera un motif & un moyen excellent de ſanctifica-

tion pour vous. Le bois ſec n'eſt pas plus aiſé à enflammer, qu'une ame bien préparée n'eſt ſuſceptible de ce feu divin, que le Sauveur eſt venu apporter ſur la terre, & qui enflamme les fideles à la ſainte Table.

J'apprends en ce moment que votre ſanté ne ſe rétablit point : & j'en ſuis dans une véritable peine. Je ſais par expérience combien les maux d'épuiſement viennent d'une maniere inſenſible, & à quel point ils ſont opiniâtres. Il y a je ne ſais combien d'années que je languis, pour avoir négligé ma ſanté dans ma premiere jeuneſſe. Votre ſanté, ni votre vie, ne ſont à vous, Madame : c'eſt un dépôt confié : vous devez en prendre le même ſoin que vous prendriez de celle d'un autre dans le même cas. Quand on fait autrement, ce n'eſt pas détachement de ſoi, c'eſt défaut de ſimplicité. Quant au danger de ſe flatter, on eſt entiérement à l'abri, en ſe laiſſant juger par le meilleur médecin qu'on prie de parler ſans compliment. Pouſſer le ſcrupule plus loin, c'eſt vouloir être trop ſage, & ſuppoſer que Dieu ne ſe contente pas de la vraie droiture. Quand on a un naturel courageux comme le vôtre, on a plus de peine à s'appetiſſer & à ſe rabaiſſer à tous ces

ces petits ménagements de ſanté, qui paroiſſent des foibleſſes & des relâchements, qu'à s'élever par grandeur au-deſſus de tous les beſoins. Ainſi il y a plus à s'humilier, à devenir ſimple, & à mourir à ſoi dans cette conduite qui paroît un relâchement, que dans la rigueur qui n'épargne en rien le corps. Il vaut mieux faire la volonté de Dieu, en ménageant ſes forces, que goûter ſa préſence : l'un eſt fidélité pour lui, l'autre eſt jouiſſance pour nous-mêmes. Vous tenez trop à cette préſence apperçue & réfléchie de Dieu qui vous eſt donnée, & qui eſt bien moins Dieu pour vous, que l'accompliſſement de ſon ordre. Ménagez donc votre ſanté, moins par les remedes que par le repos & la gayeté. Vous n'y perdrez rien pour l'intérieur, en préférant le pain le plus ſec aux lait le plus doux.

LETTRE LXXVI.

Sur l'amour déſintéreſſé.

IL y a, Madame, pluſieurs choſes dans la lettre que vous m'avez montrée, que je n'entends pas aſſez bien. On doit, ce me ſemble, vouloir trouver en ſoi

une certaine perfection de vertus, qui doit tenir lieu de tous les autres bienfaits : & l'on doit se consoler par-là dès choses extérieures, que la Providence nous enleve : & une indolence qui nous rendroit indifférents touchant la perfection de la vertu, seroit blâmable. Il est vrai aussi, que si c'est l'amour-propre & non le desir de plaire à Dieu qui anime, ce n'est plus vertu : je crois encore que c'est le sentiment de M.... Je ne comprends pas non plus que, pour être pur dans la perfection, il faille la regarder en soi comme en autrui sans nulle satisfaction, que ce soit soi plutôt qu'un autre, à moins qu'on ne veuille parler de la complaisance de l'amour propre : car d'ailleurs, la vraie charité a pour regle d'aimer sa propre perfection, préférablement à celle d'autrui : il ne la faut pas regarder, comme Lucifer, par orgueil, mais pour en remercier Dieu, & pour tâcher de la conserver & l'augmenter autant qu'il se peut, selon cette parole : *Que celui qui est juste se justifie encore !* Il y a d'autres choses que je n'entends pas clairement. Pour venir à ce que vous m'avez marqué, je crois qu'on ne vient point à cette mort du Chrétien sans courage & sans pratiquer l'humilité du cœur & la simplicité, qui

ne cherche que Dieu, & s'éloigne ſans grimaces & ſans héſitations de ce qui lui déplaît. Mais je ſuis bien perſuadé qu'une pareſſe & une ſimple indolence & dépouillement de courage & de pratique ſeroit une paſſiveté, blâmable pour vous, & condamnable par les regles de l'Egliſe. Voici une propoſition condamnée par un Concile général de Vienne contre les *Beguins* & les *Beguines*, qui étoient des Illuminés : *C'eſt une imperfection de s'exercer dans les actes de vertu : & une ame parfaite doit s'éloigner des pratiques de vertu* : ces faux Illuminés établiſſoient qu'une ame pouvoit devenir ſi parfaite en cette vie, qu'elle étoit impeccable, & qu'elle ne pouvoit aller plus loin : ce qui n'appartient qu'à la perfection de l'autre vie. Il y a une différence totale entre le ſens de Mr. de... & celui-ci : & je ne vous l'ai rapporté, qu'à l'occaſion de cette perfection idéale qui conſiſteroit dans une mort entiere & ſans imperfection, qui banniroit toute ſenſibilité, & qui anéantiroit entiérement la créature, & la rempliroit de Dieu ſans effort de ſa part & ſans pratiques : c'eſt la perfection du Ciel : *Dieu ſera toutes choſes en tous*, comme dit St. Paul, ſans que la créature y mette rien par ſon tra-

vail : elle recevra tout & ſera dans une paſſiveté heureuſe : ce qui ſera la récompenſe & le prix de ſes travaux & de ſes pratiques paſſées. Ici-bas, nous devons mourir au péché, nous devons marcher dans une vie nouvelle ; les membres de notre corps ne doivent plus être des armes d'iniquité, & nous devons nous donner à Dieu comme vivants, de morts que nous étions, & lui conſerver les membres de notre corps pour ſervir à la juſtice : il faut obéir du fond du cœur à la doctrine de J. C., à laquelle nous ſommes livrés par la grace. Voilà ce que je lis dans le Nouveau Teſtament, où il eſt parlé à fond de la mort des Chrétiens : tout cela demande du courage & des pratiques ſolides de vertu. Si par petiteſſe & par ſimplicité, on entendoit quelque choſe qui donnât excluſion à cette inconteſtable doctrine, je n'y ſouſcrirois jamais : je ne ſais point ce que c'eſt que cette déſappropriation de dons de Dieu, petiteſſe, & mort ſans réſerve, qu'une infinité de perſonnes pénitentes & vertueuſes ne connoiſſent pas plus que moi : mais, en tout cas, ces perſonnes pénitentes & vertueuſes ne ſeroient pas privées de la lumiere néceſſaire à leur ſalut, ſi elles perſéverent dans la pénitence &

dans la vertu : elles ſe garderont de ſe rien attribuer de la gloire de Dieu : elles continueront à être humble de cœur, & à mourir au péché ſans réſerve : elles tiendront à ce qu'il y a de plus pur par la perfection de leur état : mais elles comprendront que la perfection pure & ſans défaut eſt pour l'autre vie : car Dieu y a mis une meſure. Il eſt vrai que comme nous ignorons cette meſure, & celle du progrès que nous faiſons, nous avons tous les jours beſoin de courage & d'attention pour avancer ſelon cette exhortation du St. Eſprit. *que celui qui eſt Saint ſe ſanctifie encore :* & notre meſure ne ſera pleine qu'à la mort : car recevant tous les jours de nouvelles graces, nous y devons répondre tous les jours par une nouvelle reconnoiſſance : ainſi c'eſt un bien que nous ne connoiſſions pas toute l'étendue de notre meſure, afin que nous ne nous endormions jamais. Je ſuis perſuadé, Madame, que mes ſentiments ſur cela ſont les mêmes que ceux de M. de....: & quoiqu'il voye plus que moi, je crois fermement ne pas penſer autrement que lui. J'ai néanmoins pris occaſion ici de vous inſtruire, comme mere d'une Communauté, ſur un certain langage de dévotion mal entendue : & je crois que tout

ceci vous peut ſervir en votre particulier. Dieu veuille vous accorder le grand don de perſévérance!

LETTRE LXXVII.

LE temps paſſe, Madame, l'heure eſt venue d'être plus vigilante que vous n'avez encore été, parce que votre ſalut eſt plus proche de vous, que lorſque vous avez commmencé à croire : il ne ſuffit pas que vous ne vous laiſſiez pas aller aux petites fautes, il ne faut pas vous endormir dans les petites. Gardez-vous bien même de vous aſſoupir dans le chemin de la vertu ; la nuit eſt paſſée, le jour s'avance ; armez-vous des armes de juſtice pour vous défendre : vous aurez à combattre ; marchez avec courage, hâtez-vous, courez dans le chemin de la vertu, & revêtez-vous de J. C. Vous courrez ce mois avec J. C : humiliez-vous devant lui, d'être encore ſi lente & ſi peu avancée : voyez avec une ſainte émulation toutes les Dames courageuſes qui s'avancent au-devant de l'Epoux : quelque chemin que vous ayez déja fait, gémiſſez d'être encore plus pareſſeuſe que vous ne voudriez ; dites à l'Epoux divin de votre

ame qu'il vous attire plus fortement après lui pendant cet Avent, & que vous ferez de nouveaux efforts pour courir à l'odeur de ſes parfums; gémiſſez de vos fautes, mais ne vous découragez pas: Dieu eſt bon à ceux qui le cherche de tout leur cœur; il achevera ce qu'il a commencé; cet arbre qu'il a déja fait croître, qu'il a chargé de fruits, en portera de plus abondants & de plus parfaits: il faut chercher plus purement & plus véritablement que jamais à lui plaire en toutes choſes: il faut étudier de plus en plus à faire toutes ſes volontés, portant le fruit de toutes ſortes de bonnes œuvres: votre meſure eſt grande, il faut la remplir; travaillez, Madame; gardez-vous du plus léger ſommeil, bien plus encore de l'aſſoupiſſement de vos plus légeres fautes; demandez auſſi-tôt pardon, & que le ſoleil ne ſe couche pas ſur vos amertumes, triſteſſes, découragements, immortifications, & autres infidélités de la journée; n'oubliez jamais ces paroles de J. C., que je ſouhaite profondément gravées dans votre cœur: » Ce-» lui qui eſt fidele dans les petites cho-» ſes, ſera fidele dans les grandes; & ce-» lui qui eſt infidele dans les petites, ſera » infidele dans les grandes: veillez, car

» vous ne ſavez pas l'heure que le fils » de l'Homme viendra; vous devez vous » y préparer ſans relâche : " Les Juifs attendoient le premier avénement de J. C., les Chrétiens attendent le ſecond avec le même empreſſement. L'Egliſe nous le repréſente aujourd'hui bien terrible pour les pécheurs; les avant-coureurs de ce ſouverain Juge feront ſécher les hommes impies de frayeur : pour vous, qui ſerez, comme je l'eſpere, du nombre des élus de Dieu, vous leverez votre tête, vous regarderez en-haut quand toutes ces choſes arriveront, parce que vous verrez votre Rédempteur proche de vous. Heureux le ſerviteur que ſon maître trouvera veillant; je vous dis, en vérité, qu'il le fera aſſeoir à ſa table, & le ſervira lui-même des mêts les plus délicieux. Comment vivez-vous avec les Saints? nous en parlerons au premier voyage; ne ſuivez pas toutes leurs penſées, quand vous y voyez de l'inconvénient & qu'ils y ſont intéreſſés, ou qu'ils agiſſent par des préjugés dont les plus ſaints ſont coupables; mais hors les réflexions dont vous avez beſoin pour agir prudemment dans ce qu'ils propoſent, laiſſez les ſoupçons & les jugements incertains au tribunal de Dieu, là vous trouverez la paix & la ſû-

reté. Pour vous, ſi vous étiez amie du monde, le monde ne feroit pas des libelles contre vous. Le diſciple n'eſt pas plus que le maître; ne ſavez-vous pas ce qu'on diſoit du vôtre? on faiſoit pluſieurs diſcours de lui en ſecret parmi le peuple; car les uns diſoient: C'eſt un homme de bien; non, mais il ſéduit le peuple. St. Jean, Chap. 6. Quelque choſe qui vous arrive de contraire à vos projets, à votre deſir même pour la perfection, ne vous découragez jamais, relevez-vous & allez votre chemin; j'ai bien envie que rien ne vous arrête; car vous devez beaucoup à Dieu, & il a de grands deſſeins ſur vous. Le goût & le tranſport que vous ſentez en liſant le Nouveau Teſtament, n'eſt pas une petite preuve de votre progrès dans la foi; l'horreur que vous avez du péché anime ma confiance pour vous; j'eſpere que vous ne tomberez jamais dans celui qui donne la mort, que vous ne demeurerez pas dans les autres, & ſurtout que vous ne vous y endormirez jamais. O le triſte & dangereux aſſoupiſſement! Soyez gaye, réjouiſſez-vous au Seigneur, je vous en conjure, épanchez votre cœur devant lui, tout ira bien, vous ſerez contente, Dieu tournera à ſa gloire & à votre ſanctification ce que

vous croyez ſouvent perdu. L'humilité tire ſon profit des fautes mêmes, à plus forte raiſon des épreuves; il peut naître en vous plus parfaitement que jamais. Je ne change point en vous les jours de Communion qui vous ont été permis les *années précédentes*; mangez le pain des forts, & croiſſez. Conſolez-vous, Madame; Dieu vous aime, & je ſuis aſſuré que vous l'aimez; tout tourne enfin au profit de ceux qui aiment Dieu: défendez bien cette haute partie de l'ame, où il a établi ſa demeure; quoique vous ſoyez affligée de tous côtés au-dehors, & que la partie foible ſuccombe à la triſteſſe & à la douleur, la forte en Dieu & où vous lui êtes fidele, ſera inacceſſible à l'ennemi, tant que vous ne lui en ouvrirez pas volontairement les portes. Cette pointe de l'eſprit où réſide la liberté, peut réſiſter à la grace, à toutes les foibleſſes de la chair, à toutes les attaques du monde, & à tous les efforts de l'Enfer, parce que, comme dit St. Jean: *celui qui eſt*, vous *eſt plus grand que ce qui eſt dans le monde:* ce qui fait dire à ce grand Apôtre: *Mes bien-aimés, ſi notre Créateur ne nous condamne point, nous avons de l'aſſurance devant Dieu, & quoique nous lui demandions, nous le recevrons*

de lui, parce que nous obſervons ſes Commandements & que nous faiſons ce qui lui eſt agréable : voilà une ſource intariſſable de conſolation & de confiance pour les juſtes, parce que quoiqu'ils tombent ſouvent, comme dit le Concile de Trente, dans des fautes légeres, quotidiennes, & qu'on appelle vénielles, Dieu néanmoins ne les abandonne jamais, s'ils ne s'abandonnent eux-mêmes les premiers ; ce qui n'arrivera que par la tranſgreſſion mortelle de ces Commandements. Ayez donc, Madame, un grand ſoin d'aſſurer le choix que Dieu a fait de vous par vos œuvres : c'eſt par la grace que vous deviendrez impeccable & inacceſſible à vos ennemis ; je parle de ces péchés qui ſéparent de Dieu & qui livrent l'ame à la captivité du Démon. Quand vous êtes triſte, tâchez de vous conſoler par les bonnes œuvres, par l'eſpérance, la patience, les fréquentes élévations de votre cœur à Dieu, celui qui vous ſoutient par les bonnes actions de votre état en ſoutenant les affligés par les vues de la Religion ; & profitant de ce temps pour ſemer le bon grain, qui doit fructifier dans la ſuite au centuple.

LETTRE LXXVIII.

JE vais vous offrir à Dieu, Madame, ſous la protection de la ſainte Vierge; je lui demanderai qu'elle ſoit votre Avocate auprès de ſon fils, maintenant & à l'heure de votre mort : faites votre proviſion pour votre voyage; demandez tout ce qui vous eſt néceſſaire; on obtient des graces dans les jours ſolemnels, où l'on célebre la naiſſance des Grands; cela eſt plus vrai & plus facile dans le Royaume de Dieu, que dans le Royaume du monde. J'ai une très-grande confiance que Dieu qui a commencé en vous ſon ouvrage, l'achevera & vous donnera le vouloir & le faire juſqu'à la fin; car quand il a juſtifié une fois les ſiens, il ne les abandonne jamais, à moins qu'il ne ſoit abandonné d'eux. Il faut que vous ſoyez plus humble, plus charitable, plus patiente & plus unie à Dieu par le fond de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel eſt, Madame, votre appui, votre eſpoir, votre conſolation, votre deſir principal dans la vie? n'eſt-ce pas Dieu, le Dieu de

votre cœur? celui qui ſera votre partage pour toujours? où pouvez-vous être bien ſans lui? où pouvez-vous être mal avec lui? Il eſt à St. Cyr au milieu de ſes Epouſes, avec une bonté particuliere: mais à la Cour, à Fontainebleau & en tous lieux, plein de miſéricorde, ſans bornes pour ceux qui l'aiment de tout leur cœur: ce qui vous reſte de vie, Madame, doit être tout à lui, il aura ſoin de votre mort. Un grand ſerviteur de Dieu, que vous connoiſſez bien, diſoit à Dieu? » Quand » je jette les yeux hors de vous, je n'y » découvre rien de ſolide & de ferme, » je n'y vois ni amitié qui me puiſſe » ſervir, ni puiſſance capable de me ſou- » tenir, ni conſeil qui me puiſſe aider: » je n'y trouve ni livre ni diſcours qui » me conſolent véritablement, ni or ni » argent qui me délivrent de mes peines, » ni retraite qui m'aſſure & me défen- » de; il faut que vous-même, mon Dieu, » daigniez me ſecourir, comme étant le » ſeul qui puiſſiez me conſoler, m'inſtrui- » re & me défendre." Dieu vous traite, Madame, comme il fait ſes élus, en vous faiſant participante de ſa Croix au milieu des délices de la Cour: j'eſpere auſſi qu'il multipliera ſes divines conſolations au fond de votre cœur, à meſure qu'il vous

envoye des ſouffrances. Vous voyez auſſi, Madame, combien on a raiſon de vous épargner les auſtérités, puiſque Dieu vous marque lui-même l'exercice par lequel il vous veut purifier. Je voudrois, Madame, partager avec vous vos douleurs pour vous en ſoulager. Je vous conjure de ne pas augmenter votre mal par votre travail, ou par vouloir tout faire comme en ſanté. Je ne ceſſerai, Madame, de prier pour vous.

LETTRE LXXIX.

JE prie pour vous, Madame, ſans diſcontinuation : votre état eſt ſi pénible, que je ſens le beſoin que vous avez d'être fortifiée de la grace. Dieu vous traite, Madame, comme ſes élus & ſes amis, parce que vous êtes agréable à Dieu : il a fallu que la tentation vous éprouve, diſoit l'Ange à Tobie; il y a long-temps qu'on vous l'a prédit, vous vous y êtes attendue & préparée. Les grandes afflictions ôtent la parole, mais la vôtre vient de charité; la charité ſanctifie le ſilence & l'accablement où elle jette. *Je ſuis*, diſoit, David, *comme une bête devant vous ;* mais *je ſuis toujours*

avec vous. Il y a une ſtupidité qui approche de Dieu, il y en a une qui en éloigne : la vôtre eſt de la premiere claſſe ; vous ne pouvez parler beaucoup, mais vous ſouffrez beaucoup, & vous ſouffrez parce que vous aimez Dieu ; c'eſt le principe, le motif & la fin de votre ſouffrance. Tâchez, Madame, de profiter des moments de Dieu, pour la paix ; notre proſpérité faiſoit des jaloux, & auroit peut-être continué long-temps une guerre triſte & funeſte : Dieu peut-être veut nous donner la paix dans notre adverſité ; nous gagnerons beaucoup plus que nous ne penſons par cette conduite de Dieu. La guerre n'eſt tolérable que pour obtenir la paix, & la paix eſt un ſi grand bien, qu'elle dédommage de tout le reſte : quand je parle ainſi, Madame, je le fais ſans voir & ſans ſavoir actuellement ce qui eſt praticable : que ne voudrois-je pas faire pour vous ſoulager ! vous êtes chere à l'Etat, à l'Egliſe & à Dieu : il vous ſoutiendra, il vous conſolera : & quand vous marcheriez dans les ombres de la mort, vous ne devez jamais ſuccomber à la crainte, parce que Dieu eſt avec vous. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous faſſe faire du progrès par l'affliction où il vous met, &

qu'il vous rende lui-même propre à le glorifier devant les Rois & les Princes de la terre.

LETTRE LXXX.

J'Apprends, Madame, que votre ſanté eſt bonne ; ce qui me donne une ſinguliere joie au milieu de nos afflictions. Nous avons beſoin que Dieu nous ſoutienne pour ſoutenir les peines générales dont nous ſommes environnés : je prie Dieu ſans ceſſe pour vous, Madame ; je fais des vœux du meilleur de mon cœur, qu'il répande ſon onction céleſte dans votre ame, afin que vous portiez courageuſement ces tribulations du Roi & de l'Etat : notre ſageſſe eſt bien courte dans les accidents & les adverſités : ſi Dieu qui abaiſſe & qui releve quand il lui plaît, ne nous ſecouroit particuliérement, notre politique ſeroit à bout ; & pour parler le langage des Anges, la prudence des prudents ſeroit engloutie dans les flots de notre tribulation : mais il faut, Madame, eſpérer au Seigneur, qui ſoutient, & non en la créature qui tombe, & jetter ſouvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, &

ne vous point attacher à celui qui paſſe : *O ſainte Sion!* dit St. Auguſtin, *où tout ſubſiſte & rien ne change!* Voilà, Madame, ce que votre place demande, pour conſoler les affligés & conſoler les politiques, en leur apprenant, ſi vous pouvez, de ne pas tenter Dieu, à eſpérer en lui, à faire ce que la néceſſité requiert, & non ce que l'orgueil & la précipitation ſuggere. Conſolez-vous vous-même, Madame, des afflictions qui naiſſent des parties baſſes de la terre, & du mauvais état des affaires publiques, par les vues de la foi : c'eſt principalement dans l'adverſité que le juſte doit vivre de la foi. Sur-tout, Madame, banniſſez les autres ſujets qui pourroient vous attriſter ; n'y penſez point du tout, quelque raiſon que vous croyiez avoir de vous en occuper, de peur de vous accabler : faites-en diſtraction, amuſez les autres dans les moments deſtinés à cela ; car une abondante triſteſſe ſeroit une abondante tentation pour vous, il faut l'éviter.

LETTRE LXXXI.

J'Apprends, Madame, la perte que nous faiſons; j'en ſuis pénétré par l'affliction que Sa Majeſté en reſſent, & par celle que vous ſouffrez: votre cœur plus ſenſible qu'aucun autre, partage avec la famille Royale cette douleur. Je prie Dieu, Madame, qu'il vous ſoutienne en tout; c'eſt un bon pere, & il doit faire en tout temps votre conſolation; peut-être a-t-il prévu que ce Prince ſe perdroit avec une grande multitude, & il l'a ravi dans ſon innocence, de peur que la malice du ſiecle ne le corrompît; peut-être Dieu veut-il nous faire un plus grand préſent, après que nous aurons témoigné notre ſoumiſſion. Il nous avoit donné ce jeune Prince, il eſt le maître, ſon ſaint Nom ſoit béni à jamais. C'eſt un bonheur infini pour cette ame innocente qui s'envole au Ciel; c'eſt un Ange qui va bénir Dieu éternellement, d'avoir reçu une couronne immortelle; il priera pour le Roi ſon grand-pere, & du lieu de la ſouveraine paix, il attirera ſur nous celle que nous attendons. O profondeur des conſeils & de la ſageſſe immenſe du grand Dieu qui

nous conduit ! que ſes voies ſont impénétrables ! un ſeul de nos cheveux ne tombe pas ſans ſon ordre ; il veut que nous ſortions de notre fauſſe & trompeuſe ſageſſe, pour nous abandonner pleinement à ſes ordres : ſes voies ſont juſtes, ſages, véritables, pleines de bonté & de miſéricorde, pour ceux qui l'aiment ; aimons-le donc, & le laiſſons faire ; prions-le d'oublier nos péchés & d'agir avec nous ſelon les ſentiments de ſa charité immenſe & inépuiſable.

EXTRAIT (1) *des redditions de comptes de Mad. de Maintenon.*

..... ſur ce que je fais pour vous. Il faut pourtant, ô mon Dieu ! que je vous réponde, & aux graces qu'il faut encore que vous me faſſiez. Soyez béni de celle que vous m'avez faite à pareil

---

(1) Voilà les ſeuls reſtes des redditions de Me. de Maintenon : on les a encore écrits de ſa main ſur un papier à demi-brûlé. Cependant il reſte encore des lettres de Me. de Maintenon à M. de Chartres ; & l'on eſpere les recouvrer. M. de Mérinville en fit un jour la lecture au Roi à Rambouillet.

jour qu'aujourd'hui ! mais, mon Dieu, qu'elle ne ſoit pas pour ma ſeule ſatisfaction, & qu'il vous en revienne de la gloire pour ma ſanctification ! . . . . . .

Qu'il y a long-temps que je ne vous ai entretenu, ô mon Dieu! & que j'ai de pardons à vous demander de la maniere dont j'ai paſſé les quinze jours de maladie que je viens d'avoir ! Je pouvois tirer plus d'avantage de mes ſouffrances : & quelque médiocres qu'elles ayent été, votre bonté m'auroit compté ma réſignation à les ſouffrir. Cependant vous m'avez fait la grace de ne me pas impatienter : j'ai ſouffert, & j'en ai été bien-aiſe dans des moments : je n'ai pas même formé un deſir pour ma guériſon : j'ai aimé mon mal, & toutes les circonſtances qui l'ont accompagné. J'ai eu beaucoup de ſoumiſſion & d'indifférence pour les remedes, ne mettant ma confiance qu'en vous ſeul : ce que j'y ai mis de mon fond, c'eſt une grande lâcheté, qui m'a fait ſuccomber aux petits maux que vous m'envoyiez, un grand abandon de toutes prieres, me contentant des ſentiments de réſignation où je me trouvois : beaucoup d'amour-propre qui m'a fait rechercher tous les ſoulagements poſſibles, une grande complaiſance dans les

louanges que la flatterie inventoit pour me plaire, beaucoup d'ingratitude & d'aigreur pour les ſoins dont on m'a accablée, beaucoup de mépris pour mon prochain. Ah! mon Dieu, que de mal pour un peu de bien!.... Recevez-moi, Seigneur : animez mon eſprit & mon cœur, en fortifiant mon corps. Si vous me rendez la ſanté, que ce ſoit, ô mon Dieu! pour vous ſervir avec plus de ferveur que juſqu'à cette heure : & ſi votre volonté me deſtine à la ſouffrance & à la langueur, faites que mon ame, ſe détachant de la matiere, s'éleve vers vous avec plus de liberté. . . . . .

Vous me faites ſouffrir, ô mon Dieu! & vous m'envoyez un échantillon de cette pénitence que je vous demande tous les jours. Hélas! Seigneur, la maniere dont je la ſouffre me fait bien voir que ce n'eſt pas ſincérement que je la demande.... Quelle triſteſſe m'accable pour des maux très-légers! quel abandon des exercices de piété que j'avois entrepris! quel oubli de votre ſainte préſence! quel découragement! quelle impatience! Ah! mon Dieu, ayez pitié de moi: mon état eſt déplorable. . . . . .

Pourquoi êtes vous triſte, ô mon ame! & pourquoi vous troublez-vous? eſpérez

en Dieu, & conſolez-vous, parce qu'il vous eſt encore permis dans votre douleur de le bénir, & de lui rendre la gloire qui lui eſt due : il eſt mon Sauveur & mon Dieu. . . . . .

Lorſque j'étois affligée, j'ai élevé ma voix au Seigneur, & il m'a exaucée. Seigneur, ſoulagez mon ame. . . . . .

O mon Dieu ! eſt-il quelque choſe dans le Ciel & ſur la Terre, que je puiſſe deſirer ? Vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon partage pour toujours. . . . . .

O mon ame ! le Seigneur te ſuffira lui ſeul dans l'éternité : qu'il te ſuffiſe dans le temps ! . . . . . .

Ne ſouffrez pas, mon Dieu, que j'aye ici-bas d'autre plaiſir que de vous poſſéder, d'autre regret que de vous perdre. . . . .

La terre eſt le ſéjour des privations : quand ſerai-je dans le pays du repos & de la joie ? . . . . . .

Quand on n'aime que Dieu, on ne doit être affligé que de lui déplaire : & ſa volonté doit faire toute notre joie au milieu de toutes nos peines.

Béni ſoit Dieu, Pere de toute conſolation, qui adoucit en moi toutes les amertumes de cette vie, & qui tourne en bien tous mes maux ?

La vertu ſe perfectionne dans l'infirmité, & la force augmente par la foibleſſe.

Je me glorifierai de mes infirmités, afin que la vertu de J. C. demeure en moi.

Plus le corps s'affoiblit, plus l'eſprit de grace doit ſe fortifier en nous.

Dans le Chriſtianiſme, l'important n'eſt pas de beaucoup agir, mais de beaucoup aimer.

On aime beaucoup Dieu, quand on ceſſe de s'aimer ſoi-même : & l'on ceſſe de s'aimer ſoi-même, lorſque ſe ſentant affoiblir & comme détruire, on conſent de bon cœur à ſa propre deſtruction pour l'amour de Dieu.

J'étois autrefois trop vive : il eſt bon d'être à préſent amortie & comme mourante.

LETTRE (1) *de M. de Mérinville.*

A Chartres, ce 1 *Octobre* 1709.

JE n'avois jamais éprouvé une douleur pareille à celle que j'ai reſſentie pendant la maladie de M. de Chartres, & à ſa mort : auſſi n'y a-t-il rien de comparable

(1) Je ſupprime de ce recueil l'importante lettre de M. l'Evêque de Chartres au Roi, parce qu'elle eſt imprimée dans le Tome VI, p. 81 des *Mémoires*. Qu'on ne doute point de ſon authenticité. J'ai vu de mes yeux l'original écrit & ſigné par M. l'Evêque de Chartres : quelques ratures, mais point de mots ſubſtitués au-deſſus des mots rayés; au dos, ceux-ci de la main de Me. de Maintenon : *Lettre très-ſecrete de M. l'Evêque de Chartres :* point de date, mais elle eſt ſûrement de la fin de l'année 1697, après la paix de Riſwick. Mlle. d'Aumale en parle dans ſes Mémoires ; mais elle dit qu'on n'a pas voulu la lui montrer. On tient la copie donnée au public d'un Eccléſiaſtique qui a été attaché à feu M. de Mérinville, Evêque de Chartres, neveu & ſucceſſeur de M. Deſmarais. Les Dames de St. Louis peuvent produire l'original : elles l'ont eu de M. de Mérinville, qui leur donna cette piece cachetée de ſes armes, vingt ans après la mort de Me. de Maintenon, à condition qu'elles ne l'ouvriroient qu'après la ſienne. Cependant il écrivoit à Me. de Maintenon :

rable à la perte que je fais : je l'aurois ſuivi de près ſi ſa maladie eût été plus longue : j'en avois abſolument perdu le ſommeil & l'appétit, tant ma douleur a été vive & continuelle, ſans me donner aucun relâche. Je voulois toujours le voir dans ſa maladie, & on m'en empêchoit les derniers jours de ſa maladie, parce

---

Maintenon : *Ne ſoyez point en peine, Madame, j'ai brûlé tous les papiers qui vous regardoient, que j'ai trouvés dans le cabinet de feu M. l'Evêque de Chartres.* Mais comment cette lettre adreſſée à Louis XIV, a-t-elle pu ſe trouver dans ces papiers? Vraiſemblablement l'Evêque l'a remit à Mad. de Maintenon, ſoit pour l'examiner, ſoit pour la donner au Roi : & Mad. de Maintenon trouva bon de la ſupprimer, à cauſe des louanges que le Roi auroit pu croire concertées entre elle & ſon Directeur. Peut-être auſſi n'eſt-ce qu'un brouillon, comme les ratures & le manque de date ſemblent le dire. Les Secretaires du Cabinet peuvent voir dans les papiers de Louis XIV, ſi cette lettre eſt arrivée à ſon adreſſe. Ceux qui croiroient qu'elle eſt l'effet d'un concert entre M. Deſmarais, Me. de Maintenon, & M. de Mérinville, formeroient un ſoupçon moins vraiſemblable que malin. Car en ce cas, cette piece étoit deſtinée, ou à tromper, ou à inſtruire la poſtérité : mais comment accorder le deſſein de tromper avec l'apoſtille de Mad. de Maintenon qui l'auroit trahie? & le deſſein d'inſtruire, avec cette fureur d'anéantir tout ce qui auroit prouvé plus ſimplement ſon état?

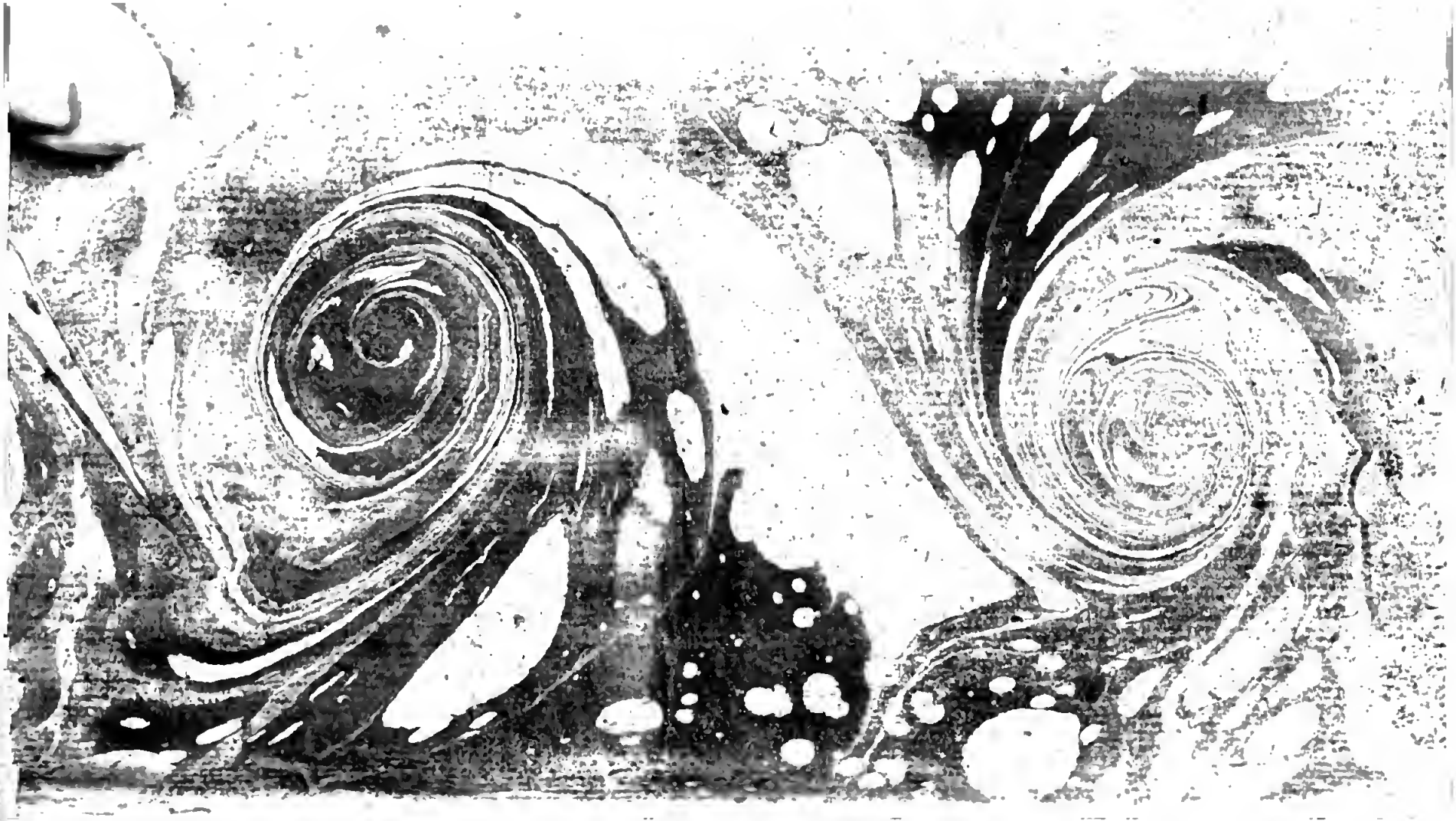
que je ne pouvois approcher de ſon lit ſans fondre en larmes. Je ſuis bien réſigné aux volontés du Seigneur, qui eſt le maître, & dont j'adorerai toujours la Providence. On a grand beſoin dans ces fâcheux accidents que les ſentiments de Religion & l'eſpérance d'une vie future bienheureuſe viennent au ſecours de ceux de notre nature qui ſont accablants. Si je pouvois, Madame, m'imaginer une perſonne auſſi dévouée aux Dames de St. Cyr que je le ſuis, je lui céderois volontiers la place que j'occupe : car c'eſt ce qui m'y attache le plus fortement, & le deſir auſſi de maintenir le bien que M. de Chartres a commencé dans ce Dioceſe : ſans parler d'une paſſion très-grande que je me ſens d'édifier l'Egliſe, & de procurer la gloire de Dieu même à mes dépens, & par mes exemples; enfin à quelque prix que ce puiſſe être, pour n'avoir rien à me reprocher à ce paſſage terrible qu'il me faudra faire tôt ou tard; ce qui ne peut pas être fort éloigné.

L'on fera demain les obſeques de M. de Chartres, & après demain on fera le ſervice. Je partirai d'abord qu'il ſera fait pour vous aller rendre compte, Madame, des circonſtances de la maladie de M. de Chartres, & de celles de ſa mort.

J'eſpere être encore à temps de rendre mes devoirs à Mgr. l'Archevêque de Rouen, que je regarderai dorénavant comme mon pere. J'apporterai le cœur de feu M. de Chartres pour le placer à l'endroit que vous jugerez, Madame, convenir davantage.

Je ne doute pas, Madame, qu'on ne s'empreſſe à me donner bien des conſeils. Je ſuivrai aveuglément, Madame, ceux dont il vous plaira de m'honorer, & j'aurai recours auſſi à Dieu par la priere, pour laquelle j'ai un très-grand attrait. M. de Chartres m'a laiſſé, Madame, des grands-Vicaires, qui font le Conſeil le plus ſage qu'un Evêque de France puiſſe avoir. Ils veulent bien continuer de m'aider. Je ne trouverai pas de grandes difficultés à ſurmonter en prenant les mêmes maximes de Gouvernement qu'avoit feu M. de Chartres, & en ne faiſant aucuns changements, ainſi que je ſuis bien réſolu.

Je n'ai pas douté, Madame, un ſeul moment de la continuation de vos bontés à mon égard dont vous honoriez feu M. de Chartres. Je crois auſſi, Madame, que vous ne doutez pas de mon zele à ſuivre en tout vos ſaintes intentions.

Fin du neuvieme & dernier Tome.

AO1 1473099